This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

600049166W

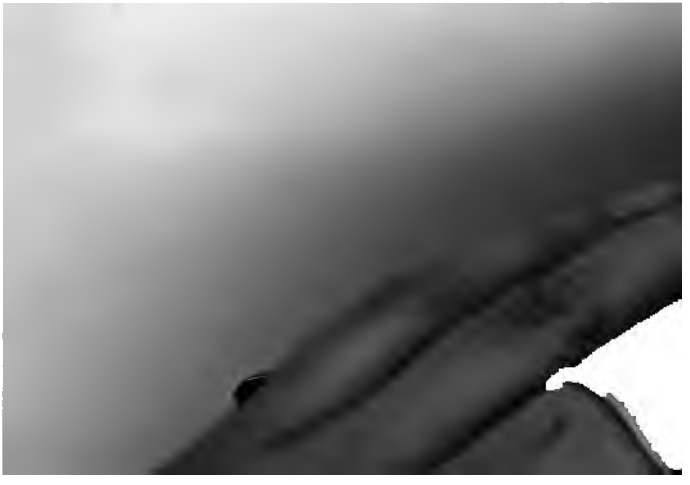
35.

434.

600049166W

35.

434.



MÉLANGES.

MÉLANGES.

IMPRIMERIE DE A. BARBIER,
à Sèvres, rue de Vaugirard, n. 14.

MÉLANGES

DE

LITTÉRATURE

ORIENTALE ET FRANÇAISE.

PAR

J. AGOUB.

AVEC UNE NOTICE SUR L'AUTEUR

par

M. DE PONGERVILLE,

de l'Académie française.

4°

PARIS.

WERDET, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

49, RUE DE SEINE-SAINT-GERMAIN.

1835.

434.

4 3 2.

Les familles égyptiennes qui avaient secouru nos guerriers s'associant à leurs malheurs se réfugièrent en France avec les débris de l'armée. La famille d'Agoub se fixa à Marseille. Les rares dispositions de cet enfant le firent admettre gratuitement au collége de cette ville, où il se distingua par des progrès rapides; il acheva l'étude de sa langue maternelle dans sa famille même, il eut pour émule son frère aîné, jeune homme remarquable par la précocité de son esprit et le dévouement de son amitié fraternelle. Agoub étudiait avec une assiduité extraordinaire qui naissait sans doute au développement de ses forces physiques; il resta au-dessous de la petite taille des hommes, et l'on s'étonnait de trouver dans un corps si frêle, la puissance du talent et l'énergie d'un noble caractère.

Agoub vint à Paris dans les premières années de ce régime, qui pour nous, élevés au milieu du glorieux fracas du consulat et de l'empire, ne retraçait que l'image d'un passé qui souvent semblait nous rendre étrangers sur le sol natal. Mais à la turbulence des conquêtes succédait le calme de la résignation, et la nation semblait chercher l'oubli de sa chute dans la culture des arts et des lettres. Agoub alors put révéler son talent: il publia en 1820 le *Dithyrambe sur l'Égypte*; la verve poétique, la chaleur du sentiment qui étincèlent dans cette composition, fixa l'attention du public lettré sur le jeune et intéressant auteur, qui se livrait en même temps à de longues études philologiques; pendant trois ans il s'associa aux travaux de la

FRAGMENS.

Langue arabe. — Abrégé des conjugaisons arabes, corrigé et augmenté par M. Ellious Bocthor, professeur de langue arabe vulgaire, à l'École royale et spéciale des Langues Orientales vivantes, à la bibliothèque du Roi. 327

Du Discours sur l'utilité de la langue arabe, prononcé par M. Humbert aux promotions du collége de Genève, 16 juin 1823. 341

De l'Anthologie arabe de M. Grangeret de Lagrange, 1827. 347

soin de se donner une compagne. Il était loin d'être riche, mais il sentait dans son mérite, dans son zèle, dans sa conduite, les moyens assurés de protéger la famille qu'il voulait se créer. Il épousa la fille d'un colonel de l'empire; un de ces braves qui cimentèrent de leur sang l'indépendance nationale. Agoub ne cessait d'allier les travaux sérieux de l'orientaliste aux études littéraires; il termina son œuvre de prédilection, la traduction de l'antique Bidpaï, le plus ancien des poëtes connus: selon toute apparence, son Recueil de Fables fut composé dans le langage sanscrit; mais il n'a été révélé au monde savant qu'en arabe. Agoub se disposait à publier sa traduction, avec un texte que ses savantes recherches avaient rendu plus pur et plus complet que tous les textes connus jusqu'aujourd'hui. Un travail opiniâtre altéra sa santé; il bravait la souffrance, il supportait la fatigue avec la constante persévérance que lui donnait le désir d'achever l'œuvre importante qui devait enrichir notre littérature : il l'acheva; mais il consuma le reste de ses forces. Les commotions politiques détournèrent l'attention publique de la littérature; il ne put alors publier ce grand travail que, depuis, l'imprimerie royale a été chargée de faire paraître aux frais de l'état. Agoub découragé, souffrant, veut se rendre auprès de son frère, résidant à Marseille. Il espère que le ciel de la Provence, en lui rappelant son enfance, en le rapprochant du ciel de sa patrie, lui rendra la force et le courage; il part avec

MÉLANGES.

Si tout à coup, au milieu d'une assemblée littéraire, un heureux explorateur de l'antiquité venait annoncer la découverte inattendue d'un nouveau manuscrit d'Anacréon, il produirait sur tous les esprits une sensation vive et sympathique : l'attente du plaisir se peindrait dans tous les regards, et chaque parole de l'orateur serait recueillie avec une ardente curiosité.

Il n'est pas une seule pensée du chantre de Téos qui n'ait été mille fois traduite, mille fois imitée, reproduite de mille manières, et tourmentée dans tous les sens; nous possédons si bien Anacréon, que nous devinerions sans effort, et comme par sen-

timent, les beautés de son nouveau recueil. Malheureusement cette jouissance nous est à jamais interdite : le poète le plus aimable de la Grèce n'offrit aux muses qu'un encens tardif. La vieillesse qui avait blanchi ses cheveux, n'était pas descendue jusqu'à son cœur. Joyeux vieillard, le front caché sous des roses, tenant d'une main la coupe, et de l'autre la lyre, il chanta le plaisir sur les bords même de la tombe; et ces chants, qui ont retenti jusqu'à nous, furent les derniers et probablement les seuls de sa vie.

Mais pourquoi ne chercherions-nous pas ailleurs des consolations? La littérature moderne ferait à coup sûr d'utiles conquêtes, si, par un choix bien entendu, elle s'appropriait quelques-unes des richesses poétiques de l'Asie; elle y puiserait, comme à une source vierge encore, une série féconde de sentimens et de pensées, d'images et d'expressions; elle s'y empreindrait surtout de ce charme oriental qu'on ne saurait définir, mais qui semble rajeunir la physionomie de

nos idées en les dépouillant un moment des formes d'une civilisation trop mûrie. Il existe, entre autres, chez les Arabes, un chant jusqu'ici peu connu de l'Europe, qui est à la fois érotique et élégiaque, qui tantôt se rapproche de la romance française, et tantôt revêt la couleur anacréontique. Ce chant, appelé *maoual*, et dont l'origine remonte au temps des Barmécides, est ordinairement écrit en langue vulgaire, et ne consiste qu'en une seule strophe. Quoique dans un espace aussi restreint, les développemens soient impossibles, les maouals arabes présentent en général un sens complet; ce sont autant de petits tableaux, esquissés sans art, souvent avec négligence, mais où respire toute la naïveté des poésies primitives. Un souvenir, une plainte, un message, un désir, quelquefois une simple pensée suffit au sujet d'un maoual. Chanté par les Arabes sur un air lent et expressif, il est propre à faire ressortir les charmes d'une belle voix, dont il emploie les accents les plus pathétiques et les plus tendres. En Egypte, le

maoual fait encore les délices de tous les harems. Les almées, ces cantatrices célèbres qui sont les conviées de toutes les fêtes, et qui vont chez les grands faire admirer la souplesse et l'éclat de leurs savantes modulations, ne chantent elles-mêmes que des maouals et quelquefois les improvisent.

Ces romances vulgaires, qui rappellent quelquefois la touche naïve de Gessner, et dont ma traduction ne pourra vous offrir que le pâle reflet, ne sont que les plus modestes fleurs de la poésie des Arabes. La littérature orientale est un champ immense, où les richesses abondent, où les routes se multiplient, où l'horizon recule sans cesse; et les premiers pas de l'Europe y sont encore à peine tracés.

Depuis que des hommes d'une supériorité reconnue ont appelé les investigations de la critique moderne sur les divers idiômes de l'Inde et des hautes régions de l'Asie, la langue arabe, qui était naguère placée au premier rang de la hiérarchie philologique, délaissée tout-à-coup au milieu de cette nou-

velle préoccupation des esprits, a vu peu à peu déserter ses savantes écoles. Ces idiômes, dont la plupart ne sont pour nous que d'une existence toute récente, puisqu'on date à peine d'un demi-siècle leur première apparition en France, sont bientôt devenus l'objet d'une si ardente prédilection, qu'ils ont envahi presque sans partage le domaine des études orientales : on dirait que tous les adeptes de cette jeune érudition sont autant de prosélytes enlevés au culte de la langue arabe, et que les autels de Confucius et de Brahma ne se sont enrichis que des pertes du Coran.

Croire que cet enthousiasme subit a son unique source dans l'attrait de la nouveauté, ce ne serait pas seulement une erreur, mais une injustice : une foule de découvertes inespérées où sont intéressées à la fois toutes les sciences morales et positives, un ensemble de notions plus certaines et plus complètes sur les traditions historiques de la vieille Asie, sur l'origine, les migrations et l'affinité de ses nombreuses peuplades, sur

les mœurs et l'étonnante industrie de la Chine, sur les dogmes mystiques de l'Inde, et enfin sur tous les vestiges de cette antique civilisation du Gange qui fut contemporaine de celle du Nil; voilà véritablement ce qui a fait naître et légitimé cet enthousiasme.

» Tandis que ces routes nouvelles, frayées d'abord par l'Angleterre, étaient successivement fécondées par les plus habiles orientalistes de la France, tels que MM. Abel-Rémusat, Chézy, Klaproth, Burnouf, Saint-Martin, le comte Lanjuinais, et plusieurs autres érudits d'un égal savoir ou d'une égale réputation, la littérature arabe s'est vue privée en moins de quelques années de ses interprètes les plus accrédités ou de ses plus zélés défenseurs : elle a eu à déplorer tour à tour la perte de Michel Sabbagh, de Volney, d'Ellious Bocthor, du célèbre Langlès, et, plus récemment, du vénérable M. Rousseau. Il faut le dire, le cercle étroit des fidèles se resserre de jour en jour; et la littérature arabe serait à peine aperçue aujourd'hui au milieu de ce vaste congrès des lan-

gues de l'Asie, si elle n'y était encore dignement représentée par le seul orientaliste vivant qui lui ait donné quelque éclat en France, M. Sylvestre de Sacy.

Mais, si les hommes nous manquent, les livres sont toujours là, riches, féconds, impérissables! Déjà les derniers conservateurs de ce brillant héritage entrevoient de plus nombreux successeurs dans l'avenir de cette génération nouvelle qui semble surgir tout improvisée pour les études sérieuses et les graves méditations! La langue arabe, n'eût-elle aux yeux de l'Europe que l'inappréciable privilége de posséder seule le texte légal du Coran, serait digne encore d'appeler à elle les plus hautes sollicitudes de la diplomatie et du commerce.

Le Coran est le code universel de l'Islamisme. Toutes les nations de la Turquie, de l'Egypte, de la Syrie, de la Perse et des trois Arabies, les peuples d'Alger, de Tripoly, de Tunis et de l'empire du Maroc, ceux de l'Éthiopie et du Sahara, des côtes de Zanguébar et du Sénégal, en un mot,

tous les musulmans répandus pêle-mêle sur la surface du vieux monde, puisent dans ce livre unique et immuable, non seulement les dogmes de leur croyance religieuse, mais aussi le type authentique de leurs lois civiles, la règle constante de leurs mœurs, l'enseignement de tous leurs devoirs, et souvent leurs préceptes de conduite avec l'Europe et ses mandataires. Que de fois, dans les circonstances les plus décisives et au milieu d'une périlleuse contestation, on a soulevé ou calmé le peuple avec un verset du Coran!

Mais la langue arabe, forte de sa supériorité littéraire, n'a pas même besoin de cet auxiliaire politique pour se maintenir au premier rang des études européennes. Une langue qui a fourni tant de documens à l'histoire, à la géographie, à tous les arts, une langue poétique et savamment cadencée, qui a enrichi et complété les deux principaux idiômes de l'Orient, qui est étendue partout où la loi du prophète Koreschite a pénétré, qui a jeté inopinément dans le midi de l'Eu-

rope les premières lueurs de la civilisation, et qui peut encore offrir aux plus hautes intelligences des sociétés modernes, un aliment inépuisable de jouissances et de savoir; une telle langue, dis-je, sera toujours considérée comme la base première de toute instruction orientale, comme la langue classique de l'Asie! Savary, qui ne l'avait point approfondie, mais qui l'avait assez étudiée pour en entrevoir toutes les beautés; Savary, dans l'élan de son enthousiasme, la proclame *la plus riche et la plus harmonieuse de la terre*: « Qu'elle »est admirable dans ses ressources, s'écrie-t-il, » cette langue qui, par la composition de ses » verbes, peut suivre la pensée dans son vol et »la peindre avec justesse; qui, par l'har» monie de ses sons, imite le cri des animaux, » le murmure de l'onde fugitive, le bruit du » tonnerre, le souffle des vents; cette langue » que tant de poètes ont embellie, et qui » existe depuis le commencement du monde! »

MAOUALS ARABES.

I.

O toi qu'on prendrait pour une perle brillante formée au sein des mers, d'où vient que mon âme te parle en secret et que mes yeux sont sans cesse fixés sur toi! Si tu es absente un seul instant, l'univers ne me semble peuplé que d'êtres inanimés, que de froides statues. Hélas! pourrais-tu me dire quel intérêt si grand les envieux ont à nous séparer?

II.

Les chagrins n'ont que trop vieilli le cœur de ton amant, prends en pitié ses douleurs.

Semblable à la cire que la flamme a touchée il brûle, il se dévore, et s'éteint consumé. Hélas j'avais placé en toi tant d'avenir! Je fus imprévoyant, je suis puni: tous mes calculs tu les as trompés, toutes mes espérances tu les as déçues! Que tu l'as cruellement détrompé de l'attente qu'il avait! Comptant sur la chaleur du soleil, un malheureux vendit ses vêtemens..... Le soleil avait disparu!

III.

Objet de tous les désirs de mon cœur, pourquoi me fuis-tu? Pourquoi? ne sais-tu donc pas que l'amour, cet amour ardent que tu m'inspires, a pris possession de tout mon être? Au nom de celui qui tient entre ses mains la vie de nos ennemis, je t'en conjure, ô ma bien-aimée, ne rejette pas l'esclave qui s'est donné à toi: voudrais-tu renoncer à ton propre bien?

IV.

Toutes les fois que j'ai essayé de décrire tes

charmes, mes pensées sont demeurées indécises! Dois-je te comparer au soleil, ou à l'astre des nuits, ou à l'une de ces brillantes étoiles qui poursuivent au haut des cieux leur course lumineuse? La neige et le feu semblent dans un heureux concours s'être rencontrés sur tes joues; gloire à l'Être suprême qui a rendu possible une telle alliance!

V.

O chamelier qui chasses devant toi ces chameaux agiles, si tu passes cette nuit près de l'asile habité par Léïla, porte-lui mes tendres hommages, et dis-lui surtout dans ce langage muet que prête à nos yeux la douleur, dis-lui: « Ne crains tu pas, ô Léïla, que nos destinées s'achèvent et que le temps finisse pour nous, avant qu'une seule nuit de bonheur t'ait réunie à ton ami? »

VI.

Elle se levait : Assieds-toi, lui dis-je; elle

répond: Les cheveux blancs ont paru. — Hélas! m'écriai-je, ce qui n'est aujourd'hui que du camphre était autrefois du musc. — Tu dis vrai, me répliqua-t-elle, mais ce que tu parais ignorer, c'est que le musc sert aux fêtes de l'hyménée, tandis que le camphre n'est bon que pour les sépultures.

VII.

O mon ami! avant de m'éprouver et de t'éprouver toi-même, laisse les destinées nous emporter dans leur cours; laisse surtout les langues des hommes s'exercer sur nous en des propos frivoles; ils verseront peut-être des larmes le jour où, séparés l'un de l'autre, nous aurons quitté la patrie.

VIII.

Que de larmes ont coulé de mes yeux depuis ton funeste départ! Pourquoi n'ont-ils pas duré toute la vie, ces jours fugitifs que j'ai passés près de toi? Dès que je n'ai plus entendu

ta douce voix, j'ai fermé mon oreille à tous les discours, et du matin au soir ton souvenir est avec ma pensée.

IX.

Je le jure par l'Être suprême, si l'on rassemblait devant moi les plus belles femmes de la terre, et que je fusse invité à choisir parmi elles, il n'en est aucune qui flatterait mes désirs. Mais toi, qui réunis en toi seule toutes les beautés et toutes les perfections, n'éprouves-tu pas quelque regret à me faire souffrir ainsi, et ne crains-tu pas la colère de Dieu au jour du dernier jugement?

X.

Apporte-moi, jeune échanson, ce qui reste de vin dans ce vieux tonneau; prépare avec grâce et dispose avec art les coupes que tu vas remplir: déjà la nuit répand son calme autour de nous; le luth fait entendre seul ses sons ravissans; l'étoile du soir disparaît

sous l'horizon, et la cruelle qui m'a tant fait languir devient sensible à mes tourmens.

XI.

L'abeille emprunte à ta taille légère la légèreté de son corps délicat, et par un doux échange, elle prête à ta bouche la saveur du miel. Ah! si tu n'as jamais vu le beau Joseph, reconnais-le dans ton image, ô toi qui n'as pas d'égal dans ton siècle; c'est toi, toi seul qui es le fils de Jacob, et mon pauvre cœur est l'Égypte où tu règnes.

XII.

Abandonne, ami, celui qui te comble aujourd'hui de ses dons, et qui demain peut te reprocher ses bienfaits; abandonne-le, quand même il t'inviterait à manger avec lui du miel et la manne la plus savoureuse. Crois-moi, soulage la pensée du vain souci des hommes, et élève ta prière vers celui qui les surpasse tous en magnificence, et dont la

générosité est inépuisable comme l'Océan.

XIII..

Un seul de tes regards a laissé souffrant le cœur de l'infortuné qui t'adore, et une séparation cruelle est venue soudain mettre un intervalle entre nous. En pénétrant dans mon âme, ton image y a porté toutes les douleurs de l'amour. Sois généreuse, ô ma bien-aimée, et unissons-nous. C'est assez vivre de promesses; j'aspire à la réalité!

XIV.

Elle s'est pour toujours dégagée du pacte d'amour qui l'unissait à moi, et elle a pris plaisir à élever aux dépens de la mienne la puissance d'un autre. Tout malade encore de ses rigueurs, mon pauvre cœur languit et souffre. Armée du glaive de la fuite, l'infidèle a disparu; mais hélas! elle n'a fui qu'après avoir assuré le pouvoir de ses charmes, et sans mêler quelque douceur à l'amertume de ma vie.

XV.

Du fond de la cage où te voilà captif, rossignol joyeux, tu as troublé le cœur de celui qui, pensant te ravir la liberté, a pour jamais perdu la sienne. Chante du moins, module tes plus doux accords, et tout en jouissant de tes triomphes, continue à ravir mon oreille et mes esprits par la mélodie de ton langage.

XVI.

Déjà des odeurs d'aloës s'échappent des lieux qu'habitent nos amis, leur parfum se répand autour de nous et nous consume; déjà nos corps sont aussi déliés que les rameaux du bocage. Quand viendrez-vous dans nos demeures nous faire entendre les sons de votre luth joyeux? quand nous rendrez-vous tant de bonheur écoulé? Quand renaîtront pour moi ces temps si doux d'autrefois?

XVII.

Aujourd'hui que ta taille, comme une tige

élancée, est si svelte et si gracieuse, accorde-moi tes caresses, ô ma bien-aimée! et usons prudemment du temps qui fuit. Ne ferme plus à l'amour la porte secrète de tes faveurs. Crois-moi, la beauté n'est que passagère, et son empire n'a encore duré pour aucune mortelle.

XVIII.

Ils t'ont comparée à l'astre des nuits; mais qu'ils se trompent dans leur langage! La lune a-t-elle ces beaux yeux noirs et ces vives prunelles? Les roseaux plient et s'inclinent au moindre souffle du zéphir; toi qui leur ressembles par ta taille légère, tu vois s'incliner devant toi tous les hommes.

XIX.

Je rachèterais de ma vie, la jeune beauté qui est venue me voir pendant les ténèbres de la nuit et à l'heure où le sommeil assoupit les hommes et le génie : heure enivrante où mon cœur et mes yeux semblaient dire d'un commun accord: Coupable amant, qui

l'as si souvent accusée, lève-toi, et puisque ces faveurs t'attendent, cueille sur sa joue vermeille une moisson de baisers.

XX.

Mon œil ne peut plus goûter un instant de repos depuis que l'amour me fait souffrir. Reviens, ô mon noble ami, reviens, et rends-moi ces douces voluptés qui faisaient le charme de notre liaison. Dieu te pardonne! Mais ces tourmens dont tu m'abreuves sans cesse, les ai-je mérités?

XXI.

O combien mon exil sur les terres étrangères m'a humilié! Combien mon âme a été bouleversée par la parole des hommes vils! une larme a coulé sur ma joue et m'a brûlé... Regrets amers! Mes compagnons se sont enfuis pour toujours; les cruels m'ont abandonné!

XXII.

Si le tourment de mon cœur te rend heu-

reux, tourmente-moi, car mon bonheur c'est le tien, si ce n'est que le tien m'est plus doux encore. Si tu veux me ravir la vie, si ce sacrifice t'est nécessaire, prends ma vie, ô toi qui as ma seule vie, et ne te courrouce pas contre moi.

XXIII.

Torrens de pluie, cessez d'inonder nos champs; laissez nos pleurs seuls inonder la vallée. — Souffle rafraîchissant du nord, porte sur ton haleine légère ce souvenir à nos amis, et dis-leur que depuis leur funeste départ, nous nous sommes fait un culte de leur amour.

XXIV.

Ta fuite dédaigneuse a comme un glaive tranchant brisé tous nos liens, mais ton souvenir mal assoupi nourrit sans cesse dans mon sein les feux immortels que tu as allumés. Oh! lorsque tu déchires ainsi mon âme, lorsque tu détends tous les ressorts de mon être, ne semble-t-il pas qu'en héritant

de la beauté de Joseph, tu n'aies voulu me laisser pour legs que la douleur de Jacob ?

XXV.

On me dit sans cesse : Il faut te distraire. Eh! comment accueillir un semblable conseil? Au tribunal de l'amour, l'amant capable de se distraire mérite la mort! Le puis-je d'ailleurs, lorsqu'un feu dévorant brûle mon sein lorsque mon corps exténué, languit? Oh! pour un cœur vivement préoccupé, les distractions sont-elles possibles?

XXVI.

Si ton bien-aimé remplit les promesses qui doivent l'acquitter envers toi, cours au-devant de ses pas, et dépose un tendre baiser ou sur sa joue ou sur ses lèvres. Et si dès lors il embellit ta vie par les plus doux plaisirs, que t'importent les vains discours des calomniateurs? Tu n'auras désormais à redouter, ni leurs propos, ni leur silence.

XXVII.

Quel mal y aurait-il, jeune beauté ! si tu me traitais avec plus de justice ? Tu guérirais ma douloureuse maladie par un remède qui me dispenserait de recourir au *Kanon d'Avicène*. Toutes les fois que je contemple tes beaux sourcils, je crois y reconnaître le contour gracieux du *Noun*, et ta voix est plus douce à mon oreille que les sons de la harpe ou du *senthir*.

XXVIII.

Que de fois ne t'ai-je pas donné de salutaires conseils, et toujours tu as trouvé ma parole amère ! Eh bien ! je n'ai pas cessé d'être ton ami, aujour du péril, comme au jour de la prospérité. Garde-toi d'exposer de nouveau ta vie : souviens-toi que le vase d'argile n'évite pas toujours l'écueil qui doit le briser.

XXIX.

Lorsque le bien-aimé passa, le rameau du saule voisin fut jaloux de sa taille élancée ;

la rose s'inclina de honte quand elle vit l'incarnat de sa joue, et je m'écriai: O toi, qui sans retour as captivé mon âme, tes regards ont ouvert dans mon sein une blessure dont je ne guérirai de la vie.

XXX.

Tu as une joue vermeille, semblable à la coupe transparente où pétille le vin; tu as un œil qui d'un seul signe entraîne après toi tous les cœurs. Tu as un cou dont la blancheur rappelle l'éclat des perles et des diamans. Mais tu as, avec tant de charmes, une raison qui peut t'avertir combien tu es injuste envers ton ami.

XXXI.

Qui t'a donc enseigné tant de rigueurs envers l'amant qui te révère? N'auras-tu pas quelques égards pour le cœur où ton image habite, pour un cœur devenu ton domaine? Si tu t'absentes un seul instant, soudain je vole à ta recherche, et troublé, les sens éperdus, plein de sollicitudes et d'alarmes, j'appelle avec ardeur ton retour.

XXXII

Il m'est plus doux d'entendre ta voix que d'écouter les sons mélodieux de la cithare; tes lèvres recèlent la saveur du miel, mêlé au parfum exquis de l'aloës, mais tes longues rigueurs épuisent par degrés ma vie, et je ne suis plus qu'un rameau débile et languissant. Ah! reviens acquitter les dettes de l'amour, unique objet des rigueurs de mon cœur, reviens!

XXXIII.

C'est en vain que j'ai fermé mon oreille aux discours des jaloux, ils m'ont nui; et l'abandon où tu m'as laissé a fané les couleurs de mon visage. Et mon corps a fléchi sous le poïds des souffrances. Mes pleurs inondent sans cesse les vêtemens qui me couvrent, je dépéris. En changeant ainsi tout mon être, notre séparation a laissé sur mes traits l'empreinte brûlante de la douleur.

XXXIV.

Jeune fille aux yeux languissans et à la

paupière baissée, c'est pour toi que j'ai abandonné mon commerce et manqué à mes engagemens; il est vrai que les souverains mêmes de l'empire de Cosroès n'ont jamais eu en leur pouvoir une taille aussi ravissante que la tienne. Timide gazelle, tu captives au fond des bois les lions les plus redoutables.

XXXV.

Viens, ô ma bien-aimée, viens me donner une autre âme, et en échange prends la mienne. Mes pleurs ont si long-temps coulé qu'ils ont ulcéré ma paupière et mes joues. Viens, j'ai consulté les registres de l'amour, j'ai vu partout dans ces annales que mon père et tous mes aïeux ont été malheureux par l'amour.

XXXVI.

Oui, je revêtirai le costume des pélerins de l'Inde, et j'irai dans ma course errante, pleurant le souvenir des temps qui ne sont plus. Puisse l'Eternel vous sauver de tous les périls comme jadis il sauva l'arche où s'abrita

Noé. Passagers d'un instant, nous sommes venus visiter vos contrées, et nous repartons aussitôt.

XXXVII.

J'aime, j'aime un adolescent, et ma passion brûle comme une flamme au fond de mon cœur. Lorsque l'amour se glissa dans mon sein, à peine un léger duvet ombrageait les joues de mon amant. Oui, je suis amoureuse et c'est pour toi, mon bien-aimé, que mes larmes coulent; mais j'en fais serment par celui qui créa l'amour, mon cœur n'eut jamais de tendresse que pour toi; je t'offre mes premiers désirs.

XXXVIII.

Qu'il soit glorifié celui qui te doua de cette beauté qui n'appartient qu'à toi, de cette beauté fatale pour qui j'ai quitté ma famille. Unique cause de l'humiliation où je vis, tu t'es fait une étude de me fuir ou de me rebuter. Ce fut toujours là ta plus douce occupation, et cependant l'amour m'engageait de

plus en plus dans tes chaînes! Et c'est à toi que je venais me plaindre de ma douleur.

XXXIX.

Ils m'ont dit: Oublie-la! Quel langage et comme ils se trompent!.... moi l'oublier! quand c'est pour elle que mon cœur est souffrant d'amour. O toi dont la bouche vermeille est un tissu de perles et de rubis, consens enfin à notre union. N'auras-tu pas quelques ménagemens pour un cœur malade?

XL.

Tes deux bras blancs sont si beaux que j'en perds la raison, et que je me vois comme un jouet entre tes doigts. Tes yeux, en blessant mon cœur, m'ont pour toujours ravi le sommeil; quand je te contemple je demeure long-temps préoccupé de l'éclat de ton visage et de ces lentilles d'amour qui te font si piquante... Ah! disons-le, la beauté est une puissance, et cette puissance assujettit l'univers!

XLI.

Empare-toi de mes esprits, et du moins rends le sommeil à mes paupières. Tes longues injustices ont jeté sur l'infortuné qui t'implore les vêtemens de la mort. Hélas! je me suis présenté à la porte de la cruelle en qui je mettais mon appui. Réponds-moi, lui criais-je, mais l'écho seul me fit entendre : réponds-moi.

XLII.

Tes parens, ô mon amie, ne cessent de te répéter contre moi des discours injurieux, et leurs paroles mensongères ne t'ont que trop instruite à me traiter avec rigueur : sœur des bouris, ton amant s'y résigne; qu'ils agissent comme ils l'entendent, leurs torts leur sont d'avance pardonnés, puisqu'ils sont les parens de ma bien-aimée.

XLIII.

Si la nuit épaissit ses ténèbres, elle imite la noirceur de tes cheveux bouclés; si le jour

brille de ses clartés les plus pures, il rappelle l'éclat de ton visage éblouissant. Le musc, dans ses suaves exhalaisons, ne répand lui-même que tes propres parfums, et ton amant, épris de tes charmes, passera sa vie à raconter tes louanges.

XLIV.

Berger qui conduis ces troupeaux, au nom du ciel, si tu passes près de nos demeures, porte mes vœux à mon amie, et sois l'interprète de mes désirs. Dis-lui que, victime de l'amour, son amant expire loin d'elle et que sa passion lui survit; dis-lui que les blessures de l'amour ressemblent à celles d'un reptile dont le venin donne la mort.

XLV.

Tes injustes dédains n'ont que trop altéré une santé déjà chancelante; tu consens donc à me faire mourir? Toutes les fois que mes yeux rencontrent ton regard sévère, il me semble voir un glaive nu prêt à me frapper.

Au nom du ciel, ma bien-aimée, rends à mon cœur agité notre existence d'autrefois !

XLVI.

O! jeune homme, si ces vierges pudiques qui vont toujours les regards baissés, contemplaient un moment tes yeux, tes yeux les séduiraient sans retour, et toutes d'un même pas se mêleraient avec orgueil au cortége de tes amantes. Si l'éclair voyait l'éclat de ton visage, comme devant la splendeur de l'aurore de ta beauté, il s'éclipserait aussitôt pour reparaître plus brillant sur ton cou d'albâtre.

XLVII.

Que de richesses ont été vainement prodiguées pour obtenir tes aveux, pour un seul baiser de ta bouche ! Hélas ! ce n'est que sur tes lèvres que se trouve le remède des atteintes si dangereuses de ton regard; et cependant que ce regard est doux quand, semblables à une source brillante, des larmes coulent de ta paupière ! Mais, inacces-

sible à nos désirs, ta retraite mystérieuse te cache à tous les yeux.

XLVIII.

Moi qui parmi tous les cultes n'en eus jamais qu'un seul que mon cœur s'est créé, moi qui désormais n'ai plus de refuge contre l'amour, j'en atteste ici la beauté ravissante, cette beauté qui brille à mes yeux avec tant d'éclat sous ta tunique dorée qui la pare, dès que le souffle enivrant de tes charmes pénétra dans mon cœur, il s'y fixa pour n'en sortir jamais !

XLIX.

Sans m'en avoir fait la promesse, Leïla est venue me voir pour dépiter les méchans et les jaloux. Une nuit, tandis que nous savourions le bonheur d'être ensemble, je l'interrogeai. « N'as-tu pas craint, lui dis-je, que les chiens qui gardent nos demeures ne te trahissent par leurs cris? — J'ai souri, me répondit-elle, et ces chiens se sont endormis croyant que l'aurore venait de naître. »

L.

Dès que les clartés de ton visage ont resplendi, les esprits les plus intelligens s'égarent en cherchant à définir ton inconcevable beauté. On se demande de toutes parts : « Est-ce l'astre du jour qui brille de tout son éclat? est-ce l'étoile qui veille pendant les ténèbres de la nuit? ou bien ses sourcils sont-ils les voiles qui doivent la soustraire aux regards indiscrets des hommes? »

LI.

C'est dans tes yeux que j'ai puisé ce poison qui me tue; tes regards m'en ont abreuvé. Ah! s'il m'était permis du moins de savourer sur cette bouche de rubis toutes les délices d'un humide baiser! Que dis-je, un seul de tes sourires, si tes amans pouvaient en goûter les charmes, suffirait pour les énivrer; et plongés dans cette ivresse profonde, ils ne se réveilleraient qu'au jour de la grande résurrection.

LII.

Aujourd'hui je soupire après ta présence, ô toi qu'hier encore je possédais auprès de moi, toi dont le visage radieux éclipse par son éclat la clarté du soleil, quand donc viendras-tu visiter mon asile, afin que se réunissent et confondent en toi toutes les facultés de mon être et les cinq organes de mes sensations, ma vue, mon odorat, mon ouïe, le sens du goût et celui du toucher.

LIII.

Je veille durant la longueur des nuits, les yeux attachés sur les astres, et pensant à la femme adorée dont l'amour, comme une empreinte brûlante, a consumé mon cœur. Mes larmes coulent par torrens sur mes joues, et mon œil a juré de ne voir qu'elle sur la terre.

LIV.

Jeune homme que mon cœur désire, tu portes sur chacune de tes joues un duvet char-

mant, ta vue a pour toujours troublé mon âme, et c'est à cause de toi que mes pleurs coulent comme une rosée abondante. Chaque fois que je recherche ta présence et tes caresses, un obstacle imprévu s'oppose à mon bonheur; ah! que ta jeune amante est loin de guérir du mal qui la possède!

LV.

L'ardeur dévorante de mes désirs a fait bouillonner tous mes sens, et cette démence de l'amour s'est emparée de moi depuis les jours de ma première adolescence; mais depuis que l'infidèle a rendu ses faveurs si faciles, ses faveurs qu'elle me faisait naguère payer de tant de tourmens, j'ai renoncé pour toujours à ses charmes, j'ai fermé ma porte aux amours.

LVI.

Est-ce toi qui as prêté à l'astre des nuits la beauté dont il brille? Ou bien lui as-tu toi-même emprunté l'éclat de tes charmes? O toi

qui chaque jour me donnes la mort, consens à la paix ou combats encore : mais crois-moi, et j'en fais le serment par le Dieu qui m'a jeté dans les périls de ton amour, notre union ne t'a point déshonorée : pourquoi la redouter ainsi, fut-elle jamais pour toi un sujet de honte ?

LVII.

Ami, ne me rebute pas aussi brusquement, il est au-dessus de ta tête un Dieu vengeur ; et s'il est vrai que tu sois d'une noble origine, prouve ta noblesse en compatissant aux souffrances d'une femme qui passe toutes les nuits sans sommeil.

LVIII.

Que Dieu t'accorde une heureuse matinée et qu'il répande l'air du bonheur sur ton visage riant, mais dis-moi qui t'a forcé à me venir voir pendant le jour, toi qui m'avais promis une visite secrète à la faveur des ombres de la nuit ? aurais-tu voulu te jouer de moi et ne dois-je voir dans ta fausse pru-

messe, qu'une intention de me railler?... homme moqueur! sais-tu bien qu'une autre à ma place t'aurait puni de tes mensonges, en t'immolant comme la victime du Déhié.

LIX.

Pensez-vous que parmi les êtres créés, il se rencontre une seule mortelle semblable à celle que j'aime, blanche et belle, d'une taille svelte et déliée comme une branche de myrthe: je ne puis mieux comparer l'incarnat de ses joues, qu'à deux roses dans une coupe d'albâtre. Puisses-tu, mon Dieu, préserver ma bien-aimée du regard envieux des hommes.

LX.

Hatem que sa générosité rendit si célèbre, serait tout au plus digne d'être l'un de tes pages: la valeur des enfans d'Abas le céderait à celle des braves qui t'entourent, et le fameux César des Romains ne serait lui-même qu'un de tes plus humbles serviteurs: comment les siècles pourraient-ils produire un être qui fût ton égal?

LXI.

Ta beauté a brillé aux premières lueurs de l'aurore comme un drapeau éclatant ; soudain la rose, l'églantine et la fleur du myrthe ont été confuses de la fraîcheur de tes joues : les rossignols de nos jardins ont par leurs chants célébré ta présence, et ton amant, victime de tes rigueurs, a exhalé son dernier soupir sans pouvoir secouer le charme qui le dominait.

LXII.

Permets, ô mon amie, que je m'unisse à toi, et tempère, je t'en conjure, ces feux brûlans qui ne me laissent aucun repos. Détourne un moment de mes blessures les traits si dangereux de tes regards. N'entends-tu pas les rossignols gémir sur mes douleurs, qui ont attendri jusqu'aux oiseaux les plus farouches? Ah! je sens désormais le besoin de tes caresses? dussent-elles épuiser le peu de vie qui me reste.

LXIII.

Etre amoureux d'une femme jolie, c'est un motif d'orgueil et non un déshonneur. Ne croirait-on pas lire sur ses joues ces mots écrits en lettres d'or : Jeune homme, aime la beauté, car ta passion pour une femme dépourvue de charmes ne te rapporterait que de la honte, et les tourmens qui t'attendent aux enfers ne-sauraient être rachetés par les plaisirs qu'elle t'aura donnés sur la terre.

LXIV.

Viens, et pour que je m'enivre apporte-moi ce qui me reste de vin dans les flacons où elle a bu. Déjà je vois briller à travers les ombres de la nuit, l'éclair de son visage éblouissant; tant que les coupes encore remplies circuleront à la ronde, la bien-aimée nous énivrera d'un vin délicieux; quand ces coupes seront épuisées, elle y substituera le nectar bien plus doux de ses lèvres.

LXV.

Je voulus l'acheter au prix de ma vie et l'inhumaine y consentit; aucun sacrifice, me dit-elle, ne doit coûter à mes amans; cœur froid et cruel, pourquoi faut-il que dans mon sein bouillonnent tous les feux du désir. Pourquoi faut-il que le chemin de l'indifférence et du repos me soit fermé pour toujours?

LXVI.

Soyez envers vos amans compatissantes et sensibles, c'est nous, nous seuls, que l'absence a consumés, que la douleur a inclinés vers la terre. Ah! si du moins dans le sein des nuits, votre image venait quelquefois nous apparaître, elle nous arracherait à un pénible sommeil, que dis-je, elle nous rendrait à la vie.

LXVII.

Depuis que mes yeux charmés ont pu lire dans le livre éloquent de tes charmes, j'ai

enseigné les versets de l'amour dans la tribune de l'amour. Dès-lors je n'ai cessé de parcourir la mer orageuse où tu m'as jeté, luttant sans cesse contre le flot, et sans m'arrêter un seul moment! Grâce, grâce, je t'en conjure, ton amant est prêt à faire l'aveu de tous ses torts.

LXVIII.

Les amans épris de tes charmes ne sauraient vivre long-temps dans cet état de douleur. Combien n'ont-ils pas souffert de l'alternative capricieuse de tes faveurs ou de tes dédains! et cependant ton regard brille sans cesse à leurs yeux comme un glaive nu qui rouvre leurs blessures... Ah! depuis que ce regard les a soumis à ta puissance, les chagrins ont été leur vie, leur corps exténué languit, ils dépérissent.

LXIX.

C'est assez d'injustice, ô mon amie, prends pitié de mes maux, sois enfin généreuse.

Déjà la douleur a rendu mes traits méconnaissables, et depuis long-temps, je n'existe plus pour personne, pas même pour les amis qui réclameraient mes services. Mais toi par qui je meure, ne me prive plus de ta présence. Ah! montre-toi sensible et reviens! reviens, car notre union fut prescrite par le Créateur dans sa prévision éternelle, nos destinées ne sont-elles pas écrites là-haut?

LXX.

Interroge l'éclair du Gezaa, il te dira combien de larmes il a fait répandre, combien de cœurs il a oppressés lorsque nous l'avons vu briller au milieu des ténèbres; le jour même où vous êtes parti, nous avons abandonné nos demeures et nous avons dit au sommeil : *Fuis loin de nous.*

LXXI.

Viens pour jamais t'unir à ton amant, et après tant de maux soufferts, tant d'infortunes éprouvées, que la pitié te parle enfin

pour moi. Qui l'eût dit, ceux qui comptaient le plus sur leur liberté sont devenus tes premiers esclaves. La seule description du grain de beauté qui orne ton visage, remplirait une page entière. Ote, s'il se peut, quelque chose au pouvoir de tes charmes, ou compatis à mes tourmens, sois plus sensible, ou sois moins belle.

LXXII.

La bien-aimée s'avance, mais son visage est voilé et sa vue embarrasse et confond tous les esprits. Le rameau de la vallée des Nakas devient jaloux de sa taille flexible et attrayante. Tout-à-coup elle relève de sa main le voile envieux qui la cache, et les habitans de la contrée jettent des cris de surprise. Est-ce un éclair, se disent-ils, qui vient de briller sur nos demeures, ou bien les Arabes ont-ils allumé des feux dans le désert ?

LXXIII.

Elle a laissé tomber sur moi un seul de ses regards, et ce regard a vaincu ma fierté, et tel

qu'une flèche rapide il a pénétré jusqu'au fond de mon cœur. Mais résolue à me fuir sans cesse, elle a juré de ne me laisser aucun repos, comme si dans la religion de la bien-aimée, ma mort était un acte légitime!

LXXIV.

Nous voilà, depuis si long-temps éloignés de notre famille et de nos amis, que nous ne sommes plus pour eux que des étrangers. Ici nous avons vu disparaître sous l'horizon et se soustraire pour toujours à nos regards les étoiles que nous aimions à voir s'élever dans le ciel de notre patrie. Puisses-tu, mon Dieu, faire tomber sur nos ennemis des flèches meurtrières et qu'ils ignorent de quelle main elles sont parties. Puissent sur leurs habitations désolées les corbeaux et les vautours faire entendre seuls leurs cris sinistres.

LXXV.

Jeune gazelle de la vallée de Nakas, les lions de la contrée tremblent devant toi,

lorsque l'aurore de ton front semblable à l'aube brille au milieu des ténèbres de ta chevelure. Ah! voile plutôt la beauté dont te para l'Eternel, de crainte que ceux qui se sont voués au culte de l'amour ne t'aperçoivent et ne te dépouillent.

LXXVI.

L'orgueilleuse beauté pour qui j'ai versé des larmes de sang et qui tient mon cœur étroitement enchaîné dans les liens de l'amour, me dit un jour ces paroles cruelles : Ma joue est le jardin délicieux qu'on promit aux élus; et semblables à la source éternelle du Salsabil, tes pleurs doivent l'arroser sans cesse. Informe-toi, je te permets, si parmi les mortelles il en est une seule dont la beauté puisse égaler la mienne; informe-toi!

LXXVII.

Après m'avoir donné des preuves de tant d'amour, pourquoi te déshonorer ainsi? Tu m'as fait boire dans une coupe amère qui a

troublé mes esprits et lassé ma constance. Que de fois cependant sur le lit de la volupté, nous nous sommes livrés ensemble aux jeux charmans de l'amour! Qui eût pu croire que tu serais jamais l'amante d'un autre, lors même que la vieillesse serait venue blanchir tes cheveux?

LXXVIII.

Pourquoi, sitôt que tu m'aperçois, détournes-tu tes regards, pourquoi pleurer, quand tes beaux yeux noirs sont presque abîmés par les larmes? Ah! si les charmes de notre liaison n'existent plus pour toi, que vas-tu faire? Où iras-tu, quand toute la ville est dans le secret de nos amours?

LXXIX.

Ton regard est une épée redoutable prête à frapper la tête des ennemis, la rosée de ta bouche, semblable à un baume salutaire, peut guérir quiconque fut blessé par le dard de l'amour. Si tu réponds à mes désirs, l'or le plus pur ne me semblerait pas assez pré-

cieux pour payer tes caresses; et si je meurs victime de mes feux mon cœur t'absout d'avance de mon trépas.

LXXX.

Cesse de me gronder, sévère ami, ou sans retour je te bannis de ma présence. Cesse de combattre une passion contre laquelle il ne me reste plus de refuge. Celle que j'aime a une taille si gracieuse et si légère! ses yeux noirs sont si beaux, et elle porte sur ses lèvres une si douce ambroisie! Hélas! ma patience est désormais épuisée; mais quoique l'espérance ait abandonné mon cœur, il y reste encore l'amour.

LXXXI.

O toi que parmi les mortelles on prendrait pour la biche légère, toi dont l'éclat brillerait encore au milieu des plus épaisses ténèbres, n'es-tu pas enfin touchée de tant d'amour, et ne me laisseras-tu pas lire dans les secrets de ton âme? Jusqu'à quand tes yeux cruels lanceront-ils à mon cœur ces traits enflam-

més dont l'atteinte est mortelle? Ne dirait-on pas que le juge suprême de l'amour t'a donné plein pouvoir sur ma vie!

LXXXII.

Il s'avançait vêtu d'habits resplendissans, et sa taille souple et élégante se balançait avec grâce: O mon bien-aimé! lui criai-je, d'où viens-tu?—Des tribus de Maan, répondit-il.—Eh! pourquoi cette fuite et ce cruel oubli que nul prétexte ne justifie, que rien ne saurait expliquer; naguères jalouses de mon bonheur, mes rivales mêmes ont embrassé ma cause depuis qu'elles ont été témoins de ma douleur.

LXXXIII.

J'en fais serment par celui qui a imprimé aux astres du jour et de la nuit le mouvement de leur course éternelle, et que glorifient à la fois les animaux les plus farouches aussi bien que la timide tourterelle, si le bien-aimé vient me visiter pendant ces belles nuits qu'éclairent les doux rayons de la lune,

je brûlerai pour le recevoir les parfums les plus exquis.

LXXXIV.

O toi dont les cruels mépris comme un glaive tranchant ont brisé les ressorts de ma vie, viens, lorsque ton esclave a déjà tant souffert des douleurs de l'amour, viens du moins le guérir; je te jure par l'être redouté, puissant et créateur, que mon cœur est innocent de tous les torts que m'ont imputés les calomnies des jaloux.

LXXXV.

Lorsqu'après avoir été sensible à mon amour elle me retira tout-à-coup ses faveurs, mon cœur fut déchiré, et mes esprits se troublèrent, et les jaloux de dire: Il a perdu la raison. La bien-aimée crut ma mort permise, et à peine ses cils semblables à des arcs déjà tendus furent prêts à me frapper que j'entendis le trait retentir dans mon cœur.

LXXXVI.

Dans ce jour de séparation cruelle, mes

larmes ont arrosé le sable ; elles coulaient en même temps sur les ingrats qui allaient me fuir montés sur leurs coursiers. Je pleurais l'éloignement de la plus belle des femmes, de celle dont les traits charmans offrent dans leur régularité un ensemble enchanteur. Epuisé de douleur et voyant approcher l'heure de la mort, ma plainte s'exhala dans un chant douloureux. « Je suis cet infortuné que les regards des envieux ont frappé de leur maléfice, et dont les malheurs n'ont pu obtenir une seule larme! »

LXXXVII.

Si je possédais l'empire des Cosroès ou les villes d'Aad, mon cœur n'aurait de penchant que pour toi et reviendrait habiter ces modestes demeures. Et pourtant que de promesses ne m'as-tu pas faites sans jamais en remplir aucune? Ah! livre-toi sans crainte à tes désirs ; c'est peut-être demain la fin du monde.

LXXXVIII.

Gloire à l'Être suprême qui a revêtu d'un

réseau de rubis cette joue vermeille, autour de laquelle les cheveux tracent un contour aussi gracieux que les traits élégans de Yacouti. Reine de la beauté, que ne suis-je l'un de tes esclaves! la vue de tes charmes serait tout mon bien et je n'existerais que par toi, par toi unique aliment de ma vie!

LXXXIX.

Au nom du prophète, parlez-moi de ma bien-aimée, parlez-m'en encore! bientôt peut-être le retour de ses faveurs ramènera pour moi des fêtes de volupté; qu'alors sur les rameaux voisins, l'oiseau commence un chant d'amour et que mon ivresse s'accomplisse aux sons des flûtes et des lyres.

XC.

En entrant chez moi, le bien-aimé me regarde et me dit: D'où vient que je vois tes larmes tomber comme des perles sur ta joue? — Hélas! m'écriai-je, qui sait mieux que toi tout ce qu'a souffert mon pauvre cœur: du

moins j'ai trompé sur ton compte l'indiscrète curiosité des jaloux. — Trompe-les toujours, me dit-il, et puisse le mystère protéger nos amours!

XCI.

L'éclatante blancheur de ton visage et l'incarnat de ta joue vermeille, m'ont jeté souffrant sur un lit de douleur; à mon réveil je n'ai trouvé parmi la tribu ni consolation, ni appui, ni secours, mes rivaux eux-mêmes s'ils me rencontraient dans cet état déchirant de détresse, ne pourraient retenir leurs larmes.

XCII.

L'objet plein de charmes que mon cœur a tant souhaité et qu'il a demandé avec ardeur, m'a laissé dans la foule des amoureux dédaignés. Combien de fois n'ai-je pas dit: O mes yeux! renoncez à la tendresse de cette ingrate; son cœur insensible et cruel n'aut jamais pitié d'un amant; elle ne craint ni ses gémissemens, ni ses imprécations, ni des larmes qu'il répand durant la longueur des nuits. »

XCIII.

Les charmes de sa taille ravissante ont jeté dans mes sens égarés les troubles de l'amour; mais par ses rigueurs, la bien-aimée a embrasé mon âme d'un trouble dévorant. Ah! si elle y mettait un terme, elle tarirait ce fleuve de larmes qui coule sans cesse de mes yeux; toutes ces inquiétudes secrètes qui troublent mes esprits, datent du jour où je l'ai vue comme un rameau délicat se balancer avec tant de grâce.

XCIV.

Quand elle me voit hors de moi-même et périssant d'amour, elle s'écrie : Saisissez-le et le traînez en enfer! Ah! j'en atteste la Divinité, cette parole loin de m'affliger me comble de joie..... A cette heure au moins j'ai été présent à son souvenir!

CXV.

O soleil! avant de te cacher sous l'hori-

zon, donne de mes nouvelles à ma famille. Leur absence allume dans mon cœur des flammes dévorantes. Je le jure, ô soleil, par l'être puissant qui t'envoya pour éclairer le monde, qui te fait paraître et disparaître tour à tour, je jure que cette séparation de ma famille et cette émigration aux terres de l'étranger est pour moi un insupportable tourment.

XCVI.

J'ai une amante qui dans chacun de ses charmes offre l'image de la perfection. On dirait que toutes les beautés de la terre empruntent d'elle seule leur éclat. O qu'il est fortuné celui qui s'est épris d'amour pourtant d'attraits! toutes les fois qu'elle daigne s'informer de lui, ivre de joie il s'abandonne alors à des idées de bonheur et sa paupière goûte enfin les douceurs du sommeil!

XCVII.

Je ne veux que toi, toi seul de cet immense univers, et mon ambition est satis-

faite, seule avec toi; si le choix m'en était laissé, je quitterais jusqu'à ma famille pour t'appartenir toute entière. Le monde m'est témoin de l'amour ardent que je t'ai voué : qui sait si atteint du même trait, ton cœur est consumé des mêmes désirs!

XCVIII.

Jeune beauté, tes rigueurs contre moi éclatent en toutes choses, ton amour est semblable à une mer orageuse; quel est le mortel fortuné qui a jamais pu se soutenir sur ses flots? Ah! si le vulgaire indiscret me blâme des soins assidus que je te rends, amant résigné, je me contenterai de ta seule vue, ne fût-ce même qu'une fois l'année!

XCIX.

Attends, me dit un jour la bien-aimée, attends, et pour le prix de ta patience, tous tes vœux te seront accordés. Garde-toi d'être rebelle à l'amour; une telle lutte userait tes forces, et tu visiterais dans peu le tom-

beau. — Mais toi qui me donnes la mort, m'écriai-je, ne feras-tu rien pour me consoler de mes disgrâces? Tu me parles de patience. Le miel lui-même loin de toi ne fut jamais agréable, comment trouverai-je quelque saveur dans l'amertume de l'Aloës....

C.

L'ambre de ce grain de beauté qui pare ton visage, attire vers toi tout le musc des Nagachis, rois de l'Abyssinie; la redoutable épée de Zouzaliam, héros de Hemyar, est toute entière dans ton regard, tes yeux languissans et à demi-voilés ont hérité de la puissance des Chosroës; et la fleur que chérissait le prince Noëman, prête à tes joues ses vives couleurs. Comment donc te résisterais-je quand tous les rois de la terre te sont soumis?

CI.

Quelle cause m'attacha par les liens de l'amour à cette biche légère, ce sont les cils gracieux qui ornent sa paupière. Ah! je don-

nerais beaucoup à l'ami qui l'amènerait avec lui, dirigerait vers moi ses pas volages. Combien de fois, et j'en fais ici le serment par Moïse qui eut la gloire de parler seul à seul avec l'Eternel, combien de fois, quand la nuit vient, je m'endors préoccupé par des pensées d'amour et je me réveille encore avec elles!

CII.

Lorsque le duvet de l'adolescence eut tracé sur sa joue la forme élégante d'un *lam* (*), les envieux, toujours ennemis de l'amour, ont déversé le blâme sur la passion qu'il m'a inspirée.

O toi qui sembles t'être armé pour me combattre de cette inexorable réponse: non! non! vois les pleurs qui coulent de mes yeux, ce ne sont plus de simples larmes, c'est du sang.

* Nom d'une lettre arabe.

LE

SAGE HEYCAR,

CONTE ARABE.

LE

SAGE HEYCAR,

CONTE ARABE.

L'histoire du sage Heycar est l'une de ces anciennes traditions qui se sont conservées dans la mémoire des peuples, et qui nous retracent les évènemens des temps primitifs.

Premier ministre du prince Senkharib, roi d'Assyrie et de Ninive, Heycar gouvernait à lui seul tout l'empire, et joignait à tant de puissance un savoir profond et une sagesse extraordinaire; mais au milieu de ses grandeurs, une pensée secrète le tourmentait et troublait sans cesse son repos: Heycar était sans enfans. C'était en vain qu'il avait épousé soixante femmes, et qu'il avait fait construire un pavillon pour chacune d'elles, dans l'enceinte de son vaste palais; il n'espérait déjà

plus du ciel un héritier de son nom et du haut rang où son savoir et la fortune l'avaient appelé.

Un jour, enfin, qu'il avait fait assembler de toutes les parties du royaume, les sages, les devins et les astrologues, et qu'il déplorait devant eux les malheurs de sa situation, ils lui conseillèrent d'avoir recours aux dieux et de se concilier leurs bienfaits par des offrandes et par des sacrifices : « Les dieux, ajoutèrent-ils, accorderont peut-être un fils à vos prières. »

Heycar suivit inutilement ce conseil, et de nombreuses victimes furent immolées, sans fruit, sur l'autel des idoles. Retombant alors dans une profonde tristesse, et voyant que sa prière n'avait pas été exaucée, il abjura les dieux impuissans du paganisme, et élevant sa pensée vers le Très-Haut, il s'écria avec l'accent d'une foi vive et ardente : « Souverain maître du ciel et de la terre ! ô toi qui es le créateur de tous les êtres, je viens te demander un fils qui fasse ma consolation, devienne un jour mon successeur, et qui,

présent à l'heure de ma mort, puisse me fermer la paupière et m'élever un tombeau! »

A ces mots, une voix descendit du ciel et lui cria: « Heycar! Heycar! puisque tu t'es d'abord réfugié vers les faux dieux et que tu as offert à des images sculptées ton encens et tes sacrifices, tu dois subir la peine de ton erreur: tu n'auras pas de postérité! mais, ta sœur a un fils; ce fils peut t'appartenir par l'adoption: qu'il devienne ton héritier. »

Heycar prit aussitôt son neveu qui s'appelait Nadan et qui était encore à la mamelle, et il lui choisit huit gouvernantes pour élever sa première enfance. Dès ce moment on le considéra comme le fils adoptif du vizir, et on le couvrit de vêtemens de soie et de pourpre. Devenu grand, on le présenta à son oncle qui se chargea lui-même de compléter son éducation, et qui lui enseigna successivement la lecture, la grammaire, la morale et la philosophie: en moins de quelques années, Nadan était déjà familiarisé avec toutes les sciences.

Cependant le roi Senkharib, qui voyait à regret son ministre avancer en âge, lui adressa un jour ces paroles : « O le plus fidèle et le plus sincère des amis ! toi dont l'expérience et la sagesse font la prospérité de mon règne! toi mon ministre, et le dépositaire de tous mes secrets, déjà les années s'accumulent sur ta tête, et je prévois avec douleur l'approche d'une inévitable séparation. Quel est l'homme qui sera digne de te succéder dans ma confiance, et qui deviendra, comme toi, mon conseiller le plus sûr et le soutien de mon empire? »

« Prince, répondit Heycar, puisse la durée de vos jours être éternelle ! Je dois dire à votre majesté que j'ai adopté pour fils, mon neveu Nadan, que j'ai initié, jeune encore, à l'étude des sciences, et à qui j'ai enseigné tout ce que savais moi-même de la morale et de la sagesse. — Eh bien, dit Senkharib, qu'il se présente devant moi, et si je reconnais en lui un homme capable d'administrer mes états, dès cet instant je lui confie ta charge. Je laisserai du moins à ta vieillesse un repos devenu désormais néces-

saire. Tu conserveras à ma cour tous les privilèges d'un rang que tu as si long-temps illustré par tes vertus. Que les jours qui te restent, mon cher Heycar, ne soient plus que des jours de paix et d'honneurs. »

Amené par son oncle devant le roi d'Assyrie, Nadan se prosterna avec un profond respect, et quelques paroles décevantes, prononcées d'un ton noble et modeste à la fois, séduisirent tellement Senkharib que, se tournant aussitôt vers le vizir : « Tu as raison, sage Heycar, d'appeler ce jeune homme ton fils, il paraît digne de cet honneur; et de même que tu m'as servi et qu'avant moi tu avais servi mon père Sarkhadon, je veux que ton fils me serve à son tour, et que les intérêts de mon royaume soient confiés à sa garde, afin que je l'honore par considération pour toi, et que je te chérisse dans sa personne. » Heycar, pénétré de reconnaissance, se jeta aux pieds du prince et fit des vœux pour la durée et la gloire de son règne; il implora en faveur de Nadan toute l'indulgence royale pour les fautes dont sa jeunesse

pourrait le rendre coupable. « Je jure, s'écria Senkharib, d'en faire, après toi, le meilleur de mes amis. »

Heycar retiré seul avec son neveu, lui rappela les leçons de morale qu'il avait prodiguées à son enfance. Plusieurs jours et plusieurs nuits se passèrent dans ces entretiens utiles où il lui dictait des règles de conduite et des préceptes de sagesse.

« Mon fils, lui disait-il, sois attentif à mes discours, et puissent mes conseils être à jamais présens à ta mémoire !

« Souviens-toi, mon fils, qu'il faut être humble dans sa jeunesse pour être honoré dans ses vieux jours.

« Baisse modestement la tête vers la terre, et marche avec assurance dans le sentier de la vertu. Quand tu parles, adoucis ta voix ; car, si avec des cris on pouvait construire des maisons, l'âne se serait bâti de vastes domaines.

« Mon fils, ne raconte jamais ni ce que tu as vu ni ce que tu as entendu : si une parole secrète est prononcée devant toi, laisse-

la mourir dans ton cœur et garde-toi de la divulguer à personne, de crainte qu'elle ne devienne un charbon ardent qui brûle ta langue, et que tu ne sois honni de Dieu et des hommes !

« Écoute patiemment quiconque te parle, et ne te hâte pas de l'interrompre : on ne commence pas un entretien par des réponses.

« O mon fils ! ne désire pas les beautés extérieures: elles sont passagères et périssables, tandis que la mémoire de l'homme vertueux ne s'anéantit jamais, et ne connaît pas de déclin.

« Ne te laisse pas séduire par les discours d'une femme dépravée, de crainte qu'elle ne te fasse tomber dans ses filets et que tu ne périsses misérablement ; fuis surtout une femme inondée de parfums et d'essences ou parée d'habits somptueux: sous ces dehors éclatans se cache une âme vile et méprisable; lui confier quelque chose de ce qui t'appartient ce serait te rendre coupable devant Dieu ; ce serait encourir sa colère.

« L'homme sans enfans est semblable à un tronc stérile, dépouillé de rameaux, de feuillage et de fleurs. Sois plutôt comme cet arbre planté sur les bords d'un ruisseau et dans le voisinage des grandes routes ; il offre ses fruits savoureux aux voyageurs, et les animaux du désert viennent se réfugier sous son ombrage tutélaire.

« Ne sois pas comme l'amandier qui produit des feuilles avant tous les arbres, et qui est le dernier à donner ses fruits. Ressemble plutôt au mûrier, car c'est de tous les arbres celui qui tarde le plus à se couvrir de feuilles, lorsque déjà depuis long-temps il porte des fruits mûrs.

« Tant que tes pieds sont chaussés, marche sans crainte sur les épines, et aplanis d'avance le chemin à tes fils et à tes petits-fils.

« Corrige tes enfans avec sévérité, car la sévérité est à l'éducation ce que l'engrais est à la culture, ce que le frein est au coursier.

« Réprime ton fils avant qu'il ne grandisse, et que, rebelle à ton autorité, il ne te fasse

baisser la tête dans les places publiques et dans les assemblées ; il te déshonorerait aux yeux de tes amis ; et c'est sur toi seul que rejaillirait la honte de ses désordres.

« C'est pendant le calme que tu dois radouber ton vaisseau ; car, si le vent des orages se lève et te surprend, ton naufrage est inévitable.

« Avant de te mettre en route, munis-toi de tes armes, parce que tu ne sais pas où tu rencontreras ton ennemi.

« Ne laisse pas ton compagnon te marcher sur le pied : il te marcherait bientôt sur la poitrine.

« Garde-toi d'exciter la haine d'un homme puissant, parce qu'il mesurerait ta faiblesse et t'écraserait de sa vengeance.

« Mon fils, j'ai quelquefois mangé de l'absinthe et de la myrrhe, mais je n'ai rien trouvé de plus amer que la pauvreté !

« Si jamais la pauvreté te visite, cache ta détresse à tous les yeux ; car, tes voisins en riraient les premiers, et tes complaintes ne te rapporteraient que du mépris.

« On prodigue le nom de sage à l'homme riche, dont la main est pleine, lors même qu'il est stupide et ignorant, tandis que celui qui n'a rien à donner, est flétri du nom de sot, fût-il le premier des sages.

« Si le riche mange une vipère, les hommes disent : C'est par sagesse. Qu'un pauvre la mange, et l'on dira que c'est par besoin.

« N'envie pas les richesses d'un autre et ne te félicite jamais du malheur arrivé à ton voisin : ce malheur pourrait retomber sur toi. Préviens par tes bienfaits l'ennemi qui veut te nuire. S'il meurt ne t'en réjouis pas : tu seras bientôt près de lui ; peut-être dans le même tombeau!

« Il ne faut pas braver un homme dans les jours de sa puissance, ni un fleuve dans le temps de son débordement.

« Ne dis pas : Mon maître est un insensé ; moi seul je suis un sage.

« O mon fils, une brebis qui hâte trop sa course et se sépare du pâtre qui la protège, devient la proie du loup.

« Autant tu dois rechercher la société de

ceux qui marchent dans la crainte de Dieu, autant tu dois fuir les insensés, qui t'instruiraient dans leurs voies corruptrices.

« Eprouve d'abord l'ami que tu veux te choisir, et ensuite fréquente-le.

« Il est préférable de transporter des pierres et de se livrer aux plus rudes travaux dans la compagnie d'un homme sage, que de boire des liqueurs délicieuses avec un méchant. O mon fils, répands ton vin sur la tombe des hommes de bien, plutôt que de le boire avec des hommes corrompus.

« Ne renonce jamais à ton premier ami : tu ne garderais pas long-temps le second.

« Assiste le malheureux dans sa détresse, et parle en sa faveur en présence des rois.

« Mon fils, laisse-toi frapper par le bâton du sage, plutôt que de permettre à l'ignorant de te couvrir de parfums et de fleurs.

« L'aveuglement du cœur est cent fois pire que celui des yeux. L'homme qui est privé de la vue peut retrouver peu à peu son chemin, mais celui dont la raison est aveugle se

jette dans une fausse route et ne revient jamais sur ses pas.

« Quand l'eau s'arrêtera dans son cours, quand les oiseaux atteindront le ciel dans leur vol, quand le corbeau deviendra blanc, et que la myrrhe aura la douceur du miel, alors les ignorans et les insensés comprendront la sagesse et prendront pour guide la raison.

« L'ignorant heurte un écueil et tombe ; le sage bronche et ne tombe point ; ou, s'il fait un faux pas, il se relève. Qu'une maladie l'attaque, il sait se guérir lui-même : la maladie des ignorans n'a pas de remède.

« Le véritable sage est continent de trois manières : par la langue, par les mains et par les yeux. Ne laisse pas échapper une parole de ta bouche que tu n'aies auparavant consulté ton cœur.

« O mon fils, il y a quatre choses avec lesquelles il ne peut subsister ni gouvernement, ni armée : la tyrannie d'un ministre, l'inhabileté dans l'administration, la déloyauté dans la politique, et la vexation du peuple.

« Il y en a quatre autres qu'on ne peut te-

nir secrètes ! le savoir et l'ignorance, la richesse et la pauvreté *. »

Tels étaient les conseils que le sage Heycar adressait à Nadan ; il crut que son neveu les avait profondément gravés dans son esprit, et il était loin de soupçonner que tant de soins donnés à son éducation, seraient un jour payés de la plus odieuse ingratitude.

S'étant alors démis du soin des affaires publiques, Heycar se retira chez lui et confia à Nadan l'administration de ses richesses ; il lui donna un pouvoir illimité sur toute sa maison, sur ses esclaves, sur ses chevaux, sur ses meubles, sur ses troupeaux ; enfin, sur

* Ces maximes qui ne seraient pas indignes, pour la plupart, des beaux temps de la philosophie grecque, appartiennent toutes au texte arabe ; je n'ai fait que les disposer dans un ordre plus méthodique. J'ai dû aussi en supprimer quelques-unes, soit parce qu'elles n'offraient que des préceptes d'une morale banale, soit que, traduites en français, elles eussent pu paraître bizarres à des lecteurs européens. Ce que je dis ici, s'applique également à celles qui terminent le conte et qui pourraient fournir le sujet de plusieurs fables.

tout ce qu'il possédait. Il l'installa ensuite auprès du roi, et remit en ses mains les fonctions de premier ministre d'Assyrie.

La puissance engendre l'orgueil : Nadan, maître de tout, n'ayant pour loi que ses penchans, pour frein que sa volonté, et disposant à son gré des immenses richesses de son oncle, n'eut bientôt plus que des mépris pour son bienfaiteur. Joignant l'insolence à l'ingratitude, il osait même le railler publiquement, et il disait à qui voulait l'entendre: « Mon oncle est déjà dans un âge voisin de l'enfance, et ses discours se ressentent un peu de sa caducité : le pauvre homme ne connaît plus rien dans les affaires de la vie. » Et il battait ses esclaves, vendait ses propriétés et ses chevaux, et dissipait follement des biens lentement acquis.

Indigné de la conduite de son neveu, Heycar le chassa de sa maison et instruisit le roi de ce qui se passait. Senkharib fit venir Nadan et lui déclara que tant que Heycar vivrait, nul n'aurait le droit de s'arroger le moindre pouvoir dans sa maison.

Le ministre demeura profondément affligé; il regretta amèrement toutes les peines qu'il s'étaient données pour l'éducation de Nadan. Celui ci avait un frère plus jeune nommé Ebnazadan. Heycar l'appela près de lui, le combla d'honneurs, et lui confiant tout le pouvoir qu'il venait de retirer des mains de son frère, il le mit à la tête de ses affaires et le nomma administrateur de tous ses biens.

En voyant le parti qu'avait pris Heycar, Nadan conçut une violente jalousie. Son oncle devint l'objet continuel de ses plaintes ou de ses railleries. « Puisqu'il m'a chassé de sa maison, dit-il, qu'il a accordé à mon frère des avantages et une préférence qui m'étaient dus, je ne demande plus au ciel que le pouvoir de me venger, et ce pouvoir la ruse me le donnera. » Et il se mit dès ce moment à tramer dans son esprit les moyens de perdre Heycar en le faisant tomber dans quelque piège qui rendrait sa catastrophe inévitable. Voici comment il s'y prit : il écrivit à Akis, roi de Perse, une lettre ainsi conçue :

« Salut et honneur au roi de Perse de la

« part de Senkharib, roi d'Assur et de Ni-
« nive.

« Aussitôt que cette lettre te sera parvenue,
« lève-toi et marche promptement vers la
« plaine de Baschrin; là, je te livrerai, sans
« combat, ma capitale et mon royaume. »

Une lettre semblable fut écrite à Pharaon, roi d'Égypte. L'écriture de Nadan ressemblait parfaitement à celle de son oncle; et pour rendre cette identité plus trompeuse, il y apposa le sceau de Heycar : et les ayant toutes deux cachetées, il les jeta dans le palais du roi.

Cela fait, il imagina une troisième lettre adressée à son oncle de la part de Senkharib, qui était censé s'y exprimer ainsi : « Le
« roi d'Assur et de Ninive, à Heycar, son
« premier ministre, et le dépositaire de tous
« ses secrets.

« Rassemble toutes nos troupes, ordonne
« qu'elles soient équipées comme pour un
« jour de bataille, et conduis-les, jeudi pro-
« chain, dans la plaine de Baschrin. Aussitôt
« que tu m'y verras paraître, commande aux
« soldats de fondre sur mon cortége, et de

« m'attaquer comme un ennemi. Tu sais que « j'ai maintenant dans ma cour les envoyés « de Pharaon, roi d'Égypte ; je veux qu'ils « soient témoins de cette évolution militaire, « afin qu'ils jugent par là l'habileté de mon « armée, et qu'ils nous craignent. ».

Cet écrit, confié par Nadan à l'un des esclaves du palais, est porté à Heycar.

Cependant, les deux lettres adressées aux rois de Perse et d'Égypte, sont trouvées et remises à Senkharib. Surpris et indigné de leur contenu, celui-ci les montre à Nadan, qui déclare, avec un embarras joué, et comme si cet aveu lui coûtait beaucoup, reconnaître l'écriture et le cachet de son oncle. « Quel mal ai-je donc fait à Heycar, s'écria le roi, pour mériter qu'il paye mes bienfaits de tant de perfidie? — Sire, lui dit l'astucieux Nadan, que votre majesté ne se livre pas à une douleur prématurée ; attendez que l'événement vienne confirmer de semblables indices ; attendez que vous puissiez vous assurer par vos propres yeux de la trahison de Heycar.

Ce n'est que dans la plaine de Baschrin que ce mystère vous sera expliqué. »

Quand le jeudi fut arrivé, Senkharib, cédant au conseil de Nadan, se transporta dans la plaine de Baschrin avec les grands de sa cour et accompagné d'une suite nombreuse et des troupes du palais. Arrivé sur les lieux, il y vit Heycar à la tête d'une armée rangée en ordre de bataille.

A peine ce dernier eut aperçu Senkharib, que, ne mettant aucune borne à son zèle et croyant n'obéir qu'aux ordres de son souverain en exécutant fidèlement ce qui lui avait été prescrit dans la lettre supposée par Nadan, il fit signe aux soldats de se précipiter sur le cortége du roi : il ignorait quel abîme son neveu venait de creuser sous ses pas.

Témoin de l'action du vizir, le roi ne put cacher ni son embarras ni sa colère : « Vous voyez par vos propres yeux, lui dit alors Nadan, tout ce que le traître Heycar est capable d'entreprendre contre votre majesté. Mais, bannissez toute crainte ; votre palais est un sûr asile, rentrez-y ; c'est à moi de vous

amener le coupable les mains et les pieds liés. »

Le conseil est suivi : Senkharib prend la route de son palais, et Nadan se dirige, à la hâte, du côté de son oncle, auquel il se présente de la part du roi : « Le roi, dit-il, est content de vous, il donne les plus grands éloges à la docilité avec laquelle vous venez d'exécuter ses ordres. Maintenant il veut que vous renvoyiez les troupes, et que, les mains et les pieds chargés de chaînes, vous paraissiez devant son trône, afin que les ambassadeurs de l'Égypte, qui viennent d'être témoins de votre puissance, le soient de votre soumission. Ces étrangers pourront juger par là de tout le respect qu'inspire aux premiers dignitaires de l'empire l'autorité du roi d'Assyrie, et ils en porteront la nouvelle à la cour de Pharaon. »

Heycar répondit à ce discours insidieux par une nouvelle protestation d'obéissance aux volontés de Senkharib. Il se fit aussitôt lier les pieds et les mains, se laissa conduire par Nadan au palais du roi, et là, dans l'attitude

de la plus profonde humilité, il inclina son front jusqu'à terre.

Senkharib, le voyant à ses pieds, lui reprocha avec véhémence son ingratitude ; il lui montra les deux lettres écrites en son nom aux rois de Perse et d'Égypte, et toutes deux empreintes de son cachet. A cette vue Heycar fut interdit ; sa raison s'égara, tous ses membres frémirent, sa langue demeura attachée à son palais, c'est en vain qu'il voulut appeler à son secours cette sagesse si long-temps éprouvée ; il ne put proférer une seule parole. Il resta la tête baissée vers la terre, et dans une muette consternation. Expliquant contre lui ce silence, le roi irrité ordonna qu'il fût mis à mort. C'est alors que joignant la lâcheté à la plus profonde scélératesse, Nadan accabla son oncle d'outrages : « Vil Heycar ! osa-t-il lui crier, de quoi te sert maintenant ta fourberie ? Quelle récompense attendais-tu des complots que tu tramais contre ton bienfaiteur et ton maître ?... »

Cependant, le bourreau arrive : il s'appelait Abou Soméika. Le roi lui commande de

se saisir de Heycar et de lui trancher la tête devant la porte même de sa maison. Heycar, comme revenu à lui, laissa alors entendre quelques paroles : « Vous avez ordonné ma mort, dit-il, et je respecte la volonté de mon roi : puisse mon trépas tourner à la prospérité de votre règne ; mais, je suis innocent, et un jour viendra où les méchans seront interrogés sur leurs actions. Je demande pour grâce dernière, que mon corps soit remis à mes esclaves, afin qu'ils me rendent les honneurs de la sépulture.

Le roi exauça ce dernier vœu de Heycar ; et celui-ci voyant le moment de son exécution approcher, envoya dire à son épouse de rassembler un grand nombre de jeunes esclaves, de les revêtir d'habits magnifiques et de venir avec elles à sa rencontre afin de pleurer sa mort. Il lui enjoignit en même temps de faire dresser pour Abou Soméika et pour les soldats de sa suite, une table somptueuse, où les mets et les vins de toute espèce seraient servis en abondance.

L'épouse de Heycar, qui était douée d'une

grande pénétration d'esprit, et qui alliait à cela beaucoup de raison et de prudence, comprit dans quel but cet ordre était donné, et l'exécuta fidèlement. Aussi, lorsque le bourreau et ses soldats arrivèrent, ils trouvèrent un repas magnifique qui les attendait : on leur prodigua les vins les plus exquis; et, comme ils se livrèrent avec avidité aux plaisirs de la table, ils ne tardèrent pas à s'enivrer. Heycar, qui attendait ce moment avec impatience, prit Abou Soméika à l'écart et lui parla en ces termes : « Rappelle à ta mémoire, ô Abou Soméika, le jour où le roi Sarkhadom, père de Senkharib, ordonna ta mort; tu sais que je te pris avec moi et que, te cachant dans un lieu secret, j'attendis que la colère du roi fût apaisée. Ce que j'avais prévu arriva. A l'emportement succéda bientôt le repentir; et quand je fus convaincu que Sarkhadom regrettait amèrement ta perte, je te présentai à lui et son cœur fut rempli de joie en te voyant : tu dus ainsi la vie à mon stratagème. N'oublie pas ce bienfait, ô Abou Soméika ! fais aujourd'hui pour moi ce que

je fis alors pour te sauver. Je suis victime d'une calomnie, mais le roi n'est qu'abusé : aujourd'hui il me condamne, demain, peut-être, il pleurera ma mort.

« Il y a dans ma maison un souterrain ignoré de tout le monde ; permets qu'il devienne ma retraite, et que mon épouse seule soit dans le secret. Un de mes esclaves, dont les crimes ont mérité le dernier supplice, est maintenant renfermé dans mes prisons ; il faut l'en retirer à la hâte, le revêtir de mes habits et l'exécuter à ma place. Tes soldats, qui sont ivres, ne peuvent s'apercevoir de l'échange. Tu livreras ensuite le cadavre à mes esclaves, afin qu'ils l'ensevelissent, ainsi que l'a autorisé Senkharib : de cette manière, ô Abou Soméika, tu te seras fondé des titres éternels à ma reconnaissance, et tu auras servi en même temps et le roi et Heycar. »

Abou Soméika n'était pas un ingrat ; il fit docilement tout ce que lui prescrivait son ancien bienfaiteur, et le stratagème réussit. On alla sur-le-champ annoncer au roi que son ministre avait cessé de vivre.

L'épouse de Heycar, qui seule connaissait sa retraite, ne descendait dans le souterrain qu'une fois par semaine pour lui porter des provisions. Bientôt le bruit se répandit dans Ninive et dans les provinces, que le roi avait fait mettre à mort son premier ministre; et les regrets universels que causa cette perte, éclatèrent dans toutes les parties du royaume : « Vertueux Heycar, s'écriait-on partout, combien nous regrettons ton savoir, tes talens, ta sagesse! quelle ne sera pas, après toi, la honte de l'empire! en quel lieu le roi d'Assyrie trouvera-t-il pour te remplacer un ministre qui te ressemble?... »

Senkharib sentit bientôt à son tour toute l'étendue de sa perte; le repentir lui arracha des larmes, et il s'abandonna à d'inutiles douleurs. Il voulut un jour donner des témoignages publics de son affliction; il dit à Nadan de réunir tous les amis de son oncle, de prendre avec eux des habits de deuil, de pleurer ensemble sur le tombeau de Heycar, et de consacrer une cérémonie funèbre à sa mémoire. Mais le cruel Nadan, au lieu de

remplir un ordre qui aurait dû lui être sacré, rassembla une troupe de jeunes gens, aussi vils et aussi corrompus que lui, et les invita à un festin dans la maison même de son oncle : là, il se livra avec eux à tous les désordres d'une gaîté scandaleuse. Il battit les esclaves avec la dernière cruauté, ne respecta pas même la veuve de son oncle, qui avait prodigué tant de soins à son enfance, et poussa l'infamie jusqu'à lui tenir un langage criminel.

L'infortuné Heycar entendait tout ce tumulte du fond de son asile. Il levait ses bras vers le ciel et adressait à Dieu de ferventes prières, qui n'étaient interrompues que par ses sanglots.

Abou Soméika venait quelquefois dans le souterrain, à la faveur de la nuit, et ses consolations allégeaient les peines du prisonnier : il mêlait ses larmes aux siennes, et il ne le quittait jamais sans faire des vœux ardens pour sa délivrance.

Cependant la nouvelle de la mort de Heycar fut rapidement portée dans les royaumes

voisins. Jaloux depuis long-temps de la prospérité de Ninive, tous les souverains s'en applaudirent. Ils savaient par expérience combien la sagesse et la politique exercée de Heycar pouvait donner au trône d'Assyrie d'ascendant et de supériorité sur les puissances rivales. Enhardi désormais par la mort d'un adversaire aussi redoutable, le roi d'Egypte leva le premier l'étendard et chercha un prétexte d'hostilité pour envahir les états de Senkharib : il lui écrivit une dépêche ainsi conçue :

« SALUT et honneur au roi Senkharib.

« L'Egypte est la mère du monde : tous « les peuples nomment ses édifices des merveilles; moi, je veux aller plus loin que les « Pharaons mes prédécesseurs : je veux « construire un palais entre le ciel et la terre. « S'il se trouve dans tes états un architecte « assez habile pour opérer ce prodige, et assez instruit en même temps pour résoudre, sans hésiter, les questions les plus « épineuses, adresse-le-moi : je te promets en « échange, les revenus de l'Egypte pendant

« trois ans; sinon, trois ans des revenus de « l'Assyrie me seront payés.

» Pharaon. »

Le premier mouvement de Senkharib, en lisant cette lettre, fut l'indignation; toutefois, il fallait prendre un parti, et l'incertitude commença. Après avoir communiqué aux grands de sa cour la demande extraordinaire du roi d'Egypte, et s'être bien convaincu qu'aucun d'eux ne voulait se charger d'y répondre, il convoqua une grande assemblée où furent appelés les érudits, les sages, les philosophes et les astrologues : « Quel est celui d'entre vous, leur dit-il, qui se rendra à la cour de Pharaon et qui résoudra ses problèmes? » A cette interpellation, tous demeurèrent interdits. « Il n'y avait dans vos états qu'un seul homme, lui dirent-ils, qui eût été capable de répondre à ces questions subtiles; cet homme était le sage Heycar. Aucun de nous ne saurait le suppléer : son neveu Nadan, à qui il avait communiqué sa sagesse, pourrait seul entreprendre

la solution de semblables difficultés. »

Nadan, interrogé, se contenta de déclarer que la demande du roi Pharaon était absurde, et qu'il fallait le laisser rêver à son aise des choses imaginaires et impossibles, sans s'embarrasser de lui répondre. A ces mots Sambharib retomba dans une profonde tristesse; c'est alors qu'il sentit avec plus d'amertume la perte de Heycar. Il descendit de son trône, il s'assit sur la cendre, et des larmes abondantes coulèrent de ses yeux : « Heycar, mon bien aimé Heycar, s'écria-t-il avec l'accent de la plus vive douleur, que n'es-tu encore à mes côtés! tu aurais résolu d'un seul mot les énigmes de Pharaon, toi, qui possédais tous les secrets de la science, et à qui rien de ce qui se passe sur la terre n'était demeuré inconnu. Tu étais ma gloire, et j'ai ordonné ton trépas! infortuné que je suis! comment ai-je pu te faire périr sur la parole d'un enfant sans expérience... peut-être sans vertu! Hélas! je t'ai condamné avec une déplorable précipitation; j'en recueille maintenant le fruit. Les remords troubleront sans cesse

mon existence et ne finiront qu'avec elle. Oh! si quelqu'un pouvait te rendre à la vie et te ramener devant moi, la moitié de mon royaume lui appartiendrait! »

Témoin de la douleur du roi, Abou-Soméika ne douta plus de son repentir; les larmes qu'il voyait répandre lui promettaient la grace de Heycar, et il jugea que l'heure de la délivrance avait enfin sonné pour l'infortuné vizir. Il s'approcha donc respectueusement de Senkharib, et tombant à ses pieds : « Prince, dit-il, ordonnez ma mort. » — « Quel est ton crime? » demanda Senkharib étonné. « Tout sujet qui désobéit à son maître, reprit Abou Soméika, mérite la mort; et je vous ai désobéi. » Alors il raconta comment, persuadé de l'innocence de Heycar, il avait immolé à sa place un esclave coupable. « Heycar, ajouta-t-il, est encore plein de vie. Si vous le permettez, je vais à l'instant le montrer à vos yeux. En vous le conservant, j'ai cru servir l'Etat. Prince, voilà mon crime : ordonnez maintenant ou ma mort ou ma grace; ma vie est entre vos mains. »

L'effet que produisit ce discours sur l'esprit du roi d'Assyrie fut prodigieux. D'abord il ne put ajouter foi à ce qu'il venait d'entendre : convaincu ensuite par les sermens réitérés d'Abou Soméika, il s'abandonna à une joie si vive et si désordonnée qu'il faillit en perdre la raison. Le premier mot qu'il prononça fut l'ordre d'amener Heycar.

Le généreux Abou Soméika était déjà à la porte du souterrain : dans ce moment Heycar priait Dieu, et toujours résigné dans l'infortune, se livrait à de saintes méditations. « Délivrance ! lui cria Abou Soméika d'aussi loin qu'il l'aperçut; délivrance.....! » et il se mit à lui raconter ce qui venait de se passer, et tous deux se présentèrent devant le roi.

Senkharib ne put, sans être touché de compassion, voir l'état où se trouvait alors Heycar ; sa santé était altérée, son visage pâle, son corps tout couvert de poussière, ses cheveux et ses ongles étaient d'une longueur démesurée ; il n'avait presque plus l'aspect d'un homme. Le roi se leva, courut au-devant de lui et l'embrassa en pleurant. « Béni soit

l'Eternel, lui dit-il, qui, t'arrachant à la mort, t'a rendu à mon amitié ! — Ma disgrâce, répondit Heycar, a été l'ouvrage d'un perfide et d'un ingrat : voilà ce qu'on doit attendre des enfans de l'iniquité. J'ai cultivé un palmier pour servir d'appui à ma vieillesse, et ce palmier s'est penché sur moi et m'a renversé ; mais, puisque le Ciel a conservé une vie qui est dévouée à votre service, bannissez désormais toute inquiétude et reposez-vous sur moi des soucis de l'empire. — Je n'attendais pas moins de ton zèle, dit Senkharib, mais je veux que ces premiers jours de ta liberté soient entièrement consacrés au repos. » Heycar prit alors congé du roi d'Assyrie, qui lui réitéra les témoignages d'une touchante amitié. Le fidèle Abou Soméika fut revêtu d'une pelisse d'honneur, et le service qu'il venait de rendre au prince fut récompensé par de riches présens et avec une munificence éclatante. Quant à Nadan, témoin de tout ce qui se passait, il fut tellement saisi de trouble et d'épouvante, que, dans son anxiété, il ne savait plus à quoi se

résoudre, ni à qui recourir. Cependant, les jours que Heycar devait donner au repos s'étant écoulés, et sa santé rétablie, il se revêtit de ses habits les plus magnifiques, et, suivi d'un nombreux cortége, il se présenta devant Senkharib avec tous les attributs de son premier rang.

Senkharib l'accueillit avec beaucoup de distinction, le fit asseoir à ses côtés, et lui remit la lettre de Pharaon. Il l'avertit en même temps qu'un grand nombre d'Assyriens s'étaient déjà enfuis en Egypte, craignant qu'on ne les obligeât à payer leur part du tribut exigé par Pharaon, si sa demande n'était pas satisfaite. « Hé bien, s'écria Heycar, après avoir lu la lettre, c'est moi qui irai vers le roi d'Egypte : je répondrai à toutes ses questions, je résoudrai tous ses problèmes. Je vous promets, non seulement de ramener avec moi les transfuges, mais d'obliger Pharaon à vous payer lui-même le tribut qu'il veut vous imposer. Prince, que dès ce moment vos craintes cessent ; aidé de Dieu, je couvrirai de confusion tous vos ennemis. Je ne de-

mande que quarante jours de préparatifs et je pars. »

Cette assurance combla de joie le cœur de Senkharib ; toutes ses inquiétudes se dissipèrent : il se confia dans le savoir du ministre habile que la Providence lui avait rendu, et les défis ambitieux de Pharaon ne lui parurent plus que de frivoles subtilités qui devaient s'évanouir d'elles-mêmes devant la sagesse éprouvée de Heycar.

Retiré chez lui, Heycar fit appeler des chasseurs et leur ordonna de prendre deux aiglons vivans ; on les lui apporta. Il commanda en même temps qu'on lui préparât deux coffres d'un bois fort léger, et deux cordons de soie de deux mille coudées de longueur. Lorsque ces objets furent prêts, il se fit amener deux enfans en bas âge, et tous les jours il les habituait à se mettre debout dans ces coffres qu'il attachait ensuite aux serres de chaque aiglon ; de manière que ces oiseaux, prenant leur vol, les enlevaient avec eux dans les airs, tandis que Heycar tenait dans ses mains le bout des cordons. Cet exercice fut fréquem-

ment répété: peu à peu les aiglons s'y accoutumèrent. On leur donnait à manger de la chair de mouton et cette nourriture les fortifia. D'abord on ne leur permit de s'élever qu'à une faible hauteur, ensuite on se hasarda davantage et enfin les quarante jours n'étaient pas encore écoulés que déjà ils s'élevaient aussi haut que la longueur des cordons pouvait le permettre. Heycar avait ensuite instruit les enfans à crier de toutes leurs forces, lorsqu'ils se verraient ainsi au milieu des airs : «Apportez-nous des pierres et du mortier, afin que nous bâtissions un palais au » roi Pharaon. Nous n'attendons plus que les » matériaux. Hâtez-vous donc de nous les » faire parvenir !.... C'est une chose inouïe » de nous laisser ainsi désœuvrés !.... »

Une fois sûr de la réussite de son expédient, Heycar alla trouver le roi d'Assyrie et lui proposa d'en faire l'essai en sa présence. Senkharib, accompagné des grands du royaume, se rendit dans une plaine voisine pour être témoin de ce nouveau spectacle : il fut si émerveillé de l'ingénieuse invention

du vizir, qu'il l'embrassa devant toute sa cour, lui décerna de nouveaux honneurs et lui permit de partir à l'instant pour l'Egypte.

Heycar fit ses adieux au roi, et, suivi d'une escorte nombreuse, il se mit en route le jour même, emmenant avec lui les deux enfans et les aigles. Bientôt le bruit se répandit dans toute l'Egypte, que le roi de Ninive avait envoyé à Pharaon un homme chargé de résoudre ses énigmes. La nouvelle en vint à Pharaon lui-même, qui donna ordre aux principaux officiers de sa cour d'aller au-devant de l'ambassadeur assyrien pour lui faire une réception digne de son rang. A peine arrivé, Heycar fut conduit avec pompe au palais du roi, et là, après s'être respectueusement prosterné devant lui, il lui adressa ainsi la parole :

« Prince, le roi Senkharib, mon maître, vous salue. Vous voyez devant vous celui de ses esclaves qu'il lui a plu de vous envoyer pour répondre à vos questions. Vous lui avez exprimé le désir de construire un palais entre le ciel et la terre; je viens, aidé de

Dieu, et comptant sur votre auguste approbation, remplir ce vœu de votre majesté. Si j'échoue dans cette entreprise ou que je laisse sans réponse une seule de vos questions, mon maître vous payera le revenu de ses états pendant trois ans. Si au contraire je remplis toutes les conditions que vous avez imposées, vous lui enverrez le même tribut. Roi d'Egypte, telle a été votre promesse, et vous y serez fidèle : la parole des rois est irrévocable comme les décrets du ciel. »

La noble simplicité de ces paroles et le ton d'assurance avec lequel elles avaient été prononcées, surprirent tellement le monarque égyptien, qu'il désira connaître le nom de l'envoyé de Senkharib. « Je me nomme Abimacam, répondit Heycar, qui ne voulait pas être reconnu, et je ne suis qu'une des moindres fourmis des états du roi d'Assyrie. — Ne s'est-il donc pas trouvé chez ton maître, reprit Pharaon, un homme d'une plus haute considération et d'un rang plus analogue à la mission importante et difficile

dont il te charge auprès de moi? — Pour accomplir cette mission, dit Heycar, je n'aurai qu'à implorer la faveur du ciel : le ciel se sert quelquefois du faible pour étonner le puissant. »

Là, se termina cette première entrevue. Le roi d'Egypte ordonna que l'envoyé d'Assyrie et les gens de sa suite fussent conduits au logement qu'on leur avait destiné, et où ils devaient trouver toutes les commodités de la vie.

Le troisième jour, Heycar fut mandé auprès de Pharaon, qui était assis sur son trône, entouré des grands du royaume et revêtu de la pourpre royale. A peine le ministre de Senkharib fut-il introduit, que le roi l'interpellant vivement, lui adressa ainsi la parole : « Jette les yeux sur cette assemblée, ô Abimacam, et dis-nous, sans hésiter, à qui je ressemble et à qui ressemblent les grands de ma cour? — Vous, sire, répondit Heycar, vous ressemblez à une idole et les grands qui vous entourent ressemblent aux ministres dévoués à son culte. »

Satisfait de cette réponse, le roi congédia l'envoyé d'Assyrie et lui ordonna de revenir le lendemain.

Pharaon s'était revêtu d'un habit rouge, et il avait fait prendre des habits blancs aux grands du royaume : « A qui ressemblé-je, demanda-t-il encore à Heycar, et à qui ressemblent les grands de ma cour? — Vous ressemblez au soleil, dit Heycar, et les grands de votre royaume, aux rayons de cet astre. » Alors Pharaon le congédia, et le lendemain il se vêtit de blanc ainsi que les grands de sa cour, et lorsque Heycar parut, il répéta la même question : « A qui ressemblé-je, ô Abimacam, et à qui ressemblent mes courtisans? — Vous ressemblez à la lune, répondit Heycar, et vos courtisans aux étoiles qui lui servent de cortège. » Heycar fut encore congédié, et le jour suivant lorsqu'il se présenta devant le roi d'Egypte, il le trouva de nouveau vêtu de rouge, mais les grands de sa cour avaient pris des habits de diverses couleurs : « A quoi me compares-tu, lui demanda Pharaon, et à qui compares-tu les

grands de mon royaume ? — Vous, répondit Heycar, je vous compare au mois de Nissan*, et les grands de votre cour aux fleurs qu'il fait naître.

« Eh bien ! reprit Pharaon, qui avait été extrêmement satisfait de ces diverses réponses, puisque tu nous as comparés, moi et les grands de ma cour, d'abord à une idole et à ses prêtres, ensuite au soleil et à ses rayons, puis à la lune et aux étoiles, et enfin au mois de Nissan et à ses fleurs, dis-nous maintenant à qui tu compares ton maître Senkharib et les grands de sa cour ? » A cette question, Heycar jeta un grand cri : « Dieu me préserve, dit-il, de prononcer ici le nom de mon maître pendant que vous êtes assis sur votre trône ! ce n'est qu'en vous voyant debout qu'il me sera possible de vous parler du roi d'Assyrie. »

Tout stupéfait de la singularité de cette apostrophe et de l'assurance de l'orateur, Pharaon descendit de son trône et se tenant

* Qui répond au mois d'avril.

debout devant l'envoyé de Senkharib, il lui renouvela sa demande : « Dis-moi, ô Abimacam, à qui ressemblent ton maître et les grands de sa cour? — Mon maître, s'écria Heycar, ressemble au Dieu du ciel et de la terre, et ses ministres sont autour de lui comme les éclairs et la foudre; il commande et les orages éclatent, le soleil ne dispense plus sa lumière, la lune et les étoiles sont arrêtées dans leur cours ; il fait un signe et le tonnerre gronde, la pluie tombe par torrens, les vents déchaînés se précipitent sur la terre, bouleversent le mois de Nissan et dispersent ses fleurs! »

Cette réponse si inattendue et si hardie du prétendu Abimacam, déconcerta un moment Pharaon. Il ne put croire qu'un pareil langage pût sortir de la bouche d'un homme vulgaire : « Envoyé d'Assyrie, lui dit-il, ne me cache pas la vérité ; quel est ton véritable nom ? quel homme es-tu? » Heycar ne voulut pas se déguiser plus long-temps; il se hâta de répondre : « Je suis Heycar, ministre du roi Senkharib, le dépositaire de tous ses se-

crets, le conseiller et le régulateur de son empire. — Oui, s'écria Pharaon, tu es, sans contredit, le sage Heycar! cette fois tu m'as dit la vérité. Mais, d'où vient qu'on avait répandu la nouvelle de ta mort? — Le roi Senkharib, répondit Heycar, abusé par les calomnies des méchans, avait en effet ordonné ma mort; mais Dieu, qui connaît les choses les plus secrètes, a sauvé mes jours. Heureux le mortel qui met en lui ses espérances! »

Pharaon permit à Heycar de se retirer, et exigea de lui qu'il reviendrait le jour suivant lui faire entendre quelque chose qu'il n'aurait jamais entendu ni lui ni aucun de ses sujets.

Quand Heycar fut seul, il écrivit une lettre qu'il remit le lendemain à Pharaon; elle était ainsi conçue:

« Le roi de Ninive et d'Assyrie, à Pharaon, « roi d'Egypte; salut.

» Le frère a quelquefois besoin de son » frère, et c'est à vous que j'ai recours: il me » faut six cents talens d'or pour équiper une

» partie de mes troupes. J'espère que vous » voudrez bien me prêter cette somme. »

« Il est bien vrai, dit en souriant le roi d'Egypte, que jamais demande semblable ne m'a été faite, et que, de ma vie, je n'avais entendu rien de pareil. — Toutefois, repartit Heycar, c'est une dette que vous avez contractée envers mon maître, et que vous ne tarderez pas d'acquitter. » Pharaon comprit l'intention de Heycar, et s'écria : « C'est à toi, Heycar, que devraient ressembler tous ceux qui servent les rois ! hommage à l'Etre éternel qui t'a prodigué la sagesse et qui a orné ton esprit de tant de raison et de tant de savoir ! mais il te reste encore à remplir une condition difficile : tu as promis de me construire un palais suspendu entre le ciel et la terre. — Je m'en souviens, répondit Heycar, et vous me voyez prêt à exécuter ce que j'ai promis : j'ai amené avec moi les architectes. Ordonnez seulement qu'on leur prépare les pierres, le mortier et la chaux, et que des manœuvres soient là pour leur faire parvenir tous les matériaux nécessaires à la bâtisse. »

Cet ordre fut donné à l'instant, et le lendemain Pharaon et toute sa cour se rendirent dans une vaste plaine où s'était déjà portée une population immense, curieuse de savoir comment Heycar remplirait sa promesse. Celui-ci y parut accompagné des deux enfans qu'il avait instruits. Les coffres où il avait renfermé les deux aigles étaient portés derrière lui par les gens de sa suite.

Arrivé, à travers la foule, au milieu de la lice qui lui avait été préparée, Heycar tira les deux aigles de leur retraite, fit monter chaque enfant dans chaque coffre, et les ayant fortement attachés aux serres de ces oiseaux, il leur lâcha la corde et en moins d'un clin d'œil ils s'élevèrent à une hauteur prodigieuse. Placés ainsi entre le ciel et la terre, les enfans se mirent à crier de toutes leurs forces : « Apportez-nous donc des pierres, de la « chaux et du mortier, afin que nous bâtis- » sions le palais du roi Pharaon. Nous n'at- » tendons plus que les matériaux ; allons, » messieurs les manœuvres ! nous voilà de- » puis une heure les bras croisés ! c'est une

» chose inouïe de nous laisser ainsi dans » l'inaction !.....» .

Tandis que les enfans répétaient ces cris du haut des airs, les gens de la suite de Heycar, aux yeux de la foule ébahie, frappaient les ouvriers de Pharaon en leur disant : « Faites donc votre métier de manœuvres ; portez aux maîtres-maçons les matériaux qui » leur sont nécessaires; ne les laissez pas » ainsi désœuvrés ! » Et ils continuaient de les battre, et pendant ce temps Pharaon et ses courtisans riaient.

Le roi d'Égypte ne put toutefois se défendre d'un peu de confusion, et voulant mettre fin à cette scène : « As-tu donc perdu l'esprit, dit-il à Heycar ? comment veux-tu que mes gens puissent porter au haut des airs de si lourds matériaux ? — Apparemment, répondit Heycar, que mon maître Senkharib a des ouvriers plus dociles, car, s'il le voulait, il ferait bâtir deux palais en un seul jour. » Pharaon sentit la malignité de cette plaisanterie : « Eh ! bien, dit-il, je renonce à la construction de mon palais, mais prépare-toi à

répondre demain aux diverses questions que je veux t'adresser. »

Heycar se retira, et le lendemain il se présenta de bonne heure chez Pharaon, qui lui dit : « Quel est donc ce cheval que ton maître a dans ses écuries, et qui toutes les fois qu'il hennit à Ninive, cause une telle épouvante à mes jumens, qu'elles mettent bas avant le terme? »

Heycar dit au roi d'Égypte, qu'il allait préparer une réponse à cette question, et sortit.

Rentré chez lui, il prit un chat et se mit à le battre violemment avec une courroie. Les voisins entendirent les cris de l'animal, et allèrent raconter la chose au roi, qui ordonna aussitôt de faire venir Heycar : « Pourquoi, lui dit-il, battre ainsi un animal sans défense, et qui ne t'a fait aucun mal? — Il est plus coupable que vous ne pensez, répondit Heycar; mon maître Senkharib m'avait fait présent d'un beau coq, doué d'une voix sonore, et qui proclamait assidument toutes les heures du jour et de la nuit; or, le chat que je châtie, est allé cette nuit à Ninive, et l'a

étranglé. — Ces paroles, reprit le roi, pourraient faire croire que ton grand âge commence à altérer ta raison : comment veux-tu, sage Heycar, que, dans une seule nuit, ce chat soit allé à Ninive, et en soit revenu, puisque tu sais qu'il y a entre Ninive et ma capitale, un intervalle de trois cent soixante lieues ? — Mais, puisque vous reconnaissez vous-même, s'écria Heycar, qu'il y a une si grande distance entre votre capitale et Ninive, comment pouvez-vous me dire que vos jumens entendent les hennissemens d'un cheval renfermé dans les écuries du roi mon maître ? »

Pharaon vit dans ceci une réponse à sa question du matin, et chercha à embarrasser Heycar d'une autre manière : « Que dis-tu, lui demanda-t-il, d'un architecte qui a bâti un palais avec huit mille sept cent soixante pierres, et y a planté douze arbres, dont chacun a trente rameaux portant deux grappes, l'une blanche et l'autre noire ? — Une telle allégorie, répondit Heycar, serait comprise et expliquée par les pâtres les plus igno-

rans de Ninive : l'architecte c'est Dieu; le palais, c'est l'année, et les huit mille sept cent soixante pierres, indiquent le nombre des heures qui la composent. Je n'ai pas besoin d'ajouter que les douze arbres, les trente rameaux, et les deux grappes de couleur différente, représentent, dans leurs nombres respectifs, les mois, les jours et les nuits.

» Eh bien, reprit Pharaon, puisque tu as si bien expliqué mon allégorie, je veux te demander un dernier service : j'ai ici une meule à moudre du blé, qui s'est brisée, serais-tu assez complaisant pour me la recoudre? — Il n'est rien que je n'entreprenne pour vous plaire, répondit Heycar; » et aussitôt il se fit apporter par un de ses esclaves un caillou qu'il montra au roi : « Prince, ajouta-t-il, vous n'ignorez pas que je suis en pays étranger, et que je n'ai pas sur moi les ustensiles nécessaires pour me mettre à l'ouvrage; veuillez donc commander à l'un de vos ouvriers de me faire avec ce caillou une alêne, des ciseaux, et un polissoire, afin que je couse votre meule. »

A cette réponse de Heycar, le roi d'Égypte ne put s'empêcher de rire; il admira de plus en plus la sagacité de son esprit et la justesse de ses répliques. Voyant que le ministre de Senkharib avait résolu, d'une manière si ingénieuse et si complète, toutes les difficultés qu'il lui avait proposées, il fut le premier à s'avouer vaincu, et voulut remplir noblement les conditions du défi. Il fit revêtir Heycar d'un khila magnifique*; le combla de présens, lui compta le revenu de l'Égypte pendant trois années, et après lui avoir décerné les plus grands honneurs, il donna ordre qu'on préparât des chameaux pour porter à Ninive les dons qui étaient destinés au roi d'Assyrie : « Retourne en paix dans ta patrie, dit-il à Heycar, et puisse Senkharib voir, dans les présens que je lui envoie, une marque de mon attachement. Ces présens

* On sait que le *khila* ou *khalaa*, qui consiste ordinairement en une fourrure précieuse, est un vêtement d'honneur, que les princes d'Orient ont coutume d'accorder à ceux de leurs sujets auxquels ils veulent donner une grande marque de satisfaction.

ne sont pas dignes de lui ; mais peu de chose contente les rois. Et toi qui es la gloire et l'honneur de ton maître, dis-lui surtout, ô sage Heycar, que je le félicite d'avoir un ministre tel que toi ! »

L'envoyé de Senkharib se prosterna devant Pharaon, lui exprima sa reconnaissance, et le pria d'ordonner que tous les sujets assyriens qui avaient passé en Égypte retournassent dans leurs foyers respectifs. Cet ordre fut publié à l'instant ; et Heycar, heureux d'avoir rempli sa mission, prit enfin congé du monarque égyptien.

Senkharib eut à peine reçu la nouvelle de son retour, qu'il sortit de Ninive pour aller au-devant de lui. A sa vue, des larmes de joie coulèrent de ses yeux ; il s'abandonna à toute l'effusion de l'amitié et de la reconnaissance ; il le nomma son père, son appui, la gloire de son règne, le sauveur de son empire ; il le pria d'indiquer lui-même la récompense que méritaient ses services, promettant de tout lui accorder, dût-il demander sa couronne : « Sire, lui dit Heycar, ma

seule ambition était de vous servir, et cette ambition est satisfaite. Ce n'est donc point pour moi que j'accepterai vos bienfaits; mais, si je jouis encore de la vie, vous savez que c'est à Dieu et au généreux Abou Soméika que je le dois. Chargez-vous de cette dette de ma reconnaissance et je bénirai à jamais votre nom. — Cette dette est aussi la mienne, » s'écria Senkharib; et, de retour dans son palais, il ne mit plus de bornes à sa munificence royale : quoique Abou Soméika eût été déjà comblé de ses dons, il crut n'avoir pas assez fait, il lui accorda de nouvelles prérogatives et lui assigna des revenus considérables.

Dès que le roi se vit seul avec Heycar, il lui demanda le récit de son voyage et le détail de tout ce qui s'était passé dans ses entrevues avec Pharaon. Heycar satisfit à l'instant sa curiosité, et fit apporter devant lui les présens et le tribut du roi d'Egypte.

« Je rends grace à l'Être Suprême, dit Senkharib, qui t'a retiré triomphant des mains de Pharaon, après t'avoir soustrait aux ma-

chinations d'un calomniateur. Le roi d'Egypte a été vaincu par ta sagesse, ô Heycar! c'est à moi maintenant de te venger de la perfidie et de l'ingratitude de ton neveu. » Disant ces mots, le roi d'Assyrie ordonna que Nadan fût arrêté et mis à mort. Heycar se précipite à ses genoux : « Prince, dit-il, laissez-moi le soin de ma vengeance : que Nadan soit remis en mon pouvoir, afin que je lui inflige moi-même le châtiment qu'a mérité son crime; c'est un droit que je réclame, son sang m'appartient, puisque c'est pour moi que vous avez résolu de le verser. » L'intention secrète de Heycar était de sauver la vie à l'ingrat qui avait conspiré contre la sienne. Il voulait, pour toute vengeance, le mettre désormais dans l'impossibilité de nuire et l'abandonner ensuite à ses remords, persuadé que le remords n'est pas le moindre châtiment du coupable.

Nadan, chargé de fers et conduit au pied du trône de Senkharib, fut remis entre les mains de son oncle qui le fit enfermer dans un cachot obscur où il fut gardé à vue. On ne

lui donnait chaque jour pour nourriture qu'un pain et un peu d'eau; et chaque fois que Heycar le visitait, il lui reprochait son ingratitude et la perversité de son cœur.

« Mon fils, lui disait-il, c'est moi qui ai recueilli ton enfance; je t'ai élevé, je t'ai chéri, je t'ai comblé de gloire et d'honneurs; je t'ai cédé mon rang et confié mes richesses; je t'ai initié de bonne heure à l'étude des sciences, parce que je voulais que tu devinsses l'héritier de ma sagesse, comme tu devais l'être un jour de ma fortune; j'ai fait pour toi plus que n'aurait fait un père. Comment as-tu récompensé mes bienfaits? tu m'as calomnié, tu m'as abreuvé d'outrages, tu as conspiré ma mort! ma perte même était inévitable, si Dieu, qui lit au fond des cœurs, qui console les opprimés et humilie les orgueilleux, n'eût reconnu mon innocence et ne m'eût sauvé de tes embûches.

« Un homme voulut un jour lancer une pierre contre le ciel, elle retomba sur lui et l'écrasa; mon fils, voilà ton histoire.

« Tu t'es conduit, à mon égard, comme ce

chien qui, étant entré dans une poterie pour s'y chauffer, se mit ensuite à aboyer après les gens de la maison, qui se virent contraints de le chasser de peur d'être mordus.

« Je croyais, mon fils, que tu me construirais une retraite pour y abriter ma vieillesse, et c'est un précipice que tu creusais sous mes pas!

« Je t'avais élevé à la première dignité de l'empire et tu ne t'es pas contenté d'être ingrat : tu as voulu employer contre ton bienfaiteur la puissance qu'il t'avait donnée! Des bûcherons se disposaient à couper un arbre; l'arbre leur dit : « Si je n'avais pas fourni « moi-même le manche de votre cognée, « vous ne seriez pas assez forts pour m'abat- « tre. »

« Est-ce ainsi que tu devais payer les soins que j'ai prodigués à ton enfance? ne sais-tu donc pas que l'éducation est un bienfait plus grand que la vie? Les Sages ont dit : « Donne « le nom de fils à l'enfant qui te doit le jour; « mais l'enfant que tu as élevé, tu as droit de

« l'appeler ton esclave, parce qu'il te doit plus « que l'existence. »

« Tu m'as prouvé, toutefois, que l'éducation ne peut rien contre un mauvais naturel : je t'ai enseigné la vertu et tu as marché dans le crime. On disait un jour à un chat : « Abs- « tiens-toi de dérober, et nous te ferons un « collier d'or, et chaque jour nous te donne- « rons à manger du sucre et des amandes. « Dérober, répondit le chat, fut le métier de « mon père et de mon grand'père, comment « voulez-vous que j'y renonce? »

« On fit entrer un loup dans une école pour lui apprendre à lire; le maître disait : « A, B, C,..... le loup répondait : « *mouton*, « *chevreau, brebis*..... » parce que tout cela était dans sa pensée.

« On voulut habituer un âne à la propreté et lui inspirer des goûts délicats ; on lui lava le corps, on l'installa dans un salon magnifique, on le plaça sur un riche tapis. Qu'arriva-t-il ? Au premier moment de liberté que lui laissa son maître, il descendit dans la rue, y trouva de la poussière et s'y vautra. « Lais-

« sez-le se vautrer, dit alors un passant, car « cela est dans sa nature, et vous ne saurez « la changer. »

« Pardonnez-moi, disait quelquefois Nadan à son oncle, pardonnez-moi, et je vous promets pour l'avenir une conduite irréprochable. Mes torts sont grands, mais rien n'est au-dessus de votre générosité; je suis criminel, mais vous êtes magnanime. Si c'est à moi de faillir, c'est à des hommes tels que vous qu'il appartient de pardonner. Soyez clément, oubliez mon crime, et je consens à rentrer dans votre maison comme le dernier de vos esclaves. Ma vie entière sera consacrée à vous servir et à réparer mon ingratitude. Confiez-moi les emplois les plus vils, je me soumets d'avance à toutes les humiliations. »

Heycar ne fut point trompé par ces fausses protestations : « Un arbre, dit-il, était planté sur le bord des eaux, dans un terrain propice, et il ne portait pas de fruits; son maître voulut le couper : « Transportez-moi dans « un autre endroit, dit l'arbre, et si je ne

« donne pas de fruits, vous me couperez. « Tu es ici sur le bord des eaux, répondit « son maître, et tu n'as rien produit; com- « ment deviendrais-tu fertile, si je te trans- « tais ailleurs? »

« Ne me dis pas que tu es encore jeune, ô Nadan, car la vieillesse de l'aigle est préférable à la jeunesse du corbeau, et l'on ne renonce jamais à ses premières inclinations. On disait à un loup: « Ne t'approche pas des « troupeaux, leur poussière te ferait perdre « la vue. — Leur poussière, répondit-il, « est au contraire un remède pour mes « yeux. »

« Qu'ai-je besoin, mon fils, de t'entretenir plus long-temps de tes fautes? chacun sera récompensé selon ses actions. Dieu lit dans toutes les consciences, Dieu jugera entre nous. »

Ainsi parlait Hoycar, et chacun de ses reproches, semblable à un trait acéré, pénétrait dans le cœur de Nadan. Le remords le dévorait; bientôt un sombre désespoir s'empara de son être, une crise violente se

déclara; ses veines se gonflèrent, son regard demeura fixe, ses membres se roidirent, et, haletant de douleur et de rage, il expira dans des convulsions effrayantes : fin déplorable et terrible, qui doit épouvanter les pervers!

Le sort du coupable Nadan confirme cette éternelle vérité : « Le châtiment est toujours « près du crime, et quiconque creuse une « fosse à son frère, y tombe lui-même. »

FIN.

DISCOURS

HISTORIQUE

SUR

L'ÉGYPTE.

ГЕСЛЬЕ

DISCOURS HISTORIQUE
SUR
L'ÉGYPTE.

L'Histoire est une école publique où s'instruisent les nations ; c'est l'expérience de tous les âges qui vient au secours du présent, et, par des exemples mémorables, nous aide à méditer les chances de l'avenir. L'histoire a des leçons pour les hommes : elle signale à l'effroi des peuples les déplorables effets de leurs discordes, et ce tableau sanglant leur conseille la modération et la justice. C'est elle qui enseigne aux rois comment, sous un règne éclairé, le pouvoir devient une protection et le trône un abri. « Quand l'histoire serait inutile aux autres hommes, dit Bossuet, il faudrait la lire aux princes. »

Mais c'est surtout en faveur du sage que

l'histoire ouvre tous ses trésors et prodigue toutes ses vérités. Elle détourne un instant sa pensée des vaines agitations de la vie, et le transportant sur un plus grand théâtre, elle déroule à ses yeux la chaîne des temps : chaîne immense dont le dernier anneau se rattache à la création ! spectacle imposant où comparaissent à la fois les peuples, les ères, et les empires ! Quel assemblage étonnant de fortunes diverses ! que de cités détruites, de dynasties éteintes, de royaumes anéantis ! Partout des ruines et des tombeaux ; c'est au tombeau que tout aboutit ; ce sont les tombeaux qui dominent seuls sur la scène du monde ! Que le faste des hommes paraît misérable, lorsqu'il est ainsi jugé des hauteurs de l'histoire, et combien la société qui nous entoure est peu de chose en présence de cette vaste assemblée des générations ! Que sont alors ces potentats dont notre œil a mesuré la grandeur physique, à côté de ces êtres prodigieux qui apparaissent comme autant de colosses sur l'horizon de l'antiquité ? Que sont nos querelles d'un jour et nos ambitions

d'un moment, auprès de cette vieille querelle du genre humain se disputant les lambeaux de la terre?

Dans ces grandes contemplations historiques, l'âme contracte des habitudes sérieuses, et s'élève à de sublimes méditations. De là, comme du haut d'une région supérieure, nous voyons s'agiter sous nos pieds ce mobile océan du monde, où tant d'espérances flottent sans gouvernail, à la merci de tous les orages, se brisant sur tous les écueils, et n'ayant d'autre port que le néant. Partout dans les destinées humaines se décèle une effrayante instabilité: là, des trônes tombent, ici des trônes s'élèvent; le même temple a souvent vu se succéder sur ses autels des divinités ennemies: des périodes de gloire et d'opulence sont terminées obscurément par des périodes de misère; la barbarie et la civilisation parcourent à pas pressés la surface du globe et se suivent quelquefois sans intervalle. Qu'êtes-vous devenues, cités puissantes de l'Asie, qui régissiez les nations? Ninive, Babylone, Persépolis. Palmire, an-

tiques métropoles des arts, vous avez été remplacées par un désert. Un nom et quelques pierres, voilà tout ce qui reste de votre orgueil et de votre splendeur. Mais quelle contrée de l'univers offre des exemples plus frappans des vicissitudes humaines, que cette vénérable et pieuse Égypte qui devança jadis tous les empires dans la route des honneurs, de la sagesse et des sciences? La fortune semble avoir versé à la fois sur cette terre célèbre toutes ses faveurs et toutes ses disgrâces. Et cependant, quel peuple avait plus fait d'efforts que les Égyptiens pour asseoir sur des bases durables l'édifice de leur grandeur? Là, tout tendait à être éternel: tout a péri.

Les Égyptiens d'aujourd'hui ne sont pas même une nation: assemblage hétérogène de différentes races de l'Asie et de l'Afrique, c'est un mélange sans unité; ce sont des traits divers qui ne composent pas une physionomie. On dirait que tous les pays de la terre ont participé à la population des bords du Nil. Après avoir subi le joug des rois pas-

teurs et des Éthiopiens, la patrie des Pharaons, ouverte à toutes les conquêtes, a tour à tour reçu sur ses bords les habitans de la Perse et de la Macédoine, de Rome et de l'Arabie, des contrées du Caucase et du Bosphore. Chacun de ses peuples y a laissé quelque élément de son existence ou quelque trace de son génie. S'il subsiste encore une tradition du caractère primitif des anciens Égyptiens, c'est dans les édifices majestueux qu'ils ont légués à notre admiration; mais ces édifices attestent, par la magnificence même de leurs débris, tout ce qu'il y a d'impuissance dans la lutte des hommes contre le temps.

Comme si, plus près de leur origine, les mortels dussent conserver une empreinte moins altérée du sceau divin, les Égyptiens possédèrent toutes les vertus qui maintiennent les sociétés. Justes, pieux, tempérans, attachés au maintien de l'ordre public, ils faisaient de l'esprit de famille un sentiment héréditaire, et portaient la reconnaissance des bienfaits jusqu'à l'enthousiasme. Le culte

des morts fut pour eux une religion comme le culte des dieux. Des lois, dont toute l'antiquité a proclamé la sagesse, resserraient entre eux les liens de la concorde, protégeaient à la fois toutes les conditions, et prévenaient l'oisiveté, ce fléau secret des états. Une passion sublime domina constamment les Égyptiens et sut imprimer à leurs travaux le caractère immuable des ouvrages de la nature. Cette passion, féconde en grands résultats, fut l'amour de la gloire; non de cette gloire mensongère qui se contente de la célébrité d'un jour et fonde ses trophées sur des arts frivoles; mais de cette gloire de tous les temps, pour qui le présent n'est rien, qui vit toute entière dans l'avenir, et que les générations se transmettent de siècle en siècle, comme un brillant et inépuisable héritage. Indépendante des intérêts futiles où s'engage la multitude, elle mettait sans cesse les Égyptiens en présence avec la postérité. Comme elle avait sa source dans un profond sentiment de la dignité de l'homme, elle savait les prémunir contre les goûts inconstans et le

caprice des innovations. Ils arrêtaient les progrès des arts là où ils cessaient d'être utiles; ce n'était pas chez eux ce vain luxe des cours qui ne sert le plus souvent qu'à déguiser, sous quelques fleurs, la décrépitude des nations. Le caractère des Égyptiens était essentiellement grave et observateur: ils étaient nés pour les sciences. Les sciences sont une des principales richesses des peuples policés; elles multiplient les ressorts de leur vie industrielle et agricole; elles complètent ou corrigent les grandes ébauches de la nature; elles avaient je ne sais quelle analogie avec le sol même de l'Egypte: les Égyptiens le comprirent. Ce fut là la plus importante de leurs découvertes et la source de toutes les autres.

Le Nil, ce fleuve merveilleux qu'on pourrait appeler le créateur de l'Egypte, puisqu'elle n'eût été sans lui qu'une aride solitude, fut en quelque sorte le premier instituteur des Égyptiens. Dans ses débordemens périodiques, il confondait tous les ans les limites des propriétés, et l'on était obligé de mesu-

rer de nouveau la superficie des terres. Chacun rentrait alors dans son patrimoine : comme les citoyens étaient tous intéressés à l'exactitude de l'arpentage, on fit de la géométrie une étude assidue. Cette science fut donc inventée en Egypte presqu'en même temps que l'agriculture, qui naquit partout avec l'homme. Mais le bienfait de l'inondation n'atteignait pas également toutes les surfaces labourables de la contrée ; l'industrie vint réparer cette négligence de la nature : de nombreux canaux sillonnèrent l'Egypte dans tous les sens, et une habile distribution des eaux, multipliant le fleuve à l'infini, porta la fécondité et la vie jusqu'aux confins du territoire : de là, des connaissances hydrauliques, qui étaient si intimement liées à la prospérité intérieure du royaume, et auxquelles les Egyptiens, en creusant le fameux lac de Moeris, donnèrent une si utile et si éclatante application. Il importait surtout à ce peuple investigateur d'observer la marche des astres, afin de déterminer les diverses époques de l'année

agricole ; sous un ciel aussi constamment pur, le système des phénomènes célestes fut presqu'aussitôt compris qu'étudié, et l'astronomie devint la science favorite des Egyptiens. La nature avait sans doute beaucoup fait pour l'Egypte en la resserrant à l'orient et à l'occident, entre deux chaînes de montagnes qui la protégeaient contre les envahissemens du désert ; mais il semble qu'elle eût eu regret de ne rien laisser à faire aux Egyptiens : elle ouvrit, d'intervalle en intervalle, de larges vallées, qui, interrompant ces remparts éternels, offraient un libre accès à l'irruption des sables. Aussitôt des bois d'acacias et de palmiers occupèrent ces dangereuses issues, et la marche du désert fut arrêtée. En d'autres endroits, des constructions immenses s'élevèrent, et on eût cru y voir une continuation des masses de la montagne. Tant d'efforts ne furent point perdus pour les Egyptiens ; les sables respectèrent la limite des terres cultivées, et ce triomphe de l'agriculture contre le désert trouva une ingénieuse allégorie

dans le combat d'Osiris et de Typhon.

Après avoir ainsi corrigé la constitution géologique de leur pays, pourvu à tous les besoins de l'industrie, garanti toutes les existences et fécondé les diverses routes de la prospérité nationale, les Égyptiens, régis par des lois qu'ils croyaient tenir des dieux, et désormais sûrs du présent, portèrent leurs regards vers l'avenir. Ils conçurent la noble ambition de perpétuer dans les âges futurs leurs titres à la reconnaissance des hommes; ils voulaient transmettre à la postérité la plus reculée le dépôt sacré de leurs connaissances, les souvenirs historiques de la patrie et l'ensemble de leurs dogmes religieux. Rien ne leur parut plus propre que l'architecture à réaliser cette grande et morale pensée. Alors il se développa dans toutes les veines de la société une énergie extraordinaire: tous les bras et toutes les volontés se réunirent dans un commun effort; le sein des montagnes fut creusé, des carrières nombreuses livrèrent aux ciseaux leurs granits les plus précieux, des blocs d'une proportion

colossale descendirent des hauteurs de Syène et naviguèrent sur le fleuve. Bientôt d'un bout de l'Égypte à l'autre, des édifices prodigieux, ouvrages les plus étonnans qu'ait jamais tentés la puissance humaine, peuplèrent les airs de leurs sommets gigantesques, et portèrent jusqu'au ciel les images des dieux et les louanges des héros.

Quand un peuple crée une architecture, il y laisse l'empreinte de son caractère : celle des Égyptiens était grave comme leurs mœurs; le style en était simple mais imposant, austère mais sublime. Les Grecs ne virent dans l'architecture que l'art d'élever des temples aux dieux et des palais aux rois; à ce but général et apparent, l'architecture égyptienne en joignait un autre qui lui était propre : les monumens devaient recevoir, sur toutes leurs faces, des sculptures religieuses et de grandes pages hiéroglyphiques. Les Grecs appliquèrent donc toute leur étude à l'élégance ingénieuse des formes, à l'harmonie des proportions, à la grâce et à la légèreté de la perspective : ils n'aspiraient qu'au per-

fectionnement de l'art en lui-même. Instituée pour des fins autrement importantes, l'architecture égyptienne s'était choisi un style et des proportions analogues à sa tendance favorite : il n'y avait là ni frontons, ni dômes, ni arcades; toutes les lignes étaient droites, toutes les surfaces planes, toutes les formes quadrangulaires; partout des angles, nulle part des convexités. Les dimensions extraordinaires adoptées par les Égyptiens avaient surtout un double résultat : plus l'échelle était grande et plus le monument devait être durable, plus il offrait d'espace aux bas-reliefs. Dans l'architecture des Grecs, la décoration d'un édifice n'avait en vue que l'ornement; dans celle des Égyptiens, l'ornement était subordonné à l'utilité. Chez les premiers, la sculpture devint un art séparé qui eut ses règles et sa théorie; chez les seconds, cet art n'avait jamais été qu'un auxiliaire de l'architecture : ce qui fut un *but* pour les uns, n'avait été qu'un *instrument* pour les autres. Les Grecs, en un mot, ne voyaient dans leurs édifices que des édifices;

les constructions égyptiennes étaient en même temps les archives littéraires de la nation : c'était une immense bibliothèque monumentale dont les feuillets, épars sur les bords du Nil, devaient être éternellement exposés aux regards de la multitude.

Le mérite de l'architecture grecque était perdu pour la masse des citoyens; il n'y avait que les artistes et les hommes de goût qui fussent appelés à le comprendre et à le sentir. Les impressions de l'architecture égyptienne n'étaient étrangères à aucune classe, à aucun âge, à aucun sexe. La grandeur d'un édifice agit également sur toutes les intelligences; la correction et la grâce ne frappent que des yeux exercés; leur charme échappe aux regards vulgaires. L'aspect d'un monument grec nous séduit, nous captive, nous attache; il y a presque de l'amour dans notre admiration. Devant un temple égyptien, on se tait et l'on médite; et dans cette admiration muette et profonde, il y a quelque chose qui ressemble à de l'effroi. L'architecture des Grecs est toute poétique; celle des

Égyptiens toute religieuse. L'une parle à notre esprit, à notre cœur, je dirai presque à nos sens; l'autre, plus sévère, s'adresse à notre raison. Dans la première, nous reconnaissons le type du beau; la seconde nous familiarise avec l'idée de l'infini; elle nous entretient de l'éternité.

Mais l'histoire nous prouve que si c'est dans les monumens publics qu'un peuple éclairé doit manifester sa grandeur, ce n'est que dans ses institutions qu'il doit mettre sa force: les édifices ornent la majesté des villes, les institutions sauvent les empires. Celles des Egyptiens étaient le véritable palladium de leur indépendance; c'était l'arche sainte à laquelle était attaché le salut du royaume. Les préceptes du gouvernement civil, les doctrines sacrées, le souvenir des ancêtres, les sciences et les mœurs, l'autel et le trône, tout était là: c'était là qu'était la patrie. Tant que ces antiques lois, respectées par les conquérans, n'eurent à souffrir aucune atteinte, l'Egypte fut assez puissante pour rejeter de son sein l'usurpation. Quand ces

lois furent renversées, l'empire des Pharaons s'écroula avec elles: la terre qu'avaient habitée les dieux, qu'avaient illustrée les sages, que décoraient les arts, devint pour toujours la proie des barbares, et le sceptre de Sésostris ne fut plus porté que par des mains étrangères. L'Egypte était, pour ainsi dire, tombée dans le domaine public des nations.

Au commencement du huitième siècle avant notre ère, les Ethiopiens descendirent le Nil, sous la conduite de Sabacon, et vinrent s'emparer de la royauté. Mais ces peuples suivaient les mêmes usages et avaient les mêmes croyances que les Egyptiens; c'étaient les enfans d'une même civilisation. Rien ne fut donc changé aux lois du pays, et quarante ans s'étaient à peine écoulés, que l'Egypte était redevenue libre; la dynastie des Saïtes avait été rétablie et le trône national relevé. Lorsque, deux siècles plus tard, les Perses arrivèrent, instruits sans doute par l'exemple des Ethiopiens, ils usèrent d'une politique différente. Ils sentirent que toute l'énergie du peuple vaincu résidait dans

l'ensemble de son organisation civile et morale, et dès-lors ils résolurent d'anéantir tout ce qui était établi. Les Egyptiens défendirent leurs institutions avec un courage et une constance admirables. L'histoire nous les montre durant un intervalle de plus de deux cents ans, luttant avec effort contre les empiètemens de la tyrannie étrangère. Mais Cambyse avait fortement ébranlé les divers appuis de l'état, et tour à tour vaincus ou vainqueurs dans cette lutte magnanime, les Egyptiens ne purent jamais entièrement secouer le joug des oppresseurs. Ceci était peut-être fait de l'Egypte, si Alexandre ne fût venu l'affranchir de cette odieuse servitude.

En changeant de maîtres, l'Egypte changea de destinées. Les Macédoniens, vainqueurs plus éclairés, plus généreux, ne portèrent pas une main sacrilége sur ce qui avait échappé à la fureur de Cambyse. Mais cette modération des Grecs fut encore plus funeste aux anciennes doctrines que ne l'avait été la brutale férocité des Perses. A l'arrivée

d'Alexandre, les mœurs de deux peuples policés se trouvaient en présence; des points de contact furent établis et le mélange s'effectua. Cette alliance dangereuse acheva de ruiner le système égyptien : le génie insinuant des Grecs pénétra par degrés dans toutes les ramifications de l'ordre social, et altéra partout le type primitif. On érigeait encore des temples aux dieux de l'Egypte, mais les traditions du culte perdaient chaque jour de leur pureté, et le véritable sens des dogmes n'était plus compris que dans l'intérieur des sanctuaires. On employait encore les hiéroglyphes dans les inscriptions monumentales, et cependant les contrats publics étaient rédigés dans l'idiome des vainqueurs. Plus tard, l'alphabet grec accru et modifié selon les besoins de la langue nationale devait remplacer, sous le nom d'écriture copte, l'écriture savante et mystérieuse des Egyptiens*. Toutefois, une gloire

* Grâce aux importans travaux de M. Champollion le jeune, l'écriture hiéroglyphique cessera bientôt

nouvelle était venue consoler l'Egypte. Une

d'être un mystère pour nous : ce savant, dont le nom appartient désormais à l'histoire, a presque entièrement soulevé le voile qui couvrait le système graphique des anciens Égyptiens. Cette découverte inattendue, à laquelle se rattachent tant de questions archéologiques, acquiert chaque jour plus d'importance à mesure que de nouveaux faits et des observations plus récentes en confirment ou en étendent les résultats. J'ai pensé qu'une notice succincte sur la théorie des hiéroglyphes aurait ici d'autant plus d'intérêt pour le lecteur, que je la dois à l'obligeante amitié de M. Champollion.

Les Égyptiens avaient trois sortes d'écriture, savoir : l'*hiéroglyphique* ou *sacrée*, l'*hiératique* ou *sacerdotale*, et la *démotique* ou *populaire*.

I. De l'écriture hiéroglyphique.

Cette écriture consistait dans l'emploi *simultané* de trois espèces de signes bien distinctes : 1° de caractères *figuratifs* ou représentant l'objet par la figure de l'objet même ; 2° de caractères *symboliques* ou exprimant une *idée* par l'image d'un objet physique qui avait avec cette idée une analogie vraie ou convenue ; 3° de caractères *phonétiques*, c'est-à-dire exprimant les *sons* : tout signe *phonétique* était l'image d'un objet physique dont le nom, en langue égyptienne, commençait par l'*articulation* ou la *voix* que ce signe lui-même était destiné à représenter. Les caractères *pho-*

ville opulente s'était élevée sur les bords de

nétiques étaient donc de véritables signes alphabétiques.

Pour se faire une idée précise de ce système complexe d'écriture, qui au premier coup-d'œil paraît compliqué, il faut concevoir que dans tout texte hiéroglyphique, les trois espèces de signes que nous venons de définir étaient employés concurremment et selon les besoins de la phrase. Ainsi parmi les idées qui composent une phrase quelconque, les unes étaient de nature à être représentées *figurativement*, les autres *symboliquement*, et d'autres enfin par un groupe de signes *phonétiques*. Dans tout texte égyptien, il entre au moins deux tiers de signes *phonétiques*, et dans les mots écrits *phonétiquement* on supprime presque toujours les voyelles médiales, comme cela se pratique dans diverses écritures orientales.

II. De l'écriture hiératique.

L'écriture *hiératique* n'est qu'une simple *tachigraphie* de l'écriture *hiéroglyphique*; et en dérive immédiatement. Dans ce second système, qui, comme le premier, est à la fois *figuratif, symbolique et phonétique*, la forme des signes est considérablement abrégée.

III. De l'écriture démotique.

Les signes de cette troisième écriture, empruntés à l'*hiératique*, sont tous simples, moins nombreux, et la plupart *phonétiques*. Il s'y mêle fort peu de caractères

la Méditerranée, et quoique agrandie aux dépens de l'ancienne capitale, elle avait jeté un vif éclat sur le berceau des Pharaons. Sous le règne de Philadelphe, le commerce de l'Inde prit des accroissemens inattendus; le fameux canal de communications entre Suez et la Méditerranée fut reconstruit. On établit des ports sur la mer Rouge, et une route tracée à travers le désert joignit Coptos à Bérénice. Bientôt les Egyptiens virent toutes les richesses du Gange affluer sur les rives du Nil, et Alexandrie devint le lien des deux continens.

Ainsi, la grandeur égyptienne venait d'être relevée, mais sur une base différente. Les arts ne furent point oubliés dans cette nouvelle civilisation. Les grâces de l'Ionie vinrent tempérer l'austère gravité des Egyptiens, et un pacte se fit entre les Muses et le savoir. Tous les ouvrages connus jusqu'alors furent rassemblés à très grands frais de di-

symboliques et les signes *figuratifs* en sont entièrement exclus.

verses contrées de la terre. Philadelphe les ayant réunis à Alexandrie, par les soins de Démétrius de Phalère, forma cette fameuse *bibliothèque des Ptolémées*, dont Amrou a déshérité le monde savant. On voulut joindre à ces trésors de l'antique littérature une traduction grecque des livres de Moïse, et le pontife Éléazar ayant choisi dans chacune des douze tribus israélites les six docteurs les plus instruits, les envoya à Alexandrie. C'est là qu'ils publièrent la traduction du Pentateuque, qu'on a depuis appelée la *version des Septante*. Dans le même temps, Manéthon, grand-prêtre de Sébennyte et gardien des archives sacrées, écrivait son histoire de l'Egypte, dont les précieux fragmens, parvenus jusqu'à nous, sont encore d'une autorité révérée dans l'étude de la chronologie égyptienne.

Cette première époque des Ptolémées fut brillante, mais elle dura peu. La dynastie dégénéra. On perdit la mémoire des vertus de Soter et de Philadelphe. La mollesse et la discorde entrèrent ensemble dans le palais des

Lagides, et travaillèrent à le ruiner; aux soins de l'administration succédèrent de bruyantes orgies, et la pourpre des rois fut ensanglantée par de fréquens parricides. Philopator fait périr sa mère, son frère, sa femme, et il épouse une prostituée. Épiphane, livré à de honteuses débauches, empoisonne son précepteur Aristomène, et meurt lui-même par le poison. Physcon, l'horrible Physcon, déjà meurtrier du fils de son frère, égorge bientôt son propre enfant; et, renouvelant le festin sanglant d'Atrée, il fait servir sur la table de son épouse les membres encore palpitans de ce fils qu'il avait eu d'elle.

Affaiblis par des querelles de famille, les derniers successeurs d'Alexandre ne pouvaient long-temps soustraire l'Égypte à l'ambition de Rome, qui avait déjà englouti tant de sceptres. Quand l'anarchie se glisse dans le conseil des princes, elle descend bientôt du trône dans le peuple; et alors, si les citoyens s'armentcontre les citoyens, si les calamités publiques commencent, si la patrie est dé-

chirée, l'étranger est toujours là pour recueillir les dépouilles. Les Romains s'étaient introduits en Égypte comme médiateurs; ils s'y maintinrent comme maîtres : telle est la fin ordinaire des protections politiques. Cléopâtre mourut du moins en reine, après avoir vécu en courtisane. En passant sous la domination des Romains, l'Égypte avait quelque droit, peut-être, d'aspirer à un avenir plus digne d'elle. Associée à la fortune des Césars, elle pouvait prétendre désormais à tous les genres d'illustrations. Que ne devait-elle pas espérer du peuple qui, composé d'abord d'une poignée d'hommes obscurs échappés d'Albe, était parvenu, à force de génie et de valeur, à faire d'une misérable bourgade la capitale du monde connu? Déjà le siècle immortel d'Auguste était commencé. Les destinées de l'Égypte allaient sans doute recevoir une impulsion extraordinaire. La contrée qui avait policé la Grèce, méritait de détourner sur elle quelques rayons de la splendeur de Rome : Thèbes tout entière allait sortir de ses débris avec ses dieux, ses

palais et sa gloire..... Qui le croirait cependant? les Romains, maîtres de l'Égypte, ne firent rien pour elle; ils la regardèrent comme une province de plus ajoutée à leurs possessions; ils y furent constamment au-dessous de leur renommée. « Ces Romains, ai-je dit ailleurs, la seule nation, peut-être, qui eût été digne d'apprécier les vestiges d'un grand peuple, semblèrent ne voir dans l'Égypte que la fertilité de son territoire. Dans les institutions qu'ils lui donnèrent, tout fut rapporté à l'agriculture. Le berceau des sciences devint le grenier de Rome; et, chose étonnante, les Césars firent moins que les Ptolémées! Ils se contentèrent d'enlever aux Égyptiens quelques-uns de leurs obélisques, et leur envoyèrent en échange des préfets pour les gouverner : la souveraineté de l'Égypte ne fut plus qu'une espèce de fermage. On vit même, sous Tibère, des affranchis, munis d'un bail, aller s'asseoir insolemment sur le trône des Pharaons! Il faut moins reprocher à Omar, fanatique héritier d'un faux prophète, d'avoir fait brûler la bibliothèque

d'Alexandrie *, qu'à ces Romains civilisés, de s'être montrés presque indifférens aux doctes souvenirs de l'Égypte; de cette Égypte qui avait donné des leçons de sagesse aux hommes réputés les plus sages de la terre, et dont le sol était encore empreint des pas d'Homère, de Pythagore et de Platon ! »

Tandis qu'au temps d'Héraclius, l'Egypte chrétienne abandonnait ses loisirs aux disputes d'une théologie subtile, un homme était né dans les déserts de l'Arabie, et cet homme devait changer la face du monde. Armé de la double autorité du glaive et de l'éloquence, Mahomet prouva qu'il était prophète, après avoir montré qu'il était guerrier. Entouré d'un peuple enthousiaste, il fit passer ses concitoyens de l'admiration au fanatisme et du fanatisme à la gloire. Politique habile, il fit servir les revers même au développement de sa grandeur ; chassé de la

* Encore faut-il dire qu'une grande partie de cette bibliothèque avait déjà péri durant la guerre des Césars.

Mecque, sa fuite fut presque un triomphe ; elle devint le signal de sa puissance; elle fut le commencement d'un règne qui dure encore; elle introduisit une nouvelle ère dans la série des temps. Mahomet venait d'allumer un incendie qui ne devait plus s'éteindre, et dont les flammes rapides allaient embraser l'Asie et l'Afrique.

Héritiers du Coran, les premiers successeurs du prophète héritèrent aussi de son glaive et de son ambition. Jusque là, les Arabes, divisés en tribus, obéissant à des chefs différens, parcourant sans but leurs déserts, dénués de toute existence politique, et toujours en guerre entre eux, n'avaient eu ni lois, ni discipline, ni gouvernement ; c'étaient des familles, mais ce n'était pas une société, Mahomet avait réuni leurs tribus errantes, et il en avait fait une nation.

Les premières ferveurs du prosélytisme enfantèrent bientôt la soif des conquêtes. Déjà les routes de Syrie étaient frayées, et l'étendard du premier calife avait flotté sur les murs de Damas. Héraclius, épouvanté,

retourne à Constantinople, d'où il dirige contre les Sarrasins toutes les forces de l'empire; mais ses armées essuient à Yarmouk une déroute sanglante. Omar, déjà maître de Balbek, se fait ouvrir les portes de Jérusalem, et l'audace croissant avec le succès, il envoie les musulmans à la conquête de l'Egypte. C'est en vain qu'Héraclius équipe de nouvelles troupes et veut arrêter l'invasion; tous ses généraux sont battus. Amrou n'a que quatre mille hommes sous ses ordres; mais l'enthousiasme, plus fort que les armées, le conduit vainqueur jusqu'aux rives du Nil. Neuf ans après la mort de Mahomet, la Syrie entière avait été soumise au Coran, et l'Egypte déclarée province du califat.

C'est ici que commencent les temps modernes: l'ancienne Egypte n'existe plus. Déjà, sous les empereurs d'Orient, la religion du Christ avait effacé jusqu'aux derniers vestiges du culte égyptien. Sous les califes, la loi de Mahomet vient à son tour lutter contre l'Evangile: le christianisme, resserré en Egypte, répare ses pertes en s'étendant vers

le sud, et porte jusqu'au fond de l'Éthiopie ses consolantes clartés. La langue arabe, langue forte, poétique et sonore, se répand avec rapidité dans les provinces, et devient l'idiome de la nation. Pendant ce temps, les Abbassides fondaient Bagdad sur les bords de l'Euphrate, et y établissaient leur empire. La littérature arabe prit, sous leur règne, un essor brillant, et s'éleva à son plus haut point de splendeur.

LE CALIFE ALMAMON.

Mais les Abbassides virent enfin décliner leur puissance. Plusieurs provinces, dont l'administration avait été confiée à des gouverneurs amovibles, secouèrent l'importune suprématie de Bagdad, et formèrent autant d'états distincts, seulement tributaires de la métropole. L'Egypte fit plus : elle s'affranchit entièrement de la tutelle, et déclara son indépendance. La maison d'Aly, exclue jusqu'alors de l'héritage du prophète, quoique désignée par Mahomet lui-même, crut voir

dans cette contrée un théâtre plus favorable à l'établissement de ses droits méconnus. Mahadi Obéidallah, descendant de cette illustre famille, ayant rassemblé tous les partisans de sa cause, aborde en Afrique, et s'empare d'Alexandrie; mais la conquête de l'Egypte n'est achevée que par son petit-fils Moëz, le troisième calife après lui, et le premier qui porta le titre de Fatémite*. Depuis cette époque, le nom du calife de Bagdad fut supprimé des prières publiques, et, chose inouïe jusqu'alors, il y eut à la fois deux princes régnans dans l'islamisme. Moëz poursuivit avec ardeur la construction de la ville du Caire, dont son ministre Jauhar avait jeté les premiers fondemens. Pour hâter l'agrandissement de la nouvelle capitale,** on détruisit Fostat, qu'Amrou avait fait

* Du nom de Fatima, fille de Mahomet et épouse d'Haly.

** Jusqu'alors le siége du nouveau califat avait été établi à Mahadie, ville fondée par le premier Fatémite, qui lui avait donné son nom : elle était située sur les plages de la Lybie, dans le voisinage de Cai

bâtir à l'endroit même où l'on avait dressé sa tente. Cette ville avait déjà succédé à Babylone, fondée par les Perses, comme Babylone avait succédé à Memphis. Alexandrie était depuis long-temps déchue de sa magnificence, et à mesure que sa population avait diminué, on avait été obligé de réduire son étendue; la nouvelle enceinte dont on l'entoura, sous les califes, est aujourd'hui appelée l'enceinte des Arabes.

Le règne de ces princes fut comme celui de tous les successeurs de Mahomet, un mélange de grandeur d'âme et de perfidie, de vertus et d'actions révoltantes, de clémence et de cruauté. L'histoire cite avec honneur l'éloquence de Mansour, la bravoure de Moëz, la générosité d'Aziz et la sagesse de Mostanser.

rouan, l'ancienne Cyrène. Elle fut encore la résidence de Kayem et de Mansour, second et troisième califes. Quand Moëz transféra, de Mahadie au Caire, la résidence du califat, il fit porter avec lui les restes de ses ancêtres, auprès desquels il voulait être inhumé dans la nouvelle capitale.

Les partisans des Abbassides contestaient sans cesse l'origine des Fatémites : un téméraire ose un jour demander à Moèz, avec un doute insultant, de quelle branche des Alides il descendait; le calife tire son sabre du fourreau et le montrant au questionneur : « Voilà, dit-il, ma généalogie! » Puis, jetant de l'or à pleines mains sur le peuple, il ajouta : « Et voilà ma noblesse! » C'est ainsi que Moèz plaçait la véritable grandeur des princes dans leur bravoure et dans leur générosité.

Un poëte avait composé contre le premier ministre d'Aziz une satire injurieuse où le calife lui-même était outragé. Le vizir vient demander à ce prince le châtiment du coupable : « Puisque je suis de moitié avec « toi dans l'injure, lui répond Aziz, partage « avec moi le mérite de la clémence : pardon- « nons-lui tous les deux. »

Mais à des traits si honorables l'histoire peut opposer la vie entière de Hakem Biamrillah, dont le règne fut un long scandale. Parmi les nombreuses extravagances qui lui

méritèrent le nom d'insensé, il faut placer au premier rang l'ordre qu'il donna d'incendier une partie du Caire, pendant que l'autre partie était pillée par ses soldats. Il eut ensuite l'étrange manie de se faire révérer comme prophète, et tous les matins il se rendait seul sur le sommet du Mokattam, où il prétendait avoir, comme Moïse, des entretiens avec Dieu. La religion du Coran fut même menacée d'une ruine totale : il suspendit le pélerinage de la Mecque ; le jeûne du ramadam fut interdit, et les prières supprimées; Hakem décréta une malédiction publique contre les premiers successeurs de Mahomet, qu'il déclarait les usurpateurs d'un héritage où Aly seul était appelé. Mais ce prince périt victime de sa propre fraude : il fut trouvé mort un matin sur le sommet du Mokattam *.

Pendant qu'Aphed, dernier calife fatémite, gouvernait avec une magnificence et une

* Ce même Hakem est revêtu par les Druzes comme un être divin dont ils font l'objet principal de leur culte.

libéralité dignes des plus beaux temps des Abbassides, les croisés pénétrèrent en Egypte avec des forces considérables. Déjà, sous le règne de Dafer, la ville d'Ascalon, qui relevait du califat, était tombée au pouvoir des chrétiens. Amauri-Guy de Lusignan, à la tête de cette nouvelle armée, s'empare de Belbéis et se présente bientôt devant la capitale, où il force le calife à capituler. Il est stipulé qu'un million de dinars sera payé aux croisés; et à ce prix, Lusignan doit évacuer le territoire. Toutefois les chrétiens pénètrent dans la ville; les habitans consternés, obligent Adhèd à demander des secours à Noureddin, gouverneur de la Syrie. Noureddin dirige aussitôt sur le Caire quatre-vingt mille cavaliers, sous les ordres de Chirkouh, l'un de ses plus habiles capitaines. Au premier avis de sa marche, les croisés se hâtent de quitter l'Egypte, et le général syrien fait son entrée dans la capitale, où Adhèd le reçoit avec tous les égards dus à son rang; il le nomme même son libérateur, et ne mettant aucune borne à sa reconnaissance, il lui

offre à sa cour la place de premier ministre * et le commandement suprême de ses armées. Chirkouh accepte les bienfaits du calife ; mais deux mois après, la mort vient le surprendre au milieu de ses nouveaux honneurs. Adhèd, toujours généreux et toujours confiant, revêt de la charge de vizir le neveu même du ministre qu'il venait de perdre. C'était ce fameux Saladin qui devint depuis la terreur des croisés, et fut un des plus illustres guerriers de son époque.

Saladin, dont l'humeur ambitieuse ne pouvait long-temps s'accommoder du rôle de vizir, porta ses regards plus haut, et conçut le hardi projet de déposséder le calife. Son génie actif atteint bientôt le but que son ambition avait entrevu. Mais couvrant d'abord ses desseins d'un voile légitime, il parle de restituer l'Égypte à l'autorité des Abbassides : fort de leur nom et docile aux vœux secrets de Noureddin, son ancien maître, il s'empare

* Selon Aboulféda, le vizirat était alors occupé par Schaver, qui fut tué par Saladin.

de toutes les avenues du pouvoir. Tandis qu'il consommait ainsi son usurpation, l'infortuné Adhèd, retenu dans son palais par une maladie qui menaçait ses jours, ne savait encore rien des évènemens qui se passaient autour de lui; il expire même sans avoir appris le renversement de sa puissance et l'ingratitude de Saladin. A peine a-t-il rendu le dernier soupir, que celui-ci, maître de la citadelle et des trésors du califat, se fait proclamer sultan d'Égypte.

Confondu dans les rangs d'une armée, Saladin n'eût été qu'un soldat valeureux; monté sur le trône, il devint un grand prince. Là, comme sur un théâtre plus élevé, son génie tout entier se développa. Mais cédant à l'instinct de sa première éducation, il consuma sa vie à combattre et à conquérir. La guerre ne lui laissa que quelques intervalles de repos, et quand il se reposa il fut législateur. Il honora surtout les commencemens de sa puissance par des fondations pieuses et des établissemens d'utilité publique; il fit construire plusieurs mosquées où l'on enseignait

la théologie musulmane selon la doctrine chaféite, l'une des quatre sectes ortodoxes de l'islamisme. Libéral, affable, religieux, clément, Saladin mérita le deuil général dont sa mort fut suivie. Quelques traits achèveront de le peindre. Il s'était fait une telle réputation de justice, qu'un habitant de Jérusalem eut la hardiesse de le citer devant le cadi pour réclamer un héritage que le sultan avait recueilli. Le juge, surpris de tant d'audace, écrivit aussitôt à Saladin pour lui exposer les étranges prétentions de cet homme, et lui demander ce qu'il fallait faire : « Ce qui est juste, » répondit le sultan ; et au jour de l'assignation, il se transporta chez le cadi comme l'eût fait un simple citoyen, plaida lui-même sa cause et la gagna. Alors, loin de punir la témérité de son adversaire, il le combla des marques de sa munificence, et le remercia d'avoir eu si bonne opinion de son intégrité.

Un jour, pendant qu'il délibérait avec ses généraux sur les intérêts les plus graves, une femme se présente un placet à la main.

Saladin ordonne qu'on la fasse attendre: « Et pourquoi, lui cria-t-elle, es-tu notre « roi, puisque tu ne veux pas être notre « juge? — Elle a raison, » dit le sultan; et, suspendant aussitôt la délibération, il s'avance vers elle, lit son placet, et la congédie satisfaite.

Quoique dès les premiers pas de sa carrière, Saladin eût montré beaucoup d'ambition, plus tard il sut apprécier les grandeurs humaines à leur juste valeur. Pendant sa dernière maladie, il voulut qu'au lieu du drapeau qu'on avait coutume d'élever devant sa porte, on fît flotter aux yeux de la multitude le linceul qui devait l'ensevelir. Celui qui tenait cet étendard funèbre, criait à haute voix: *Voilà tout ce que Saladin, vainqueur de l'Orient, emporte avec lui de ses conquêtes!*

Après la mort de ce prince illustre, le trône d'Egypte demeura dans sa famille, et ses descendans portèrent le nom d'Ayoubites*.

* Du nom d'Ayoub, père de Saladin. Le célèbre Aboulféda était issu de cette famille.

Cette nouvelle dynastie ne marcha point sur les traces glorieuses de son fondateur; elle compta peu de prinees, et le dernier fut remplacé par un esclave. Alors commença, avec les sultans Baharites, la domination tumultueuse des mamlouks*. De longs et de cruels déchiremens signalèrent ces temps de désordre et de barbarie. Jamais tant de calamités ne s'appesantirent sur une même contrée. Le pouvoir devint tour à tour l'apanage de la révolte ou la récompense de l'assassinat: en moins de deux siècles et demi, quarante-sept tyrans se succédèrent. L'histoire de cette époque de l'Egypte est écrite en lettres de sang. Ce n'est pas que d'intervalle en intervalle, quelques traits inattendus de grandeur d'âme ne viennent, comme de subites clartés, sillonner cette nuit profonde.

Deux batailles livrent à Sélim la Syrie et

* Les mamlouks, dit M. Denon, furent tour à tour les esclaves, puis les soldats et enfin les maîtres de l'Égypte.

l'Egypte. Campsou-el-Gauri, dernier sultan mamlouk, périt les armes à la main; ses soldats lui donnent à la hâte un successeur dans la personne de Touman-Bey; mais Sélim, vainqueur, fait son entrée au Caire, et Touman-Bey est pendu à l'une des portes de la ville.

L'Egypte cessa dès-lors de former un état indépendant, et releva du trône de Constantinople. Cependant la puissance des mamlouks n'y fut pas entièrement anéantie: dès les premiers temps de son avènement à l'empire, Soliman II, fils de Sélim, étant venu lui-même en Egypte, y organisa un gouvernement où les divers pouvoirs étaient balancés, et régla le système de l'administration territoriale: c'était ce même Soliman qui devait plus tard effrayer l'Europe de sa renommée, et balancer la fortune de Charles-Quint.

On se souvenait que, sous les Abbassides, les gouverneurs des provinces du califat avaient plus d'une fois méconnu l'autorité de Bagdad: un divan fut donc créé pour op-

poser un frein à l'ambition des pachas. Composée en grande partie des principaux chefs de l'armée ottomane, cette assemblée avait le droit, dans les occasions graves, de suspendre les ordres du vice-roi et d'en référer à Constantinople. L'administration des provinces de l'Egypte fut confiée à vingt-quatre chefs des mamlouks, qui avaient le titre de beys, et dont l'investiture émanait du divan. Ils ne devaient exercer qu'une influence secondaire dans les délibérations du conseil.

Mais vers le milieu du siècle dernier, ces beys, qui étaient déjà parvenus à usurper les premiers grades dans les différens corps de la milice turque, et qui avaient promu leurs affranchis aux emplois les plus importans de l'état, tentèrent de décliner l'autorité de la Porte. L'un d'eux, nommé Ibrahym, se voyant à la tête d'une maison nombreuse et s'étant fait un parti considérable, afficha ouvertement la révolte. Aly-Bey alla plus loin: né avec un génie ardent et capable de concevoir les projets les plus vastes,

il aspirait à la souveraineté de l'Egypte, et il y fut sans doute parvenu sans la défection et la perfidie de son favori. Cet Aly-Bey, qui a long-temps fixé l'attention publique, a trouvé dans Volney un historien sévère, mais digne de l'apprécier. Il ne lui a manqué peut-être qu'une éducation européenne pour être un grand homme.

Ibrahym et Mourad, rivaux de puissance mais unis d'intérêts, semblèrent se partager son génie; l'un hérita de son habileté dans les conseils, et l'autre de sa bravoure dans les combats. Quand l'armée française marcha sur le Kaire, l'une des premières rencontres qu'elle eut avec les mamlouks, caractérisa tout-à-coup ses deux chefs. Mourad, dont la fougueuse intrépidité se conciliait mal avec les lenteurs de la prudence, courut au-devant des Français et accepta ou plutôt imposa la bataille où il fut vaincu; Ibrahym, campé sur la rive opposée du fleuve, attendit avec calme que la fortune eût prononcé.

* La bataille des Pyramides.

Un événement à jamais mémorable et qui pouvait régénérer l'Egypte, ce fut sans contredit l'expédition des Français. Sans le départ soudain de Bonaparte, sans l'assassinat de Kléber, sans l'impéritie de Menou, cette contrée serait encore aujourd'hui une province française : ces causes, bien plus que les efforts combinés de l'Angleterre et de la Porte, ont fait échouer l'entreprise. Mais si la politique vit ses espérances anéanties, les arts conservèrent du moins leurs trophées : on avait déjà recueilli les divers élémens qui devaient former le magnifique ouvrage de la *Description de l'Egypte*, seule et immortelle conquête qui soit restée à la France de cette glorieuse expédition.

Ce fut alors seulement que les nombreux vestiges de l'antiquité égyptienne furent révélés à l'admiration de l'Europe. Des voyages plus récens * et de nouvelles découver-

* Note sur les ouvrages de MM. Çailliaud, Gau, Belzoni, Caviglia, etc., (*Chateaubriand et le comte Forbin*).

tes ont depuis complété cette riche et majestueuse galerie où sont rassemblées tant de merveilles. La tranquillité dont jouit l'Egypte sous le gouvernement de Mohammed-Aly et la protection éclairée qu'il accorde à tous les voyageurs, ont surtout favorisé les recherches savantes. Par la sagesse de son administration, par des vues élevées, par une tolérance inconnue jusqu'à lui, ce prince s'est acquis depuis long-temps une célébrité européenne. L'éclat de deux expéditions militaires est venu encore ajouter à sa renommée : en portant la guerre dans l'Arabie, Mohammed-Aly y a renversé une secte déjà redoutable et dont les accroissemens rapides menaçaient d'envahir l'Orient. Ses conquêtes dans l'Ethiopie ont répandu la gloire de ses armes jusqu'au-delà du Sennâr et dans des lieux où aucune armée n'avait encore pénétré.

Par quel prodige étonnant l'Egypte, tant de fois conquise et toujours ravagée, a-t-elle pu conserver jusqu'à nous des édifices qui ont passé sous le fer de tant de barbares?

Mais des dangers d'un nouveau genre menacent aujourd'hui ces restes mutilés de son antique splendeur : il n'est pas une seule capitale de l'Europe qui, à l'exemple de Rome et de Byzance, ne s'enorgueillisse de posséder quelque débris de l'héritage des pharaons. Ce n'était pas assez que l'Egypte eût à défendre ses monumens contre l'ignorance stupide qui les détruit, elle doit encore les disputer à la civilisation indiscrète qui l'en dépouille. Pourquoi faut-il que l'admiration ait ses ravages comme la barbarie, et que l'enthousiasme ait presque l'air de la haine?

Si les antiquités de la Grèce se parent à nos yeux de tout le charme de nos études favorites, si elles nous rappellent ces noms harmonieux avec lesquels on a bercé notre adolescence, il est dans les souvenirs de l'Egypte quelque chose de plus solennel qui semble agrandir notre être. Ses ruines imposantes, où vit encore l'empreinte de tous les âges, furent jadis un grand empire dont le berceau remonte au-delà des siècles connus. Elles nous attestent les premières conquêtes de

l'homme sur les secrets de la nature; elles nous montrent les fils d'Adam dans l'exercice de toutes leurs facultés intellectuelles: ce n'est point l'homme encore sauvage, s'essayant à peine à l'ébauche de la société et disputant aux bêtes féroces ou leurs grossières alimens ou leurs fragiles demeures; c'est l'homme, roi de l'univers, dans le libre développement de sa puissance et de sa raison, soumettant à ses hardis calculs l'immensité des cieux, et forçant les élémens à devenir les ministres de ses volontés ou les esclaves de ses besoins. Les débris de la Thébaïde, portés au milieu de l'Europe, sont comme des envoyés de l'antiquité qui viennent proclamer à la face des peuples modernes les travaux des générations primitives. Semblable à cette arche privilégiée qui survécut au naufrage du monde, la civilisation égyptienne vient nous apporter des nouvelles des premiers habitans de la terre.

Voilà les monumens; mais où sont les hommes? Où sont ces anciens Egyptiens qui furent les oracles de l'univers? Comment a

pu s'éteindre une si grande renommée? Comment tant de travaux ne les ont-ils pas garantis du sort des peuples vulgaires? Ou plutôt, s'il faut sonder l'origine secrète de ses malheurs, pourquoi l'Egypte, toujours si sage, fut-elle une fois ambitieuse? En marchant à la conquête du monde, Sésostris préparait des fers pour sa patrie. Jusque-là, recueillie dans sa propre force et jouissant en silence du bienfait de ses lois, l'Egypte avait refusé de prendre part aux événemens qui se pressaient autour d'elle. Pendant que cette époque de l'histoire est tout entière occupée par les révolutions des Assyriens et des Mèdes, l'Egypte ressemblait à un môle inébranlable au pied duquel s'agite une mer orageuse. Calme parce qu'elle était inaccessible, elle voyait s'engager sous ses yeux cette lutte effrayante des trônes; et, comme si parvenue par le chemin de la sagesse au sommet de la dignité humaine, elle eût craint de compromettre sa gloire dans de pareils débats, elle avait dédaigné de descendre elle-même dans l'arène. Mais, à la fin, elle

s'avisa d'être conquérante, et elle paya cher l'honneur d'avoir attaché des rois vaincus à son char de triomphe. Sésostris avait humilié les nations ; les nations s'en souvinrent, et les Perses prouvèrent les premiers qu'ils avaient de la mémoire..... Méditez cet exemple, grands de la terre, qui présidez aux destinées des peuples ! Et vous, que l'ambition tourmente ou que la cupidité dévore, hommes du monde, allez rêver un moment sur les ruines de Thèbes : elles apaiseront peut-être les passions tumultueuses qui ravagent votre existence. Ces débris vous diront que toutes les créations humaines sont périssables ; et, pensant à ce qu'étaient jadis les Egyptiens, vous douterez alors de l'éternité de vos honneurs terrestres ; vous reviendrez au culte sublime de la vertu, parce que la vertu seule est immortelle. Les empires se heurtent et se renversent, les grandeurs s'écoulent comme un torrent, le cercueil emporte sans retour la dépouille des rois, les cités entières disparaissent, tout périt. Mais l'Histoire, d'une main hardie,

soulève le linceul que le temps a jeté sur la sépulture des nations ; à sa voix puissante, la vertu, évoquée de la tombe, reste debout sur les ruines, et survit à tant de néant !

COUP-D'OEIL

SUR

L'ÉGYPTE ANCIENNE ET MODERNE

OU

ANALYSE RAISONNÉE

DU GRAND OUVRAGE SUR L'ÉGYPTE.

COUP-D'OEIL

SUR

L'ÉGYPTE ANCIENNE ET MODERNE,

OU

ANALYSE RAISONNÉE

DU GRAND OUVRAGE SUR L'ÉGYPTE *.

CHAPITRE PREMIER.

Une de ces grandes idées, qui naissent par intervalles dans l'esprit des gouvernemens,

* Chargé de rendre compte, dans la *Revue encyclopédique*, de la seconde édition du grand ouvrage sur l'Égypte, publiée par M. Panckoucke, et dédiée au Roi, j'ai eu l'idée de réunir mes divers articles sous la forme d'autant de chapitres : il en est résulté le volume qu'on va lire.

L'analyse d'un ouvrage aussi important n'était pas elle-même sans quelque importance. On a peu é

avait fait concevoir à la France le projet glorieux de conquérir l'Égypte, et de lui imposer le bienfait de la civilisation : les Français voulaient ainsi restituer à cette doyenne du monde ce qu'ils avaient jadis reçu d'elle, par l'intermédiaire de la Grèce et de Rome.

Cette terre, qui avait été foulée par tant de héros et de grands hommes, qui avait vu ses rois lui apporter les dépouilles des nations, qui avait, pour ainsi dire, assisté à la querelle des triumvirs, et à qui saint Louis avait donné plus tard le spectacle touchant et inattendu de toutes les vertus chrétiennes,

que le public ne pourrait voir sans une sorte de curiosité, peut-être même sans une sorte de bienveillance, l'analyse de la *Description de l'Egypte* rédigée par un Égyptien même. J'ai donc moins consulté mes propres forces que cet intérêt affectueux qu'on est toujours sûr d'inspirer chez une grande nation, lorsqu'on célèbre sa patrie. Jusqu'ici cette confiance ne m'a point trompé : je me souviendrai toute ma vie de l'accueil obligeant que j'ai reçu des littérateurs français, lors de mon arrivée à Paris. J'étais attaché à la France par l'admiration, je le suis maintenant par la reconnaissance.

cette terre antique et célèbre se vit tout-à-coup l'objet d'une entreprise militaire, qui allait appeler sur elle les regards de l'Europe et de l'Asie. Bientôt les bords du Nil furent témoins de la valeur française, comme ils l'avaient été autrefois de celle de Sésostris et d'Alexandre, de César et de Saladin : on eût dit qu'il était réservé à l'Égypte de servir de théâtre à toutes les grandes scènes de l'univers.

Placée au centre de l'ancien continent, riche de la fécondité de son sol, et plus encore des travaux d'un peuple industrieux et créateur, elle fut tour à tour convoitée par l'ambition de tous les potentats. Cambyse fut le premier, depuis les temps historiques, qui lui fit connaître les malheurs d'une invasion étrangère. Le roi des Perses triompha en barbare : l'aspect de la grandeur égyptienne l'écrasa; ne pouvant l'égaler, il tenta de l'anéantir. Des villes entières furent livrées aux flammes; les palais de Thèbes se virent dépouillés de leur royale magnificence; les statues furent brisées, la religion asservie, et le

génie des Égyptiens arrêté dans son essor, Cambyse porta la rapine jusque dans le sanctuaire des dieux. Heureusement sa férocité ne fut pas toujours assouvie : les monumens égyptiens opposèrent à ces honteuses mutilations des masses colossales, contre lesquelles n'avaient jamais rien pu ni le fer, ni le feu, ni le temps, ni les hommes.

Plus grand que le fils de Cyrus, Alexandre crut devoir, dans l'intérêt de sa propre renommée, respecter une gloire qui remontait à l'origine des traditions humaines. Aux talens d'un guerrier, il joignit les vues d'un politique; et le conquérant devint fondateur.

Alexandrie s'agrandit sous les Ptolémées. La Méditerranée, la mer Rouge et l'Océan Indien, depuis les colonnes d'Hercule jusqu'aux rives du Gange, furent tributaires de son commerce. « Les muses grecques, dit M. Fourier, vinrent embellir la nouvelle capitale, et les arts se montrèrent dans leur ancienne patrie. »

Les Romains, la seule nation peut-être qui eût été digne d'apprécier les vestiges d'un

grand peuple, semblèrent ne voir dans l'Égypte que la fertilité de son territoire. Dans les institutions qu'ils lui donnèrent, tout fut rapporté à l'agriculture, le berceau des sciences devint le grenier de Rome; et, chose étonnante! les Césars firent moins que les Ptolémées.

Ils se contentèrent d'enlever aux Égyptiens quelques-uns de leurs obélisques, et leur envoyèrent en échange des *préfets* pour les gouverner : la souveraineté de l'Égypte ne fut plus qu'une espèce de fermage; et l'on vit même, sous Tibère, des affranchis *, munis d'un bail, aller s'asseoir insolemment sur le trône des Pharaons!

Il faut moins reprocher à Omar, fanatique héritier d'un faux prophète, d'avoir fait brûler la bibliothèque d'Alexandrie, qu'à ces Romains civilisés de s'être montrés presque indifférens à tout ce qui restait encore à leur étude, dans un pays qui avait donné des leçons de sagesse aux hommes réputés les plus sages de la terre, et dont le sol était encore

* *Voyez* Strabon et Tacite.

empreint des pas d'Homère, de Pythagore et de Platon ! Mais le génie de Rome n'était plus qu'un vain souvenir : déjà le sceptre du monde pesait à ses mains débiles; et il faut dire, à sa justification, que, déchirée, dans son intérieur par les discordes domestiques, et obligée au dehors de partager son attention entre tant de pays conquis et tant d'ennemis à combattre, elle fut constamment distraite des grandes vues qu'elle aurait pu fonder sur la possession de l'Égypte. Si, à cette époque, le siége de l'empire eût été transporté à Memphis, et que la valeur romaine se fût habilement combinée avec ce qui restait de sagesse des Égyptiens, il serait peut-être résulté de cette union une puissance formidable, qui n'eût eu pour borne que les limites de l'univers, et pour terme que la fin des temps.

Quelques fragiles constructions sont aujourd'hui les seules traces qui subsistent, sur les bords du Nil, de la domination du peuple-roi : on en voit encore les débris, dispersés çà et là autour des monumens indestruc-

tibles élevés par les Pharaons, plus de vingt siècles auparavant *.

Bien différens des Romains, les Français se présentèrent à l'Égypte accompagnés du cortége des arts : ils lui apportaient l'expérience et les produits d'une civilisation perfectionnée, ils venaient y fonder un nouvel empire, ils voulaient faire pour elle ce qu'elle avait jadis fait pour l'Attique, et, par une alliance inaccoutumée, joindre au titre de conquérans le titre plus glorieux de bienfaiteurs.

Quelques années d'une possession paisible auraient suffi aux Français pour ressusciter l'Égypte de ses ruines. Je ne crains pas même de dire que, forte désormais de l'influence d'un gouvernement législateur, on l'aurait vue un jour marcher de pair avec les plus puissantes monarchies de l'Europe, et

* La ville romaine d'Antinoé, bâtie par l'empereur Adrien, offre encore les débris d'un arc de triomphe et d'un théâtre ; mais leur état de dégradation ne permet point de les mettre en parallèle avec les édifices égyptiens.

mettre pour son propre compte un poids considérable dans la balance des nations.

Déjà, au milieu du tumulte des armes, et lorsque leur conquête était encore mal assurée, les Français avaient commencé à réaliser de si nobles espérances : toutes les ressources de l'économie politique avaient été appliquées à l'administration intérieure, à la perception réglée des impôts, aux diverses branches de l'industrie et du commerce. Les droits des citoyens venaient d'être garantis ; le corps social renaissait ; les peuples, en proie depuis plusieurs siècles aux déprédations d'une poignée d'esclaves, respiraient enfin sous l'autorité plus douce d'une nation éclairée. L'Égypte voyait avec transport les beaux arts accourir dans son sein, comme rentrés d'un long exil ; une nouvelle ère, l'ère du bonheur commençait pour elle ! des jours de gloire lui étaient encore promis ! déjà se déployait devant ses yeux un immense avenir, un avenir digne de ses ancêtres !

Mais les destins changèrent ; tant d'espérances furent anéanties. Les rapides progrès

de l'expédition française avaient alarmé les intérêts d'une nation rivale et puissante, qui en calcula dès-lors avec effroi tous les résultats. L'armée avait elle-même éprouvé des revers, indépendans de son courage; trois chefs s'étaient succédés dans le commandement : le premier avait brusquement quitté l'Égypte pour retourner en France, d'où il devait bientôt remuer toute l'Europe; le second venait de périr de la mort de Henri IV, sous le poignard d'un fanatique, et le troisième n'offrait aux soldats ni le génie de l'un ni les talens et les vertus de l'autre. La ligue formée entre l'Angleterre et la Porte prévalut; l'expédition s'arrêta dans sa marche, et l'Egypte fut déshéritée des bienfaits de la France, lorsque déjà l'étendard libérateur avait flotté depuis le cap Burlos jusqu'au-delà des cataractes, depuis le désert d'Ammon jusqu'aux sommets du Tabor !

Les fruits de l'entreprise, perdus désormais pour la politique, ne le furent point pour les sciences : à la gloire des armes était venue se joindre celle des lettres, et le même

laurier avait fourni deux palmes à la fois.

Jamais, en effet, expédition de guerre ne tourna mieux au profit des arts : chaque bataille protégeait une découverte, à une conquête militaire succédait une conquête scientifique ; et à peine le soldat avait fait un pas de plus sur le sol de l'Egypte, que déjà le compas du géomètre l'avait mesuré ; déjà le savant en avait étudié les antiquités ; le peintre, dessiné la perspective ; l'astronome, fixé la position géographique. C'est ainsi qu'au milieu d'un camp se formait une académie, et que le groupe des Muses suivait de près le char de la victoire.

Quel vaste champ s'ouvrit alors aux recherches des voyageurs français ! que de choses merveilleuses frappèrent en foule leurs regards ! Denderah, Thèbes, Latopolis, Edfou, l'île de Philæ, livrèrent tour à tour à leur avide curiosité leurs temples, leurs palais, leurs obélisques, leurs catacombes. Un enthousiasme général éclata dans l'armée ; comme une secousse électrique, il se communiqua rapidement à tous les esprits. L'ad-

miration n'était plus un calcul, mais un sentiment ; on vit de simples soldats, des soldats que nulle étude n'avait préparés à la contemplation des chefs-d'œuvre de l'art, s'arrêter tout à coup de stupéfaction devant ces débris imposans de la grandeur égyptienne, ou les saluer de loin par des applaudissemens simultanés et comme involontaires : tant il y a d'entraînement et de force dans l'ascendant que les productions du génie exercent sur les âmes même les plus communes !

Jamais ni Hérodote, ni Diodore de Sicile, ni Strabon, ni aucun des nombreux voyageurs qui les ont suivis pendant une durée de plus de dix-huit cents ans, n'avaient pu donner une idée complète des monumens de l'antique Egypte. C'est pour la première fois que l'intérieur des temples était visité : rendus d'abord inaccessibles aux étrangers par la piété des Egyptiens, ils le furent ensuite par la barbarie des peuples qui leur succédèrent : le véritable caractère de l'architecture égyptienne était donc méconnu. On n'avait

étudié jusqu'alors ni l'ordonnance des plans ni le système de décorations, ni l'entente des effets, ni l'équilibre des masses, ni rien de ce qui compose l'ensemble d'une conception architecturale. Les mesures si souvent et si diversement données étaient demeurées indécises. Une foule de questions importantes qui se rattachent plus ou moins à l'histoire des mœurs, des sciences et de la géographie, étaient encore autant de problèmes livrés à la dispute des savans et dont la solution n'avait jamais produit que d'ingénieuses erreurs. Une tradition ancienne, mais vague et presque tombée en désuétude, nous représentait les Égyptiens comme le premier peuple connu qui se fût livré à l'observation des phénomènes célestes; cette tradition s'est convertie en une vérité constante, depuis que les Français ont révélé à l'Europe l'existence des sculptures astronomiques, où ces mêmes Egyptiens semblent avoir légué leurs connaissances à l'avenir. Les zodiaques de Denderah et d'Esné ont prouvé, de plus, que les Grecs avaient fait à l'Egypte plus de lar-

cins qu'ils n'en ont avoué. Avant l'expédition française, on avait toujours confondu les tableaux religieux ou emblématiques avec les hiéroglyphes, et les hiéroglyphes avec les signes de l'écriture cursive ; on ne soupçonnait pas même l'existence des manuscrits sur Papyrus, rapportés des Hypogées de la Thébaïde. C'est aux savans français qu'on doit surtout cette fameuse pierre de Rosette, le seul vestige sauvé de la littérature des Egyptiens, qui puisse fournir un jour à la critique des érudits quelques indications pour l'étude des hiéroglyphes. C'est encore aux Français qu'est due la découverte de cette magnifique catacombe, trouvée à Thèbes dans la vallée des tombeaux des rois, et si remarquable par la richesse des ornemens qui la décorent et par l'étonnante fraîcheur de ses peintures. Les autres catacombes même, quoique déjà connues pour la plupart, n'avaient été explorées qu'imparfaitement : les Français ont copié, sur les parois de ces monumens souterrains, diverses représentations des scènes familières de la vie. On eût dit que les Egyp-

tiens, en plaçant ainsi sous nos yeux de tableaux de leurs mœurs domestiques, avaient voulu, par des images plus gracieuses et plus naïves, reposer notre esprit des fortes impressions qu'y laisse l'aspect de leurs édifices. On a déduit de cet examen les notions les plus intéressantes sur leurs coutumes, leurs arts, leurs meubles, leurs instrumens, leurs arts mécaniques, leur agriculture, et en un mot sur tout ce qui constitue l'industrie d'une civilisation avancée.

Ces découvertes importantes, ces notes précieuses, ces dessins exacts, ces mesures précises, cette masse d'observations réunies et fécondées les unes par les autres, furent recueillis avec un soin religieux et apportés en France. Il en est résulté un ouvrage dont la littérature d'aucun peuple n'avait donné l'idée, un ouvrage colossal comme les édifices qui l'ont inspiré, digne de perpétuer à jamais le souvenir d'une expédition déjà immortalisée par les trophées d'un chef illustre, par les batailles des Pyramides, de Sédiman, du Mont-Tabor, d'Héliopolis, par les noms de

Kléber, de Dessaix, de Caffarelli, de Belliard, et par l'héroïsme de quarante mille Français. C'est un monument digne à la fois de la nation qui l'a élevé, et de la nation en l'honneur de laquelle il a été élevé. Hommage à la constance infatigable des savans qui ont coopéré à ce titre de la gloire nationale! Hommage surtout au monarque éclairé qui n'a point voulu que de semblables travaux parvinssent imparfaits à la postérité!

La seconde édition que nous annonçons aujourd'hui est encore un bienfait du gouvernement; elle remplit le vœu des sciences, elle satisfait à un besoin fortement senti.

La *Description de l'Égypte*, qui, par la richesse de son exécution, avait été jugée di-

Le roi non seulement permis que des fonds fussent continués pour l'exécution de l'ouvrage, mais il a encore ordonné que la magnifique carte de l'Égypte, dressée sur les lieux par les ingénieurs français, sous la direction de M. Jacotin, et gravée ensuite au dépôt de la guerre, fût annexée à l'atlas, comme un complément indispensable.

gue d'être envoyée en présent aux souverains de l'Europe, était par cela même inaccessible aux fortunes particulières. Confinée sans fruit dans quelque palais, elle était presque ignorée de la nation, et M. Panckoucke a bien mérité de la patrie et des arts, en la mettant à la portée du plus grand nombre. Déjà vingt-trois livraisons de planches ont été publiées, et nous avons en ce moment sous les yeux les deux premiers volumes du texte. Ils contiennent la description de l'île de Philæ, de Syrène, des Cataractes, de l'île d'Éléphantine, d'Ombos et de ses environs, des carrières de Selseleh, des antiquités d'Edfoû, d'Elethyia, d'Hermonthis, de Tuphium et de Thèbes à laquelle le tome II est consacré en entier. Le plan que nous nous sommes tracé nous obligeant d'en remettre l'analyse au chapitre suivant, nous nous bornerons à parler ici de la Préface historique, qui est, à elle seule, une des plus brillantes productions de notre époque.

En quelques pages, M. Fourier a rassemblé, avec un art admirable et sans que ja-

mais l'élégance ait été sacrifiée à la concision, les élémens de plusieurs volumes : c'est à la fois un tableau des révolutions diverses qu'a éprouvées l'Egypte, depuis les temps les plus reculés ; une histoire complète de l'expédition française, et un résumé philosophique de tous les travaux de l'institut du Kaire. Son style est constamment pur, harmonieux, plein d'images, fort de pensées. Il a je ne sais quoi de grandiose et d'imposant, qui se marie bien dans nôtre esprit avec les idées que nous attachons d'ordinaire à tous les souvenirs de l'Egypte.

Les citations sont le meilleur éloge des bons ouvrages : nous n'aurons pas même ici de choix à faire. Dans un écrit où tout est attrayant, où tout est également digne de l'attention du lecteur, le hasard nous servira aussi bien que le goût le mieux exercé.

Après avoir raconté la conquête de l'Egypte par Sélim I^er^, l'auteur jette un coup d'œil rapide sur les divers changemens qui s'étaient opérés à la même époque dans les autres contrées de l'univers : « Dans le temps

que l'Egypte et la Syrie recevaient de nouveaux maîtres, dit M. Fourier, l'état politique et le commerce des nations subissaient des changemens immenses et inattendus. Aucune époque de l'histoire n'est plus féconde en grands événemens. La puissance ottomane répandait la terreur dans l'Europe et dans l'Asie. Plusieurs états chrétiens cessaient de reconnaître l'autorité du pontife de Rome. L'islamisme éprouvait une révolution semblable, et une secte récente, favorisée par les Sofis, divisait les pays mahométans. La France appelait les beaux-arts qui illustraient l'Italie. Les noms de François I^er^, de Soliman, de Charles-Quint, remplissaient le monde entier. L'Europe, exerçant enfin son propre génie, perfectionnait ses institutions civiles, et rendait ses monarchies puissantes, par l'établissement fixe des armées. L'art de l'imprimerie, les connaissances nautiques, les usages militaires, faisaient des progrès extraordinaires. Les entreprises exécutées par Colomb et Vasco de Gama tenaient tous les esprits en suspens. Les Portugais et

les Espagnols, sortis de leurs ports en suivant des routes contraires, étaient surpris de se rencontrer à la même extrémité de l'Asie. Le désir de s'emparer du commerce de l'Orient avait excité ces découvertes; et, en effet, les riches productions des Indes suivirent une voie jusqu'alors inconnue. L'Égypte, où elles se rassemblaient depuis tant de siècles, et qui les transmettait à divers pays d'Europe et d'Afrique, perdit les avantages qu'elle tenait du fondateur d'Alexandrie. Les conquêtes des Portugais nuisirent surtout aux Vénitiens, qu'une ligue formidable n'avait point anéantis, et qui se trouvaient à toutes les issues du commerce des Indes; ils virent leur grandeur décroître et s'évanouir sans retour. Enfin, les relations qui unissaient une multitude de villes et d'états furent bientôt interrompues. En même temps, le génie inquiet et ambitieux des Européens établissait des rapports nouveaux entre les parties du monde les plus éloignées. Impatiens d'employer les nouveaux instrumens de leur puissance, ils se servaient de la bousole

pour se diriger sur des terres inconnues, et des armes à feu pour en subjuguer les peuples. »

Rapide et brillant dans ses narrations, M. Fourier sait imprimer à son style une teinte plus austère et plus majestueuse, toutes les fois qu'il parle des monumens de l'Egypte. « L'Egypte, dit-il, qui aspirait à rendre ses établissemens immortels, et qui porte l'empreinte ineffaçable de tous les arts, opposera long-temps la gravité sévère et même excessive des plus anciens modèles à l'immobilité et à l'inconstance naturelles de l'esprit humain. En effet, le peuple le plus jaloux de produire des ouvrages durables habitait le pays de la terre le plus propre à les conserver. Ces monumens ont été construits, plusieurs siècles avant que les villes de la Grèce fussent fondées. Ils ont vu naître et s'évanouir la grandeur de Tyr, de Carthage et d'Athènes. Ils portaient déjà le nom d'antiquités égyptiennes, au temps de Platon; et nos successeurs les admireront encore, à l'époque où, dans tous les autres lieux du

globe, il ne restera plus de vestiges des édifices qui subsistent aujourd'hui. »

Nous ne pouvons nous défendre de citer encore le morceau suivant, par lequel M. Fourier termine la Préface historique, et où il a si bien caractérisé le génie des anciens Egyptiens : « Ils considéraient en quelque sorte comme éternel ce qui appartenait à leur religion et à leur gouvernement; ils étaient entretenus dans cette pensée par l'aspect continuel des grands monumens publics, qui demeuraient toujours les mêmes, et qui paraissaient n'être point soumis à l'action du temps. Leurs législateurs avaient jugé que cette impression morale contribuerait à la stabilité de leur empire. C'est dans les mêmes vues que ce peuple a gravé sur ses palais, sur ses temples et ses tombeaux, les images de ses dieux et de ses rois, les observations du ciel, les préceptes sacrés, le spectacle de son culte et celui de la société civile. Toutes ces sculptures, et même les plus imparfaites, exciteront un vif intérêt : elles sont les traces les plus anciennes que l'homme ait laissées sur la terre;

elles appartiennent à cette antique civilisation de l'Asie, qui a précédé tous les temps historiques de la Grèce ; elles nous font entrevoir ce qu'étaient alors l'esprit et les mœurs des nations. »

« On ne pourra point admirer les ouvrages de l'Égypte, ni se rappeler les époques de sa gloire, sans considérer les malheurs que lui a causés la perte de ses lois, de ses lumières et de son indépendance. On appréciera mieux ses institutions ; on les regardera comme une source morale de prospérités, qui n'était pas moins nécessaire à ce pays que le fleuve qui l'arrose. On comparera surtout l'état déplorable dans lequel il est tombé, avec l'opulence que lui procurerait en peu d'années une administration plus sage. Ainsi, l'étude de l'Égypte, si féconde en grands souvenirs, nous avertit encore que le développement de l'intelligence et de l'industrie est attaché au maintien de l'ordre public ; elle nous fait mieux connaître le prix des lois et d'un gouvernement stable et éclairé ; elle nous suggère de nouveaux motifs de les ai-

mer. Cette étude ne peut qu'inspirer des pensées justes et élevées, détourner de la recherche des ornemens frivoles, et ramener à l'unité et à la simplicité des vues. Elle fera bien connaître que les objets solides et durables ont une majesté qui leur est propre, et que, si l'élégance ingénieuse des formes contribue à la perfection, l'idée du vrai beau renferme nécessairement celles de la stabilité et de la grandeur : elle montrera ce principe dans tout son jour, et doit avoir une influence utile sur le goût et les ouvrages du siècle. »

C'est ainsi qu'au charme de l'éloquence l'auteur sait allier les conseils de la philosophie et les pensers d'un esprit qui médite ; ou, pour me servir de l'expression d'un académicien célèbre *, c'est ainsi qu'il a su réunir dans son récit *la grâce d'Athènes et la sagesse d'Égypte*. Il est, selon nous, plusieurs pages de cette composition remarquable qui n'auraient pas été désavouées par Bossuet lui-même, écrivant son Discours sur l'Histoire universelle.

* Fontanes.

Placée à la tête d'un ouvrage monumental, cette Préface ne saurait être mieux comparée qu'à l'un de ces majestueux *pylônes* qui précèdent les temples égyptiens : comme eux, elle dispose l'âme à des idées graves et solennelles; comme eux, elle semble nous suggérer cet esprit de recueillement et de méditation que nous devons porter avec nous en entrant dans le sanctuaire.

Immédiatement après, commence la longue série des monumens de l'Égypte. Le lecteur impatient s'élance, pour ainsi dire, sur les pas des voyageurs français, et pénètre avec eux, par les confins de la Nubie, dans le pays célèbre qu'il va parcourir. Mais Philæ, qui fut autrefois la limite de l'empire romain, a d'abord arrêté ses regards. A l'aspect des nombreux édifices dont elle est couverte, il lui semble que toute l'île n'est elle-même qu'un seul monument élevé au milieu des eaux. Passant ensuite la cataracte de Syène, il fait le premier pas sur la terre d'Égypte, sur cette terre vénérable où tout a commencé. Il marche alors de surprise en surprise, se por-

tant tour à tour d'une rive du Nil à l'autre, jusqu'à ce que, arrivé enfin sur l'emplacement de l'ancienne Thèbes, il modère un instant sa course pour contempler autour de lui le plus beau spectacle de ruines qui se soit jamais offert à la méditation des hommes.

Quelle réunion imposante de monumens! que de colosses accumulés! quels travaux immenses! qu'elle devait être puissante et prodigieuse la population qui avait fourni assez de bras pour les exécuter! ou plutôt combien de générations n'avaient pas dû s'écouler entre la génération qui les vit entreprendre et celle qui les vit finir ! *

* Les découvertes de M. Gau dans la Nubie et celles plus importantes et plus nombreuses que vient de faire M. Cailliaud, à plus de cent-quatre-vingt lieues au-dessus de Syène, ont prouvé que les Égyptiens avaient construit des édifices bien au-delà des limites qu'on a jusqu'ici assignées à leurs ouvrages. La Relation de M. Cailliaud, attendue avec impatience par les savans, doit jeter un grand jour sur l'étude de cette partie de l'Afrique, presque entièrement inconnue jusqu'à ce jour. Ses dernières lettres annoncent la découverte de plus de quarante pyramides de dimensions diver-

ses, et de sept temples ruinés, situés au pied du mont Barkal. La rédaction des notes de cet intéressant voyageur est confiée à M. Jomard, l'un des principaux coopérateurs de la *Description de l'Egypte*, à laquelle cette *Description de la Nubie* formera une suite naturelle. Les données fournies par Bruce et Burckhardt étaient ou inexactes ou incomplètes. M. Cailliaud méritera un jour d'être nommé *le Continuateur de l'expédition Française* : quel titre plus glorieux pourrait enflammer son zèle et le payer de ses fatigues ?

CHAPITRE DEUXIÈME.

Monumens de l'Égypte depuis l'île de Philæ *jusqu'à l'ancienne* Tuphium.

Une opinion généralement accréditée parmi les savans et que Fréret a vainement combattue, c'est l'exhaussement progressif du sol de l'Égypte et la formation du Delta par les atterrissemens du Nil. Les témoignages unanimes de l'antiquité et les observations géologiques des voyageurs modernes, concourent, en effet, à prouver que la partie de l'Égypte que baigne aujourd'hui la Méditerranée, n'a pas eu anciennement la même étendue. On pourrait même établir qu'il exista une époque où toute l'Égypte se réduisait à la vallée du Nil proprement dite, c'est-à-dire

à l'espace compris, du sud au nord, entre Syène et l'emplacement de Memphis. La Basse-Egypte ne devait être alors qu'un golfe de la Méditerranée, et le Nil ne pouvait s'y jeter que par une seule embouchure, puisque la divergence de ses branches n'est due qu'à l'élargissement subit de la vallée. La grande quantité de limon que ce fleuve charrie dans ses débordemens annuels, aura graduellement comblé ce vaste bassin, et donné naissance à la contrée la plus fertile de l'Égypte, peut-être même du monde entier. C'est ainsi que ce fleuve bienfaisant, sans qui la patrie des arts et de la civilisation n'eût été qu'un désert inhabitable, a non-seulement fécondé le sol naturel de la vallée, mais y a encore ajouté d'autres terres, et a créé, pour ainsi dire, une nouvelle Égypte à côté de l'Égypte primitive. Ce fait est tout entier consigné dans cette ingénieuse expression d'Hérodote : « Le Delta est un présent du fleuve. »

Mais, si des esprits difficiles, chez qui les probabilités ne déterminent pas toujours la

conviction, se refusent à croire que toute la Basse-Égypte a dû son origine aux alluvions du Nil, ils ne peuvent du moins s'empêcher de reconnaître que son territoire a été considérablement accru. Ici, des traditions historiques et des faits naturels viennent à l'appui des probabilités; et non-seulement Hérodote, mais Diodore de Sicile, Strabon, Pline, Plutarque et plusieurs autres écrivains célèbres, à la tête desquels il faut placer Homère, attestent cet accroissement. La Haute-Égypte a donc été plus anciennement habitée que le Delta, et conséquemment les édifices de la Thébaïde sont antérieurs à ceux de la contrée inférieure. C'est ce motif qui a déterminé les savans de l'expédition française à commencer par le sud la description des antiquités égyptiennes. Je vais les suivre pas à pas dans cette course scientifique, et supposant le lecteur disposé à faire avec moi le voyage, je le transporte sans hésiter sur les confins de la Nubie, et nous abordons ensemble à l'île de Philæ.

Située au-delà de la dernière cataracte du

Nil, à deux lieues au-dessus de Syène, et à quatorze lieues en-deçà du tropique, l'île de Philæ est l'un des points les plus intéressans de l'Égypte, et par le nombre des monumens qu'elle renferme, et par l'importance religieuse qu'elle eut autrefois sous l'empire des Pharaons.

Doués d'une raison supérieure, les prêtres égyptiens savaient donner aux croyances pieuses une tendance utile à la prospérité ou à l'indépendance de la patrie : l'île de Philæ étant, par sa position géographique, une des portes de l'Égypte, ils enseignèrent au peuple que le tombeau d'Osiris y était renfermé, et en la désignant ainsi à la vénération publique, ils mettaient cette position importante sous la sauvegarde immédiate de tous les citoyens. Entourée de trois côtés par des déserts ou par la Méditerranée, c'était principalement du côté de la Nubie que l'Égypte avait à redouter les incursions étrangères : il entrait donc dans les vues d'une sage politique d'appeler la vigilance des Égyptiens jusque sur les dernières limites de leur territoire,

et, par la sûreté d'un seul lieu, de garantir celle de toute la contrée. Philæ devint alors un but de pélerinage, comme le furent plus tard Jérusalem et la Mecque. On y éleva des temples magnifiques; de riches offrandes vinrent contribuer au luxe de l'architecture, et l'île entière fut bientôt couverte de monumens. On eût dit qu'outre le motif religieux, les Égyptiens avaient voulu donner aux peuples limitrophes une haute idée de leur puissance. La frontière de l'Égypte présentait ainsi un aspect imposant à quiconque eût osé concevoir le projet de l'envahir, et la première armée d'Éthiopiens qui aura descendu le Nil, celle de Sabacon, par exemple, se sera peut-être long-temps arrêtée devant cette île, avant de hasarder le premier pas sur la terre des Pharaons : tout semblait l'avertir que les mêmes hommes qui, si loin du centre de leur empire, avaient pu construire de semblables édifices, étaient capables d'équiper de nombreuses armées et de tenir tête aux ennemis les plus redoutables.

Quoique l'île de Philæ soit, pour ainsi

dire, assise au milieu d'un bassin formé de rochers granitiques, tous ses monumens sont construits en grès, et cette pierre qui a conservé l'éclat de sa blancheur, contraste fortement avec les couleurs sombres et tranchées du granit. On trouve réunis dans cette île les traits divers de l'architecture égyptienne, et l'on pourrait dire qu'elle est, à elle seule, un abrégé de toute l'Égypte. On y voit, en effet, les ruines de quatre temples, différens de plan et de décoration, une longue avenue de colonnes, plusieurs obélisques, des pylônes, une chapelle monolithe, des lions sculptés en granit rouge, des murs de quai, un arc de triomphe romain et d'autres vestiges d'antiquité. Mais, parmi les choses qui doivent plus particulièrement fixer notre attention, nous remarquerons une colonne qui offre, dans sa construction, des débris de monumens plus anciens, employés comme matériaux. On aperçoit dans l'intérieur du fût, des bas-reliefs et des hiéroglyphes tronqués ou renversés, et sur lesquels on peut encore reconnaître quelques vestiges des couleurs

dont ces sculptures avaient jadis été revêtues: « Ainsi, dit M. Lancret, ce temple que nous jugeons déjà si ancien, est lui-même construit des débris d'un plus ancien édifice; ainsi, ces mêmes pierres, ces hiéroglyphes, ces couleurs, pourraient avoir deux fois l'âge du temple; et de combien de siècles encore ne faudra-t-il pas remonter dans le passé, pour arriver à l'origine de ces arts et de la civilisation qu'ils supposent? »

Qui croirait que cette île, qui offre encore à la curiosité du voyageur les restes de tant de monumens, n'a que 384 mètres de longueur sur une largeur de 135 mètres, et qu'il suffirait d'un quart d'heure de marche pour en parcourir la circonférence?

Je ne quitterai point Philæ, sans faire connaître au lecteur le passage où M. Lancret nous trace un éloquent tableau des impressions qui l'agitèrent lorsqu'il s'avançait, pendant une belle nuit, vers cette retraite mystérieuse. C'est peut-être un des morceaux les plus brillans de la *Description de l'Égypte*: « Les marches nocturnes, dit le voyageur,

ont toujours quelque chose d'imposant et de grave qui dispose l'âme aux impressions profondes; mais quel lieu pourrait en produire de plus fortes, et rappeler plus de souvenirs? Je songeais avec une sorte d'émotion, de plaisir et de doute, que j'étais sur un des points les plus remarquables de la terre, dans des lieux qui semblent en quelque sorte fabuleux, et dont les noms, prononcés dès l'enfance, ont pris une signification gigantesque et presque magique. Je touchais aux rochers des cataractes, aux portes de l'Éthiopie, aux bornes de l'empire romain; j'allais bientôt entrer dans cette île où fut le tombeau d'Osiris, île autrefois sacrée, ignorée aujourd'hui, le sanctuaire d'une antique religion, mère de tant d'autres cultes; enfin, j'approchais d'une des immuables divisions de notre globe, et le pas que je faisais était peut-être déjà dans la zône torride!

Laissons maintenant derrière nous cette multitude de petits rochers granitiques qui sèment notre route et pénètrent jusque dans le lit du fleuve dont ils entravent la marche.

Les eaux, un moment refoulées, s'élèvent et franchissent ces faibles barrières; mais les obstacles se multiplient; autant de rochers, autant de cascades, et c'est cette réunion de chutes d'eaux qu'on est convenu d'appeler la *Cataracte de Syène*. Elle est connue surtout par les récits exagérés des anciens, qui prétendaient que le bruit de sa chute faisait perdre l'ouïe à ceux qui s'en approchaient de trop près. Reconnaissons avec M. Jomard, que les anciens avaient confondu dans leurs récits cette cataracte avec les cataractes supérieures, et hâtons-nous d'entrer à Syène, la première ville habitée de l'Egypte moderne.

Là, nous ne trouvons pour tous monumens égyptiens qu'un petit temple délabré, et sous le rapport archéologique, je prévois que nous n'aurons pas beaucoup à observer. Souvenons-nous toutefois que cette ville a de tout temps été célèbre par la place qu'elle occupe sur le globe: pendant une longue suite de siècles, on l'a crue située directement sous le tropique du Cancer, et elle a

servi de point de départ à tous les géographes anciens qui ont voulu mesurer les distances des principaux lieux de la terre. C'est ainsi que, de la position de Syène et de sa distance à Alexandrie, Eratosthène a conclu la longueur de l'arc du méridien en Egypte, mesure d'après laquelle il a évalué la circonférence du globe. Mais, l'opinion qui plaçait Syène sous le tropique, n'a pas toujours été une erreur ; elle prouve au contraire l'existence et l'exactitude de la plus ancienne observation du solstice que la tradition nous ait conservée : car, si l'on remonte à environ 2700 ans avant l'ère vulgaire, on trouve, en supputant la diminution de l'obliquité de l'écliptique depuis cette époque jusqu'à nos jours, que le tropique passait effectivement par Syène. A mesure que l'inclinaison de l'écliptique a diminué, le tropique s'est trouvé plus rapproché de l'équateur, en même temps qu'il s'éloignait de Syène ; de manière que cette ville en est aujourd'hui distante, de 3° 23' ou plus de quinze lieues et demie. Sa position exacte, telle qu'elle a été détermi-

née par Nouet, astronome de l'expédition, est de 24° 5' 2" pour la latitude, et de 30° 34' 49" pour la longitude au méridien de Paris.

Syène a été rebâtie à plusieurs époques et par des nations différentes. C'est dans son voisinage que se trouvaient les carrières de ce beau granit rose dont les Egyptiens ont tiré leurs statues monolithes et ces magnifiques obélisques qui décoraient d'une manière si majestueuse l'entrée de leurs palais et de leurs temples, et qui depuis ont fait l'ornement de Rome et de Bizance. Au temps des Pharaons, Syène paraît avoir été une ville importante, et les Egyptiens y entretenaient une garnison. A leur exemple, les Romains y placèrent une cohorte, ainsi qu'à Eléphantine et à Philæ. Aujourd'hui, l'antique Syène est presque entièrement ensevelie sous les constructions du premier siècle de l'Islamisme, qui à leur tour n'offrent plus que des débris. « Déjà, dit M. Jomard, celles des Romains, bâties sur les ruines de la ville égyptienne, avaient elles-mêmes subi un pareil sort : c'est ainsi qu'à Syène, plus que

partout ailleurs, on voit se succéder les peuples et les âges divers. Chaque peuple, chaque nation a laissé des traces de son existence ou de son passage, et ce mélange offre un chaos à l'œil, un aliment à la curiosité, un champ vaste à la méditation. » A tant de ruines a succédé enfin la ville moderne que l'on croit bâtie du temps de Sélim.

Quoique sur l'emplacement de l'antique Syène on ne trouve plus que les restes d'un petit temple égyptien, il est à présumer qu'elle possédait autrefois de plus nombreux et de plus importans édifices : c'est du moins ce qu'assure Léon l'Africain, historien du quinzième siècle. Héliodore, en faisant dans ses *Éthiopiques* l'énumération des choses remarquables qu'Hydaspes visita à Syène, parle d'un puits nilométrique dont il donne ainsi la description * : « On lui montra, dit-il, le puits qui sert à mesurer le Nil, semblable à celui de Memphis et construit d'une pierre polie, sur laquelle on a gravé des lignes dis-

* *Æthiopic.*, lib. IX.

tantes d'une coudée. L'eau y arrivant par un canal souterrain, apprend aux naturels quel est l'accroissement ou la diminution du Nil, par le nombre des caractères que cette eau recouvre ou laisse à découvert, et qui donnent la mesure du débordement ou de l'abaissement du fleuve. On lui montra aussi les gnomons horaires, qui, à midi, ne fournissent point d'ombre, parce que, le rayon solaire étant vertical à Syène, le jour du solstice d'été, la lumière est également répandue de toutes parts, et ne donne lieu à aucune ombre, tellement qu'au fond même des puits la surface de l'eau est éclairée en entier. » Cette dernière circonstance du récit d'Héliodore rappelle le fameux puits solstical dont on attribuait la construction à Eratosthène.

Syène est, dit-on, le lieu d'exil où fut relégué Juvénal, pour avoir insulté le comédien Pâris. D'autres assurent que le célèbre satirique fut exilé dans l'une des oasis où il termina sa carrière. Quoi qu'il en soit, Syène qui, à cette époque, n'offrait presque plus qu'un monceau de ruines, entouré de tous

côtés par des rochers noirâtres, et brûlé par un soleil ardent, n'a pas dû paraître un séjour bien agréable aux yeux du poëte romain, accoutumé au beau climat de l'Italie et à toutes les délices de la capitale du monde.

Quelle est maintenant devant nous cette île riante dont la verdure offre un contraste consolant avec l'aridité de la contrée qui nous environne? c'est Éléphantine. Sa fertilité lui a fait donner le surnom de *Jardin du tropique*. Comme le feuillage de ces mûriers, de ces napecas, de ces acacias fleuris, de ces palmiers élégans repose délicieusement notre vue qui ne s'était arrêtée jusqu'ici que sur des sables étincelans ou de sombres rochers! Ne dirait-on pas que la Providence a jeté l'île d'Éléphantine au milieu de cette âpre solitude, afin de tempérer en quelque sorte la sévère uniformité du désert, et de donner à l'homme disgracié qui l'habite, une idée de la fécondité de la terre et des beautés de la création?

Traversons à la hâte sur une barque de Nubiens le bras du fleuve qui nous sépare d'Élé-

phantine, et allons nous y délasser un moment de la chaleur et de la fatigue ; c'est M. Jomard qui nous y invite : « On se repose avec délices, nous dit-il, à l'ombre de ces arbres toujours verts ; l'air pur et frais qu'on y respire, cause une sensation inexprimable, dont le charme ne peut être bien senti que par ceux qui ont approché du tropique. C'est la douce impression de cette température moins brûlante, c'est l'opposition des prés et des rochers, des champs et du désert, d la verdure et du sable, des jardins et du site le plus sauvage ; en un mot, le contraste de la nature et de l'art, qui donnent à ce canton une physionomie distincte, tout-à-fait différente de l'aspect trop monotone des autres points de l'Egypte. Enfin, au milieu de ces tableaux si variés et si pittoresques, le voyageur jouit encore du spectacle de plusieurs antiques monumens qui sont restés debout ; faibles mais précieux vestiges de l'ancienne puissance d'Eléphantine. »

Il y avait une ville égyptienne à Eléphantine. Pomponius Méla la comprend au nom-

bre des plus célèbres de l'Egypte. Du temps d'Hérodote, les Perses, à l'exemple des Pharaons, y entretenaient une garnison, pour défendre la frontière contre les incursions des Ethiopiens. Strabon atteste qu'à leur tour les Romains conservèrent cet usage. Au temps même du Bas-Empire, une cohorte y était encore stationnée. C'est d'Eléphantine que, suivant Hérodote, fut tirée cette fameuse chapelle monolithe qu'Amasis fit transporter à Saïs, et qui avait vingt-une coudées de longueur; il ne fallut pas moins de trois ans et de deux mille bateliers pour la conduire au lieu de sa destination. C'est aussi d'Eléphantine que ce même prince fit venir les plus grosses pierres qui servirent à réparer le temple de Minerve, auquel il ajouta un portique d'une grandeur et d'une magnificence extraordinaires *.

S'il fallait s'en rapporter au témoignage de plusieurs écrivains, la ville d'Eléphantine aurait été jadis le siége ou le chef-lieu d'un gou-

* Herod. *Euterp.*, lib. II, cap. 175.

vernement particulier ; on a souvent parlé d'un *royaume d'Éléphantine* et même d'une *dynastie d'Éléphantine ;* ce qui ferait croire que la royauté y était héréditaire. Jules Africain et Eusèbe vont jusqu'à déterminer le nombre des princes qui occupèrent le trône d'Éléphantine : le premier en compte *neuf*, et le second, *trente et un*. M. Jomard refuse avec raison d'admettre l'existence d'un semblable royaume, dont toute l'étendue aurait été circonscrite à la petite circonférence de l'île, qui n'a que 1400 mètres de long sur 400 mètres de large. « Qu'une maison originaire d'Éléphantine, dit-il, ait été assise sur le trône d'Égypte, c'est ce qu'il serait assez naturel de penser pour expliquer cette dynastie, et c'est ainsi que l'a imaginé M. Paw.» M. Jomard propose aussi une autre conjecture, par laquelle il conserverait à Éléphantine le titre de *royaume* en lui adjoignant toutefois les îles voisines qui occupent le cours du fleuve, depuis Syène jusqu'aux limites de l'Ethiopie. « On concevra, ajoute-t-il, que ces îles ont pu faire un petit gouver-

nement à part ; les auteurs l'auront décoré du nom pompeux de royaume ; et ce gouvernement, étant héréditaire, a pu donner lieu à ce qu'on a nommé dans la suite la dynastie d'Eléphantine. » Le développement à l'aide duquel le savant archéologue explique cette hypothèse, est extrêmement ingénieux; mais nous aurions quelque regret à abandonner la première opinion qu'il a émise et qui est la seule vraisemblable. Voici ce qu'on lit à ce sujet, dans un ouvrage de M. Champollion le jeune : « Une famille originaire de la ville d'Eléphantine monta sur le trône d'Egypte. Ce fait, attesté par Manéthon, a induit les chronologistes en erreur, et leur a fait croire que l'île d'Eléphantine dont ils ignoraient la petite étendue, avait formé un royaume à elle seule *.

Les antiquités d'Eléphantine consistent en deux petits temples construits sur le même plan, et d'après les mêmes proportions. L'un d'eux, celui du nord, est à moitié détruit.

* *L'Egypte sous les Pharaons*, par M. Champollion le jeune, t. 1, pag. 160.

L'autre est demeuré presque intact, et son architecture est un modèle de pureté et d'élégance ; il est entouré d'une galerie composée de piliers carrés sur les deux faces latérales, et de colonnes sur les deux autres. On arrivait au parvis par un escalier, dont on ne voit plus que les cinq ou six marches supérieures. L'œil d'un observateur accoutumé à l'étude du style égyptien ne tarde pas à remarquer, dans la disposition de ce temple, plusieurs particularités dont on ne trouve ailleurs aucun exemple : différent des autres édifices, celui-ci ne présente aucune face inclinée, et ses murs dressés verticalement ne sont pas assujettis au talus que les Égyptiens ont donné à toutes leurs constructions. C'est aussi le seul monument où le plafond de la galerie appuie immédiatement sur la corniche ; l'évasement des portes de la salle auquel donne lieu l'obliquité de l'embrasure est encore une singularité tout-à-fait étrangère à l'architecture des bords du Nil.

Outre ces deux temples, on a retrouvé à Éléphantine un escalier nilométrique dont

la construction paraît remonter au temps des Ptolémées. L'examen de ce monument curieux, et qui est probablement le nilomètre dont parle Strabon, a fourni à M. Girard le sujet d'un excellent mémoire sur l'origine de la coudée des Egyptiens, et sur l'ensemble de leur système métrique.

Mais il est temps de poursuivre notre voyage : déjà les savans de l'expédition nous ont devancés sur les ruines d'Ombos, où nous ne pouvons arriver qu'après huit heures de navigation. La *Germe* qui doit nous recevoir s'est approchée du rivage, et les rameurs assis sur leurs bancs n'attendent plus que le signal du départ. Avant de nous éloigner pour toujours d'Eléphantine, jetons un dernier regard sur ces campagnes rianles, sur ces bois ombrages, sur ces bosquets de palmiers. Un pressentiment me dit que la longue route que nous allons parcourir ne nous offrira nulle part un site aussi pittoresque, une nature aussi libérale.

Enfin, nous arrivons à Ombos, et durant tout le trajet, nous avons à peine aperçu

quelques traces de végétation, disséminées çà et là sur la rive droite du fleuve. Mais, à Ombos, tout est désert. La chaleur y est si forte qu'elle y semble contraire à la vie. Nous sommes au mois de septembre, et le thermomètre de Réaumur s'élève encore à 35 degrés. Cette température est supérieure même à celle de Syène, qui est plus au sud. Ici, pendant que le sable brûle nos pieds, l'atmosphère ne fournit à nos poumons qu'un air embrasé que l'on croit respirer dans une fournaise. Les soldats français ont fait cuire des œufs, en les exposant un moment à la surface du sol, et un jeune nègre qui avait eu l'imprudence de s'engager pieds nus dans les sables, poussa tout à coup des cris si douloureux, que son maître fut obligé de voler à son secours et de l'emporter dans ses bras.

Les ruines d'Ombos ne présentent de toutes parts qu'un aspect désolant. Les débris de la ville égyptienne ont disparu. Située à l'embouchure d'une vallée qui conduit au désert, elle n'a pas eu, pour se dé-

fondre, de l'irruption des sables, le rempart naturel de la chaîne arabique, et le désert s'est avancé, jusqu'au bord du fleuve. Déjà même le village arabe qui a succédé à l'antique Ombos est menacé du même sort, et ses habitans l'ont abandonné. On ne rencontre presque plus d'êtres vivans dans ce canton reculé de l'Egypte.

Sur l'emplacement d'Ombos, on voit dominer encore au-dessus des sables les ruines de deux temples égyptiens, qu'entoure une vaste enceinte construite en briques. Le plus grand de ces temples, précédé de deux portiques, est divisé dans sa largeur en deux parties égales. Cette double distribution n'a point d'analogue dans aucun édifice connu, non-seulement sur les bords du Nil, mais même dans toute l'architecture des anciens. Ces divers débris portent en plusieurs endroits les traces d'un incendie : ainsi le feu paraît s'être joint à l'irruption des sables pour détruire les monumens d'Ombos. Ce n'est pas tout : le Nil, après avoir envahi l'espace qui le séparait de l'enceinte, est venu

battre les flancs du mur qui s'est presque entièrement écroulé ; le fleuve n'a pas même respecté le petit temple dont une portion a été entraînée par la violence des eaux.

Ombos n'a pas toujours été aussi voisine de la rive ; elle ne recevait même les bienfaits de l'inondation que par un canal. Mais le courant s'étant porté avec plus de force vers l'est, a tellement élargi ce canal, qu'il est devenu le lit principal du fleuve : par cet empiétement, une grande portion de terrain s'est trouvée totalement détachée du rivage, et c'est aujourd'hui une île assez étendue à laquelle les Arabes donnent le nom de *Mansouryeh*.

Autrefois, lorsque à l'époque de son accroissement le Nil, franchissant ses bords, portait la fertilité dans le sein des campagnes, les crocodiles pénétraient jusqu'à Ombos avec les premières eaux de la crue. Les habitans de cette ville regardaient dès lors cet amphibie comme le présage et l'emblème de l'inondation. On sculpta son image dans les temples ; et comme tous les biens dérivent

d'Osiris, on représenta ce dieu avec une tête de crocodile. Il n'en a pas fallu davantage pour persuader aux Grecs et aux Romains que le crocodile était adoré à Ombos. Juvénal qui ne laissait échapper aucun trait qui pût servir d'aliment à son humeur satirique, assure, avec son exagération accoutumée, que les habitans d'Ombos vouaient une haine implacable à ceux de Denderah qui avaient le crocodile en horreur :

*Inter finitimos * vetus atque antiqua simultas,*
Immortale odium, et numquam sanabile vulnus,
Ardet adhuc, Ombos et Tentyra... **

(Sat. xv.)

Si nous étions moins impatiens d'arriver à Edfou, où nous devons trouver l'un des plus

* On a déjà relevé l'erreur que commet ici Juvénal en parlant d'Ombos et de Tentyra comme de deux villes voisines : il y a entre elles une distance d'environ cinquante lieues.

** Entre Ombos et Tentyre une ancienne querelle
Embrase encor les cœurs d'une haine cruelle.

(*Traduction de* M. Miennin.)

beaux temples de l'Égypte, nous nous arrêterions un moment, avec M. Rozière, devant les carrières de Silsilis * ; nous pourrions étudier avec lui les procédés employés par les anciens Égyptiens pour l'exploitation du grès qui a servi à la construction de tous leurs édifices subsistans depuis Syène jusqu'à Dendérah. Mais, dans la rapidité de notre course, nous sommes déjà bien loin de ces carrières, et nous avons même négligé de remarquer qu'à Silsilis les deux chaînes de montagnes qui forment la vallée du Nil, sont tellement rapprochées l'une de l'autre qu'elles laissent à peine un passage au fleuve.

Le village moderne d'Edfou a remplacé l'ancienne Atbo des Égyptiens, que les Grecs ont désignée sous le nom d'*Apollinopolis magna*, la grande ville d'Apollon. Par Apol-

* En arabe, *Gebel-el-Selseleh*, c'est-à-dire *Montagne de la chaîne*. Selon une tradition accréditée dans le pays, le Nil aurait été jadis traversé en cet endroit par une chaîne de fer dont on supposait les extrémités fixées sur les sommets opposés des deux montagnes.

lon, il faut ici entendre Horus qui, selon le témoignage d'Hérodote, de Diodore et de Plutarque, était la divinité égyptienne dont les Grecs firent leur Apollon.

Apollinopolis était autrefois le chef-lieu d'un *nome* ou district, auquel elle donnait son nom. Pline nous apprend que c'était une des principales villes de la Thébaïde; et, du temps d'Adrien, elle conservait encore assez d'importance pour qu'une médaille y fût frappée en l'honneur de cet empereur. Ce ne fut que vers la fin du quatrième siècle que cette cité se trouva déchue de son ancienne splendeur: à cette époque, les trois villes d'Égypte auxquelles on décernait le premier rang, étaient, au rapport d'Ammien Marcellin, Coptos, Hermopolis et Antinoé.

La plus grande partie des maisons qui composent le village moderne d'Edfou, sont groupées confusément sur la terrasse même du temple d'Apollinopolis. Rien n'est plus frappant que le contraste que présentent ces misérables cahutes avec l'édifice somptueux sur lequel elles sont assises. Les grandes masses

du monument égyptien font tellement ressortir la pauvreté de leur construction, qu'au premier coup-d'œil on a peine à se persuader que ce sont des habitations humaines.

Par l'étonnante régularité de son plan, par la beauté de ses sculptures, par la majesté de son ordonnance, le temple d'Edfou mérite d'être regardé comme l'un des ouvrages les plus admirables que nous aient légués les Égyptiens. Il suffit de jeter un coup d'œil sur ses principales dimensions, pour concevoir tout le grandiose de son architecture : ce temple a environ 424 pieds de longueur. Le fût de ses plus grosses colonnes, mesuré dans la partie inférieure, a près de 20 pieds de circonférence. Les pierres qui ont été employées dans les plafonds sont surtout d'une proportion extraordinaire; celles du grand portique n'ont pas moins de 18 pieds de long; une seule de ces pierres pèserait plus de 70 milliers. La façade extérieure de l'édifice s'étend sur une largeur d'environ 212 pieds : elle est composée de deux grands massifs quadrilatères, qui, par le grand talus donné à leurs

faces, participent à la fois de la forme pyramidale et de la forme trapézoïde ; c'est entre ces espèces de môles que se trouve, pour ainsi dire, enchâssée la grande porte d'entrée. Dans l'intérieur des deux massifs sont pratiqués des escaliers qui conduisent sur les terrasses. Les savans de l'expédition ont donné le nom de *pylône* * à l'ensemble de cette construction colossale qui précède en général tous les monumens de l'Egypte. On présume que les pylônes avaient jadis une double destination : c'étaient à la fois des tours propres à défendre l'entrée des édifices sacrés, et des observatoires astronomiques où les prêtres d'Isis pouvaient se livrer à l'étude des phénomènes célestes.

A peine avons-nous traversé cette porte majestueuse, que nous voyons se déployer à nos yeux un immense pérystile, entouré sur trois côtés d'une galerie couverte, et ayant pour quatrième côté la façade d'un beau

* Ce mot n'est que la transcription du grec *pulón* que Diodore de Sicile avait déjà employé dans ce sens et qui est un augmentatif de *pulè, porte*.

portique. C'est dans ce premier portique que se trouvent, au nombre de dix-huit, et sur trois rangées régulières, les plus grosses colonnes de l'édifice. Un autre portique plus petit succède au premier, et conduit aux diverses salles qu'il faut encore traverser pour arriver au sanctuaire. Ce n'est qu'avec un pieux recueillement que nous pénétrons dans cet asile secret, qui fut si long-temps interdit à la curiosité des hommes, et où se célébraient les cérémonies d'un culte imposant. Séparé du reste de l'édifice par un corridor étroit et obscur, enveloppé par quatre murs d'enceinte qui semblaient opposer aux entreprises des profanes une barrière inaccessible; précédé du côté de l'entrée par six portes successives et par une longue suite de compartimens et de portiques; ne recevant le jour que par des ouvertures pratiquées au plafond, et à travers lesquelles la lumière ne pénètre pour ainsi dire qu'à regret, ce sanctuaire atteste encore aujourd'hui par l'isolement de sa construction, tout le mystère dont les prêtres égyptiens entouraient autrefois

leurs pratiques religieuses. M. Jomard pense que le temple d'Apollinopolis fut une espèce de panthéon, où étaient honorés à la fois tous les dieux du pays, c'est-à-dire tous les attributs qui caractérisent les deux grandes divinités de la théogonie égyptienne, Osiris et Isis.

Ce savant a découvert, parmi les sculptures, une image de phénix qui, d'après Solin et Pline, était, chez les anciens Égyptiens, l'emblème de *la grande année ou période sothique*. Tout le monde connaît la fable ingénieuse de la mort et de la résurrection de cet oiseau : parvenu à la fin de sa vie il formait un nid de myrrhe et d'encens, quittait l'Inde sa patrie, et venait mourir en Égypte, dans le sanctuaire même du temple du soleil, à Héliopolis, pour y renaître quelques jours après de ses propres cendres. M. Jomard nous fait observer l'analogie qui existe entre cette résurrection allégorique et *le retour de l'année fixe* chez les Égyptiens. Tacite donne en effet quatorze cent soixante-un ans à la vie du phénix ; or cette durée est précisément

celle de la période sothique, dont le renouvellement était marqué par le lever héliaque de Sirius, époque à laquelle s'effectuait chez les Égyptiens, le concours de l'année fixe et de l'année vague.

A côté du grand édifice que nous venons de décrire, s'élève un autre monument construit sur une échelle moins étendue : c'était un *Typhonium*, ou temple consacré à Typhon, le génie du mal.

Dans le voisinage d'Edfou, c'est-à-dire à deux lieues plus au nord et sur la rive droite du Nil, était située l'antique Elethyia*. Quoique les vestiges qui en restent ne puissent pas être mis en parallèle avec ceux d'Apollinopolis, on y découvre encore les ruines de deux enceintes et les débris de plusieurs édifices. Mais, ce qui fixe d'abord les yeux du voyageur en s'approchant de l'emplacement d'Elethyia, c'est un énorme rocher que les

* Le nom d'*Elethyia* ou *Eileithyia* est celui que les Grecs donnaient à la déesse qui présidait aux accouchemens et que les Romains ont adorée sous celui de *Lucine*.

Égyptiens ont isolé de la chaîne arabique, en exploitant les masses intermédiaires par lesquelles il tenait à la montagne. Ils en avaient ensuite creusé l'intérieur, et les formes symétriques, conservées dans l'ensemble de ce travail, donnent au rocher ainsi façonné l'apparence d'un édifice gigantesque. Les diverses couches de la pierre qui, par une singularité remarquable, sont assez égales entre elles et toutes parallèles à l'horizon, représentent assez bien l'aspect des assises qui composent une construction régulière. C'est ainsi que l'illusion n'est pas encore détruite, lorsqu'on est déjà très-près de ce monument artificiel.

Si le lecteur voulait traverser avec moi le fleuve, mon premier soin, en abordant à Elethyia, serait de le conduire aux grottes dont M. Costaz nous a donné une si intéressante description. Heureusement, nous en trouverons ailleurs de plus importantes et de plus nombreuses. Les monumens souterrains d'Elethyia furent les premiers de ce genre que découvrirent les savans de l'expé-

dition ; c'est là que, pour la première fois, ils virent des bas-reliefs consacrés à la représentation de la vie domestique et des arts industriels des anciens Égyptiens. Tous ces tableaux, sculptés dans le rocher même et revêtus de couleurs variées, offraient surtout des scènes agricoles où l'on pût étudier à loisir les procédés de la culture et la forme des instrumens aratoires. A l'agriculture succédaient tour à tour la pêche, la chasse, la vendange, la navigation à la voile et à la rame, les funérailles des particuliers, l'embaumement des corps. Jusque-là l'étude des monumens élevés à la surface du sol n'avaient offert à nos voyageurs que des scènes religieuses ou militaires ; dans les grottes d'Elethyia, ils se trouvaient tout-à-coup initiés à la connaissance des mœurs privées et de l'industrie des Égyptiens. « A la nouvelle de cette intéressante découverte, qui excita parmi nous un enthousiasme général, dit M. Saint-Genis, la moitié des membres de la commission, qui était descendue dans la plaine d'Elethyia, accourut ; l'autre moitié,

qui s'était déjà rendue à Esné, distante de sept lieues, remonta le Nil pendant la nuit, et se réunit aux grottes. Tous travaillèrent à recueillir le plus grand nombre possible des tableaux qu'elles renfermaient. »

Tout en parlant d'Elethyia, de son rocher taillé et de ses grottes, nous sommes arrivés à Esné, sans nous apercevoir de la route; nous voilà donc, le lecteur et moi, parcourant les rues d'une ville arabe.

Esné est située sur la rive gauche du fleuve, à environ cent cinquante lieues du Caire, sous le 30° 14' 41" de longitude et le 25° 17' 38" de latitude septentrionale. Elle est la capitale de la dernière province de l'Egypte moderne, et à plusieurs égards, elle peut être considérée comme une ville importante. L'industrie et le commerce y offrent sans cesse un tableau animé. C'est là, qu'après avoir traversé d'immenses déserts, vient s'arrêter la caravane du Sennâr, qui apporte en Egypte les dents d'éléphant, la poudre d'or, les plumes d'autruche, la gomme arabique, et les autres objets du commerce de l'Afrique intérieure. Les Ba-

rabras * y vendent une grande quantité de corbeilles et de petits ouvrages, habilement tissus en feuilles de palmier et peints de diverses couleurs. On y fabrique des étoffes de coton bleu très-fines, et une espèce de châles appelée *mélayeh*. On trouve aussi plusieurs fours à poteries et une vingtaine de pressoirs où se prépare l'huile de laitue. La grande place d'Esné est ornée d'édifices construits en briques coloriées dont la disposition ingénieuse présente à l'œil d'agréables dessins. Au nord de la ville est situé le jardin de Hassan-Bey, qui, du temps de l'expédition, porta le nom de *Jardin français*, parce que les Français en avaient fait le lieu favori de leurs réunions et de leurs promenades. « Les habitans d'Esné, disent les auteurs de la description **, sont naturellement doux : nous avons habité cette ville pendant près de deux mois consécutifs ; nous y sommes revenus à différentes époques, et c'est la ville d'Egypte

* Les Arabes donnent ce nom aux habitans de la Nubie et de l'extrémité méridionale de l'Egypte.

** MM. Jollois et Dervilliers.

dont nous co
venir. »

Après avoi
louks, les sol
lassaient des
ployant aux
merveilles de l'
côtés s'élevaie
les habitans d'I
et en profitaien
mettaient en app
français. Les usage
se mêlaient de man
seraient bientôt con

La ville d'Esné ren
sein un beau portique
le fragment le plus pur d
tienne, et l'un des monu
de l'antiquité *. Compos
lonnes où sont rapproch
coup-d'œil les types variés

* *Voyage dans la Haute et la*
M. Denon, 4e édit. in-12, tom. II,

disent nos voyageurs, que les
ent point assez promptement
our prendre connaissance de
existe; il se présente à l'esprit
s que l'on voudrait résoudre,
l'on voudrait constater en
où sont les cent portes chan-
, et par chacune desquelles
cents chariots armés en
é de toutes parts de ma-
n s'abandonne facilement
tes ces exagérations poé-
endre de la réalité. Où
andias, vantée par Hé-
colossale de toutes
utrefois l'Egypte? Où
rcle d'or sur lequel
et le coucher des
le l'année? Où est
ande *Diospolis*,
tendue,
difices
sont
eur

Esné a usurpé la place. Pour expliquer ce nom, Strabon nous raconte gravement que le poisson *latus* y était adoré et partageait les honneurs divins avec Minerve *. Voilà bien les Grecs et les Romains ! Accessibles à tous les préjugés populaires, ou trompés par des sculptures emblématiques dont ils ignoraient le véritable sens, ils ont vu partout en Egypte le culte des animaux : à les en croire, les Egyptiens adoraient ici un crocodile, là un chat, plus loin un ibis ; on a même parlé de légumes. Que les prêtres d'Osiris, regardant les idées abstraites de leur religion comme trop au-dessus de l'intelligence ordinaire de la multitude, aient voulu employer un langage plus sensible et lui aient montré dans des objets terrestres divers attributs de

pollion a retrouvé dans les manuscrits coptes, et auxquels les Arabes n'ont fait qu'ajouter, pour l'euphonie, un *alef* initial. Ils en ont fait autant à l'égard d'Assouân et d'Akhmim.

* Strab. *Géograp.*, lib. xvii, édi. 1620, pag. 817. La Minerve des Égyptiens était, selon Platon, la déesse Néith.

la divinité; qu'ensuite, le peuple, confondant l'image avec l'attribut, ait considéré ces emblèmes grossiers comme autant d'êtres placés sous la protection céleste, et dignes par conséquent du respect des hommes: voilà ce que l'on peut raisonnablement concevoir; voilà l'histoire de toutes les religions. Mais prétendre que c'étaient là les dieux mêmes des Egyptiens, n'est-ce pas avancer une chose absurde? Comment croire, en effet, à l'existence d'un culte aussi misérable et aussi ridicule, dans un pays où l'étude des sciences naturelles était si avancée, où l'on sculptait des zodiaques, où des procédés chimiques étaient déjà venus au secours de l'industrie, où l'art difficile du gouvernement était si habilement appliqué aux mœurs habituelles de la nation et à la constitution physique de la contrée? Quoi! ces mêmes hommes que toute la terre a salués du nom de sages, qui jugeaient leurs rois sur la tombe, qui les premiers s'étaient élevés au dogme sublime de l'immortalité de l'âme, qui regardaient cet univers comme une demeure éphémère,

comme une simple hôtellerie où l'on ne s'arrête qu'un instant, à la veille d'un long voyage; ces hommes, dis-je, qui avaient porté si haut la dignité de la raison humaine se seraient dégradés jusqu'à s'incliner stupidement devant un reptile! Après avoir observé le cours des astres et avoir soumis à leurs calculs investigateurs tous les secrets de l'harmonie céleste, ils seraient descendus de ces hautes spéculations pour se choisir des dieux dans leur potager? Ainsi, ce temple même de Latopolis, dont nous venons d'admirer le portique et dont la construction a peut-être coûté un siècle entier, n'aurait été érigé par les Egyptiens qu'en l'honneur d'un poisson! Etrange divinité pour un édifice aussi somptueux! Idole vraiment digne du peuple le plus grave de la terre, du peuple qui enseignait la sagesse aux nations, qui donna des lois à l'Attique et jeta les premiers fondemens de la civilisation universelle.

Les religions se succèdent comme les villes et les peuples; mais ces grands dépla-

cemens des sociétés humaines sont surtout frappans en Egypte, où tant de nations ont passé. A Esné, une partie de la population est chrétienne : on y compte environ trois cents familles coptes, qui ont leur église à trois quarts de lieue au dehors de la ville : « Cette église et le couvent dont elle dépend, disent MM. Jollois et Dervilliers, sont célèbres par le massacre épouvantable de chrétiens commis sous Dioclétien; c'est un lieu de pélerinage extrêmement fréquenté. Ce couvent est très considérable, et il paraît l'avoir été bien davantage : les voyageurs qui nous ont précédés, s'accordent assez sur ce point; et les ruines qne l'on voit encore dans ses environs viennent à l'appui de leurs témoignages. Ce qui subsistait, à l'époque de notre voyage, était entretenu à grands frais; mais, depuis long-temps, le bon goût ne préside pas aux travaux qu'on y exécute. »

Au nord d'Esné, MM. Jollois et Dervilliers nous montrent encore les ruines d'un temple égyptien. Sa construction, beaucoup plus négligée que celle du portique de Latopolis,

a aussi moins résisté aux ravages du temps. Les habitans d'Esné assurent, cependant, que cet état de dégradation n'est que le résultat des fouilles multipliées, faites dans ses fondations par ordre d'Ismaïl-Bey, qui avait conçu l'espoir d'y trouver des trésors. Ce petit temple est précédé d'un portique dont le plafond, soutenu par trois colonnes, présente sur ses deux soffites extrêmes, un second zodiaque à peu près semblable à celui que nous avons déjà vu; il commençait aussi par la Vierge; mais une colonne de la façade, s'étant affaissée, a entraîné avec elle une partie du bas-relief astronomique : la Vierge et deux autres signes ont disparu. Des fragmens de pierre amoncelés au pied de l'édifice en portent encore les vestiges : on y a reconnu l'épi de la Vierge; un des plateaux de la Balance et la queue du Scorpion.

Maintenant que nous voici sur la route d'Erment, prenons congé de MM. Jollois et Dervilliers qui, bientôt, nous rejoindront à Thèbes; et sur les pas de M. Jomard, allons visiter les ruines de l'ancienne Hermonthis.

« Les antiquités d'Hermonthis, nous dit-il, n'offrent rien d'aussi grand que les temples de Philæ, d'Esné et d'Edfou. C'est par une disposition particulière au temple qu'elles renferment, par l'élégance de ses colonnes, par les sculptures dont il est couvert, enfin par un bassin qu'on croit avoir servi de milomètre, que ces ruines se recommandent à l'attention du voyageur. »

M. Jomard nous fait remarquer, parmi les sculptures qui décorent le temple d'Hermonthis, une figure de girafe, la seule qu'on ait trouvée dans les bas-reliefs égyptiens. « A sa taille élevée, à ses jambes antérieures si hautes, à son cou si allongé, à sa queue très courte, enfin à ses deux petites cornes, il est impossible de méconnaître ce quadrupède gigantesque, l'un des plus extraordinaires de l'ancien continent. On sait que sa hauteur, y compris la tête, atteint quelquefois jusqu'à dix-sept pieds; et sa longueur totale, jusqu'à vingt-deux. La Mosaïque de Palestrine en renferme une figure qui ressemble beaucoup à celle d'Hermonthis : celle-ci, par la forme de sa

tête et la longueur de son cou, a de l'analogie avec le chameau; mais nous ne l'avons vue marquée de ses taches vives qui l'ont fait nommer, chez les anciens, le *chameau-léopard*. C'est aux naturalistes à rechercher comment la girafe, aujourd'hui inconnue en Egypte, et qui paraît reléguée dans les déserts de l'Afrique méridionale, était connue des anciens Egyptiens, et comment ils l'ont figurée dans leurs sculptures, tandis que le chameau ne s'y voit nulle part.

La décoration du temple d'Hermonthis, comme celle de tous les édifices égyptiens, présente une foule d'autres bas-reliefs curieux et dignes d'être étudiés. L'importance que les sujets astronomiques peuvent avoir pour les archéologues, sous le double rapport de la chronologie et des sciences, nous fera surtout distinguer au plafond du sanctuaire un tableau où plusieurs signes du zodiaque se reconnaissent aisément au milieu d'autres figures. Ce tableau paraît être la représentation de deux équinoxes.

Mais suspendons ici notre course : nous

n'irons pas, à la suite de M. Costaz, visiter sur la rive opposée les vestiges de l'antique Tuphium que remplace aujourd'hui le village de Taud. Ces ruines ne consistent qu'en un temple totalement enfoui, et dont il ne reste au-dessus du sol que deux petites chambres peu importantes. Aussi bien, le lecteur doit être fatigué du long trajet que nous venons de faire : il est temps de reprendre haleine. Notre prochaine exploration commencera par cette fameuse Thèbes, dont le nom rappelle de si grands souvenirs et où nous devons trouver de somptueux et d'innombrables monumens. Encore deux voyages semblables, et nous aurons parcouru toute l'Egypte.

CHAPITRE TROISIÈME.

Monumens de Thèbes.

En sortant d'Hermonthis, nous sommes rejoints par MM. Jollois et Dervilliers, qui nous attendaient sur les bords du fleuve : ce sont les deux savans de l'expédition qui ont fait le plus long séjour parmi les ruines de Thèbes, et la description qu'ils en ont donnée est la plus complète qui ait jamais existé. Pour l'érudition, on y trouve réuni tout ce que deux hommes laborieux peuvent rassembler ; pour l'unité des vues et l'harmonie de l'ensemble, on croit n'avoir lu que le travail d'un seul homme. Inséparables amis, voyageurs intrépides, observateurs

attentifs, on les a toujours rencontrés ensemble, dans les mêmes courses, au milieu des mêmes dangers, soumis aux mêmes impressions, occupés des mêmes études. C'est ensemble qu'ils ont tout vu, tout jugé, tout senti : quels souvenirs promet à leurs vieux jours cette noble et touchante association, cette communauté de périls et de gloire, cette fraternité littéraire, contractée au milieu des armes, dans un autre continent, sur les débris d'un grand empire !

Nous avançons. L'air est calme, le ciel pur, le soleil éclatant. Au-dessus de nos têtes se déploie toute la magnificence de la création, tandis qu'autour de nous notre regard fatigué n'embrasse qu'un sol aride et des rochers nus : ici, tout le luxe de la nature est dans le ciel ; il n'y a sur la terre que solitude et pauvreté. Mais l'aspect du Nil suffit au grandiose du paysage ; il anime à lui seul le tableau ; c'est un des points de l'Égypte où ce fleuve imposant se présente à l'œil du voyageur dans toute la majesté de son cours. A notre gauche, s'élèvent les pics escarpés

des montagnes de la Libye ; à droite, les coteaux de la chaîne arabique viennent, par une pente plus douce, expirer sur la plage. Tout le site est dans une immobilité parfaite ; et au milieu de ce vaste silence, je ne sais quelle vague émotion nous agite. Nous marchons d'un pas grave et mesuré, la tête baissée, le regard fixe, l'esprit pensif, comme dans l'attente de quelque évènement ; tout-à-coup, le geste de nos conducteurs s'anime, nous levons les yeux, un cri part : « Voilà Thèbes ! »

D'où vient qu'à l'aspect des ruines on est toujours frappé d'une stupeur religieuse comme à l'aspect d'une grande infortune ? Existerait-il quelque liaison secrète entre cette image matérielle de la destruction et les renversemens des sociétés humaines ?.... Quel rapport entre quelques colonnes brisées et les inconstances du destin ? Le temps aurait-il voulu mettre sous nos yeux, dans ces débris mêmes de notre magnificence, une démonstration éclatante de notre néant ?...

Mais, lorsque la magie des souvenirs se joint à l'éloquence des ruines, lorsque chaque pierre peut devenir pour nous une page historique, et qu'au lieu de quelques décombres vulgaires, on a devant soi les restes encore majestueux d'une ville immense, l'une des plus anciennes cités du monde, et qui soumit le monde à l'influence de ses conceptions intellectuelles; combien alors, au seul nom prononcé de Thèbes, notre imagination s'exalte et s'agrandit! Avec quelle rapidité nos impressions se succèdent, se multiplient et se confondent! Qu'un pareil spectacle est fécond en méditations! Nos pensées semblent se revêtir à notre insu de toute l'austérité des objets qui nous environnent, et il est un moment où notre rêverie prend un caractère sublime.

Bientôt, nous sentons s'allumer en nous une ardente curiosité: notre inpatience voudrait tout voir, tout découvrir, tout embrasser d'un regard; c'est presque une fièvre qui nous tourmente; c'est une soif qui ne laisse aucun repos, si elle n'est satisfaite.

« Il semble, disent nos voyageurs, que les sens n'obéissent point assez promptement à la volonté pour prendre connaissance de tout ce qui existe; il se présente à l'esprit mille questions que l'on voudrait résoudre, mille faits que l'on voudrait constater en même temps : où sont les cent portes chantées par Homère, et par chacune desquelles sortaient deux cents chariots armés en guerre? Environné de toutes parts de magnifiques ruines, on s'abandonne facilement aux illusions; et toutes ces exagérations poétiques paraissent prendre de la réalité. Où est la statue d'Osymandias, vantée par Hécatée comme la plus colossale de toutes celles que renfermait autrefois l'Egypte? Où était placé ce fameux cercle d'or sur lequel on avait indiqué le lever et le coucher des astres pour tous les jours de l'année? Où est l'emplacement de cette grande *Diospolis*, dont les anciens auteurs célèbrent l'étendue, et qui renfermait un des plus vastes édifices que les Egyptiens eussent élevés? Où sont les demeures de ces rois si vantés que leur

sagesse a fait mettre au rang des dieux, et dont les institutions utiles et précieuses font encore l'admiration de ceux qui en pénètrent les vrais motifs? Où est enfin cette célèbre statue de Memnon, dont tant d'illustres personnages ont entendu la voix au lever de l'aurore?... Toutes ces questions et mille autres qui se présentent à l'esprit du voyageur, le jettent dans une agitation singulière. Attiré par une multitude d'objets nouveaux, par une architecture colossale, à laquelle l'œil n'est point accoutumé, on regarde tout avec une avide curiosité. Les sensations que fait éprouver la vue de Thèbes ne se communiquent pas seulement à ceux qui se livrent à l'étude des arts; les magnifiques constructions de cette antique cité offrent des beautés d'un tel ordre, qu'elles attirent les regards des hommes qu'on croirait les moins propres à les apprécier. Ce sont comme de grands accidens de la nature, ou comme des phénomènes éclatans, qui, tandis qu'ils captivent l'attention des esprits accoutumés à observer, produisent encore sur la multi-

tude les impressions les plus vives et les plus profondes*. »

Mais, avant de visiter ces ruines étonnantes où les Egyptiens vont nous paraître si grands, parcourons d'un regard la vaste plaine qu'elles occupent : les deux chaînes de montagnes, en se recourbant vers le fleuve, l'une au midi, l'autre au nord, décrivent chacune un demi-cercle, et laissent entre elles une vallée immense, dont elles forment la ceinture à l'horizon. Le Nil, qui, depuis plus de deux lieues, avait coulé dans un lit unique, se partage en plusieurs bras en entrant dans la plaine de Thèbes, et donne naissance à cinq îles diverses de forme et d'étendue, dont une seule est habitée. Les autres élèvent à peine au-dessus des eaux leur surface couverte de verdure ; elles sont le séjour ordinaire des crocodiles, qui viennent s'y exposer aux rayons d'un soleil ardent. Le moindre bruit qui agite les airs cause une telle épouvante à ces énormes

* *Descript. de l'Egypte*, t. II, p. 7.

reptiles, qu'ils se précipitent avec fracas dans le fleuve, et n'en ressortent qu'un moment après pour s'étendre de nouveau sur la plage, où les attire la chaleur.

Plusieurs villages arabes sont disséminés çà et là sur l'une et l'autre rive du Nil. Le plus considérable est celui de Louqsor, qui compte deux à trois mille âmes, et dont toutes les maisons sont surmontées de colombiers où l'on entretient une multitude innombrable de pigeons. Une fois par semaine, les habitans des villages voisins se réunissent à Louqsor pour y échanger leurs denrées.

La plupart de ces villages modernes sont construits au milieu des ruines, et quelquefois sur les décombres mêmes de l'ancienne capitale de l'Egypte. Sur la rive occidentale du fleuve, *Medynet-Abou* et *Kournah* offrent encore de magnifiques débris de monumens égyptiens. L'espace qui sépare ces deux villages est également couvert d'antiques constructions, et à l'ouest, dans la partie de la chaîne libyque, qui est la plus voisine du

fleuve, sont creusées ces fameuses catacombes de Thèbes, où la pieuse industrie des Égyptiens semble avoir tenté un suprême effort.

Sur la rive orientale, c'est-à-dire, du côté de l'Arabie, *Louqsor* et *Karnak*, bâtis sur des ruines colossales, sont, pour ainsi dire, liés entre eux par une série non interrompue de fragmens antiques. Plus loin, vers le nord, et au pied de la chaîne arabique, quelques colonnes encore debout s'élèvent isolément dans les airs et marquent la place des derniers édifices de Thèbes.

Tel est l'aspect de la plaine qui se déploie devant nos regards. Arrivés au village moderne d'Akalteh, sur la rive gauche du Nil, si nous continuons notre marche en appuyant vers l'occident, le premier vestige qui s'offre à nous des travaux des anciens Egyptiens, est une vaste enceinte quadrilatère qui paraît avoir servi de cirque aux habitans de Thèbes. C'est dans ce grand hippodrome qu'ils s'exerçaient sans doute aux évolutions militaires, aux jeux gymniques et aux courses de chevaux et de chars. En examinant les

débris de l'enceinte, on s'aperçoit qu'elle était formée, non par un mur continu et régulier, mais par quatre rangées de massifs pyramidaux, construits en briques et à peu près semblables pour la forme aux massifs des pylônes*. Disposées à d'égales distances, ces constructions triomphales laissaient entre elles plus de quarante issues et offraient ainsi sur tous les points un libre passage à la circulation des chars et à l'écoulement de la multitude**. L'étendue de ce cirque était immense: sa superficie est sept fois plus considérable que celle du champ-de-Mars à Paris***.

* Il est à remarquer que le côté occidental avait un double rang de massifs.

** L'entrée principale, qui était du côté de l'est, était large 800 mètres.

*** Le Champ-de-Mars a 911 mètres de long et 390 mètres de large; ce qui donne une superficie de 355, 290 mètres carrés, faisant 93,400 toises. L'Hippodrome de Thèbes a 2,500 mètres de long sur 908 mètres de large, ce qui donne une superficie de 2,460,000 mètres carrés ou 624,380 toises. (Jollois et Dervilliers, *Descript. de l'Egypte*, t. II, p. 138.)

Si Hérodote avait visité cet hippodrome de Thèbes, si surtout il avait vu, dans les catacombes et sur plusieurs édifices, les divers bas-reliefs où sont représentés les jeux gymniques des Egyptiens, il n'aurait pas avancé que Chemmis était la seule ville des bords du Nil où, à l'imitation des Grecs, de semblables jeux étaient célébrés*. Bossuet qui a plus étudié l'antiquité qu'on ne le pense communément, assure que les courses à pied, à cheval et dans les chars se pratiquaient en Egypte avec une adresse admirable, et qu'il n'y avait pas dans l'univers de meilleurs hommes de cheval que les Egyptiens**. Hérodote, d'ailleurs, n'a-t-il pas dit lui-même que des ambassadeurs Eléens étaient venus, sous le règne de Nécos, soumettre à l'approbation des Egyptiens les réglemens des jeux olympiques? Et si un semblable fait révèle

* Hérodote fait dire aux Chimmites que ces jeux étaient célébrés en l'honneur de Persée qui était originaire de leur ville, puisque ses ancêtres Danaüs et Lyncée y étaient nés. (Hérod., lib. II, cap. 91.)

** *Disc. sur l'hist. univ.*, 3e part.

la haute opinion que les peuples s'étaient formée de leur sagesse, ne prouve-t-il pas aussi qu'ils avaient acquis dans ces sortes de jeux une supériorité reconnue? Un fait plus remarquable encore, et qui est rapporté par Diodore de Sicile, atteste non-seulement que les exercices du corps étaient en honneur en Égypte, mais qu'ils y faisaient partie de l'éducation militaire. Cet historien raconte que le père de Sésostris, ayant réuni tous les enfans mâles du royaume, nés le même jour que son fils, et leur ayant donné à tous une éducation commune, les faisait assidûment exercer à toutes sortes de travaux; il ne leur était permis, ajoute-t-il, de prendre aucune nourriture, qu'ils n'eussent auparavant parcouru un espace de cent quatre-vingts stades*.

Supposons maintenant que l'enceinte spacieuse qui s'étend devant nous et qui a près

* Ce sont les expressions de Diodore : *Assiduis laborum tirociniis exercebat; nulli enim cibum sumere, nisi priùs* CLXXX *stadia percurrisset, licebat.* (Diod. Sic., lib. I.)

de quinze stades de longueur*, était l'arène où s'exerçaient les jeunes condisciples de Sésostris : ils étaient obligés d'en parcourir douze fois l'étendue pour fournir la course qui leur était imposée.

En sortant de ce cirque par l'extrémité du nord, nous nous trouvons devant une grande butte factice, couverte dans presque toute son étendue des débris d'un village arabe tombé en ruines, et qui porte le nom de Medynet-Abou**. Au-dessus de ces monti-

* J'adopte ici de préférence le calcul de M. Jomard, qui porte à 2,700 mètres la longueur de l'Hippodrome (*Descript. de l'Egypte*, t. VII, p. 104 et 180) : d'après MM. Jollois et Dervilliers, cette longueur n'est, comme on vient de le voir, que de 2,510 mètres qui, à raison de 084 m. 72 par stade, ne donneraient guère plus de 15 stades et demi.

** J'écris *Medynet-Abou*, d'après la Commission d'Egypte; je suis fâché qu'on n'ait pas préféré l'orthographe de *Medynet-Tabou* : car, ainsi que l'a pensé Bruce, le mot *Tabou* pourrait fort bien être la transcription arabe du nom de Thèbes, qui, selon M. Champollion *le jeune*, se prononçait *Tapé* dans la langue égyptienne. Quant à la dénomination

culés de décombres, plusieurs monumens égyptiens montrent leurs masses imposantes. Celui qui attire le premier nos regards est un immense édifice qui occupe le centre même du plateau, et qui paraît avoir été la demeure d'un souverain. A droite, s'élève un pavillon à deux étages, dont le faîte est crénelé, et qui laisse voir derrière lui les restes d'un temple que précèdent des propylées. Plus près de nous, et au pied de la butte factice, nous rencontrons un autre temple plus petit, que nous feindrons de ne pas apercevoir, afin d'arriver plutôt au monument qui domine ce riche tableau.

Les édifices de Thèbes sont empreints d'un tel caractère de grandeur, qu'ils peuvent

de *Médynet-Abou* que MM. Jollois et Dervilliers ont adoptée, elle me paraît inadmissible, puisque la réunion de ces deux mots arabes serait un solécisme. Pour signifier la *ville du père*, il faudrait écrire *Medynet-el-ab*. MM. Jollois et Dervilliers ignoraient sans doute que le mot *abou* n'est jamais employé par les Arabes que lorsqu'il est suivi d'un génitif ou d'un pronom affixe.

aisément se passer de la pompe d'une description poétique : le luxe des mots est inutile, quand l'éloquence est dans les choses, et que la vérité suffit à l'admiration. Ici, pour étonner, il ne faut qu'être simple, et souvent c'est avoir assez fait pour un monument égyptien, que d'en avoir indiqué les principales dimensions. Le palais de Medynet-Abou s'étend sur une longueur d'environ cent cinquante mètres, et la façade de son premier pylône, mesuré vers sa base, a soixante-trois mètres de largeur ; les deux énormes massifs qui occupent les flancs de la porte d'entrée ont chacun une épaisseur de 27 pieds. Cette façade majestueuse conduit à une vaste cour fermée sur ses deux côtés par des galeries et au fond par un second pylône. La galerie, qui est à gauche en entrant, se compose de huit colonnes, couronnées de chapiteaux à forme de campanet et surmontées d'un dé carré sur lequel pose l'architrave. Au lieu de colonnes, la galerie de droite a sept piliers carrés auxquels sont adossées de grandes statues de divinités

égyptiennes : mesurées depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de leur coiffure symbolique, ces figures n'ont pas moins de vingt-trois pieds de haut. Ne pourrait-on pas voir dans cette rangée de colosses, ainsi debout devant des piliers qu'ils semblent eux-mêmes soutenir, le type primitif des cariatides de la Grèce? Que deviendrait alors la fable inventée par Vitruve, qui assure que les Grecs, pour punir les habitans de la Carie de leur alliance avec les Perses, crurent assez les humilier en représentant dans les édifices publics les femmes cariates accablées sous le poids de l'architecture?

La porte du second pylône est d'une élévation qui pourrait paraître exagérée à des constructeurs européens : l'ouverture en est trois fois plus haute que large. Ces proportions, inusitées chez les autres peuples, ont été sans doute adoptées par les Égyptiens, ou parce qu'elles favorisaient la célébration de leurs cérémonies religieuses, ou seulement parce qu'elles étaient dictées par des motifs de goût : car, loin d'être choquante, cette

hauteur de la porte ajoute à l'effet de la perspective, et semble agrandir l'échelle de tout l'édifice.

A cette cour succède un superbe péristyle où se déploie toute la magnificence des Pharaons. Il semble que ses fondateurs aient voulu le rendre éternel : les pierres qui en forment le plafond sont prodigieuses ; les colonnes de ses deux galeries latérales sont plus grosses que celles du temple d'Edfou : leur fût a, près de vingt-trois pieds de circonférence, et sa forme légèrement cônique s'enfle et décroît subitement, en appuyant sur la base ; le chapiteau présente l'image d'un bouton de lotus qu'on aurait tronqué dans sa partie supérieure. Les deux autres galeries sont formées de piliers-cariatides, semblables à ceux que nous avons déjà vus dans la première enceinte. Ce sont surtout ces grandes figures égyptiennes qui donnent au péristyle un aspect solennel : à la hauteur imposante de leur stature, à l'immobilité de leur pose, aux signes mystérieux qui les décorent, on se croit entouré d'une assemblée

de dieux. Les plafonds mêmes où, sur un champ d'azur, sont parsemées des étoiles d'un jaune d'or, semblent représenter la céleste demeure et ajoutent encore à l'illusion : « Quelle impression vive et profonde, s'écrient nos deux voyageurs, l'aspect de ce lieu ne devait-il pas produire sur les anciens Égyptiens, pour qui tout avait un sens mystique et religieux ; si nous, qui sommes étrangers à leurs mœurs, à leurs habitudes et à leur culte, nous n'avons pu sans émotion pénétrer au milieu de ces galeries dont chaque support est un dieu ! »

Mais, ce n'est pas seulement par la mâle simplicité de son ordonnance, par la grandeur de ses proportions, par les longues et belles lignes de son architecture, que le palais de Medynet-Abou excite à un si haut degré notre admiration : le nombre et l'importance historique de ses bas-reliefs en font un des monumens les plus précieux que la vallée du Nil offre à l'étude du voyageur. On voit, parmi une foule d'autres tableaux, des combats de terre et de mer, sculptés sur les

murs extérieurs de l'édifice ; et la plupart de ces scènes guerrières paraissent être une représentation des conquêtes de Sésostris ; si en effet on examine avec quelque attention ces diverses sculptures, on ne tarde pas à y remarquer une analogie frappante avec le récit que Diodore nous a laissé des exploits de cet illustre conquérant. Le palais de Medynet-Abou est peut-être lui-même un de ces nombreux édifices, qu'au retour de ses expéditions lointaines, Sésostris fit élever sur les bords du Nil par les captifs qu'il avait amenés à la suite de ses triomphes. C'est ainsi que les Égyptiens ont confié à la durée de leurs monumens le souvenir de leurs fastes militaires, comme s'ils avaient prévu qu'on les accuserait un jour de n'avoir pas été un peuple belliqueux.

Sans sortir du péristyle où nous nous trouvons, nous pouvons assister à l'une des pompes religieuses où les Égyptiens consacraient au pied des autels les trophées des héros. MM. Jollois et Devilliers nous signalent, avec une complaisance officieuse, tous

les détails de ce tableau monumental. Mais laissons passer la première partie du cortège, et arrêtons-nous devant le vainqueur égyptien qui paraît être l'objet de cette grande solennité.

Le triomphateur, assis sur son trône, est placé dans un palanquin richement décoré, que portent sur leurs épaules douze personnages de la caste militaire, groupés deux par deux. Dans les intervalles des premiers groupes, on aperçoit les têtes de deux autres personnages qui paraissent diriger la marche. Trois figures, entièrement cachées, portent les étendards qui accompagnent toujours le héros. Le trône du triomphateur est recouvert de riches étoffes; ses pieds reposent mollement sur des coussins. Le héros a dans ses mains les attributs de la divinité, le crochet sacré et la croix à anse. Derrière lui, sont debout deux génies protecteurs qui l'enveloppent de leurs ailes. A ses côtés, sont les emblèmes des qualités éminentes qui le caractérisent : le *lion* qui annonce son courage; l'*épervier* qui est le symbole de ses victoi-

res*; le *serpent* qui fait allusion à l'étendue de ses conquêtes et de sa domination **; le *sphinx* qui a sans doute rapport à son profond savoir. Au bas du palanquin sont de petites figures vêtues de longues robes, qui portent ses armes, son carquois et ses flèches. Deux prêtres brûlent des parfums devant lui; ils marchent à la suite, d'un personnage chargé d'un portefeuille, attaché en bandoulière autour de son corps; il vient d'en tirer un *volumen* qu'il déroule, et il semble proclamer les hauts-faits et la gloire du triomphateur. Quatre militaires le précèdent : vêtus de longues robes et couronnés de plumes, ils tiennent de la main droite un bâton à fleur de lotus, et le crochet, marque distinctive de leur dignité; dans la main gauche, ils ont des haches d'armes. Six autres militaires, semblablement vêtus, marchent au-dessous d'eux*** et portent aussi des haches d'armes

* Voy. Hor Apoll. *Hiérogl.* 6

** Voy. *ibid. Hiérogl.* 59, 60 et 62.

*** Les Égyptiens ignoraient l'art d'imiter, par le *racaourci*, les effets de la perspective : toutes les

et des bâtons auguraux. Tout ce cortége s'avance processionnellement vers le temple de la grande divinité de Thèbes, d'Ammon, dieu générateur, emblème du soleil qui vivifie et reproduit. Quatre figures viennent à la rencontre du cortége, pour recevoir le triomphateur et l'introduire dans le temple, jusqu'au réduit mystérieux où repose l'image de la divinité. Divers attributs la caractérisent : elle tient au dessus de sa main un fléau; et derrière elle, sont des tiges de lotus et des vrilles de vigne. En avant s'élève une espèce d'autel. Le héros, en habit de sacrificateur, offre d'une main une cassolette où brûle l'encens, et tient de l'autre trois vases liés ensemble, avec lesquels il se dispose à faire des libations. Des arbres sont figurés en masse sur les côtés de l'autel, et sont retenus par un bandeau demi-circulaire. Au-

fois que dans un même tableau les personnages devaient être distribués sur différens plans, ils se contentaient de les représenter les uns au-dessus des autre. Jusqu'ici, aucun des bas-reliefs de l'Egypte n'a démenti cette observation.

dessus de la tête du héros plane un vautour portant des hiéroglyphes, qui contiennent probablement ou le monogramme, ou la devise du triomphateur.

Le sacrifice achevé, la marche continue; mais, alors, la statue de la divinité fait elle-même partie du cortége : elle est portée sur un brancard par vingt-quatre prêtres et entourée de toute la pompe des cérémonies. A ses pieds sont deux petites figures agenouillées, et l'une d'elles lui fait l'offrande de deux vases où sont sans doute contenues les prémices de l'inondation. En avant, le triomphateur marche vêtu d'autres habits et tenant en main les attributs du pouvoir suprême; au-dessus de sa tête plane le même vautour. Le bœuf sacré s'avance lui-même au milieu du cortége; c'est peut-être celui qu'on nourrissait à Hermonthis; il porte sur son front un disque surmonté de plumes, et son cou est orné de bandelettes; un prêtre brûle des parfums devant lui.

Le héros, d'abord sacrificateur, devient à son tour l'objet d'un sacrifice, et la scène

change plusieurs fois, dans le cours de cette cérémonie, à la fois religieuse et militaire, où tout un peuple semble revivre, avec ses dieux, sa puissance et ses fêtes publiques. Quel regret de quitter un pareil tableau, sans en avoir étudié tous les détails; sans en avoir même entrevu l'ensemble! Mais, nous nous sommes déjà trop long-temps oubliés dans ce pérystile, et tant d'autres monumens nous réclament encore! Heureusement nous n'avons plus rien à visiter dans le palais de Medynet-Abou, dont les dernières salles sont ensevelies sous les décombres du village arabe. Remarquons, cependant, avant de sortir, que le sol du pérystile est jonché des débris d'un édifice plus moderne, dont les colonnes sont formées d'un seul bloc de granit, et qui paraît avoir servi de monastère. Les sculptures égyptiennes y ont été mises à profit par les disciples de l'évangile; et, à l'aide de quelques légères mutilations, des figures d'Isis et d'Osiris ont été transformées en saints du christianisme. Mais il était dans la destinée de ce pérystile de changer encore une fois et

de maîtres et d'autels : aux cénobites chrétiens ont succédé les ardens sectateurs de Mahomet, et le pieux monastère est devenu une mosquée, où la religion du coran a aussi laissé des vestiges. Ainsi, dans une même enceinte, et quelquefois sur la même pierre, on voit réunis et confondus les signes disparates de trois cultes qui se sont succédé : quelle leçon pour le fanatisme !

Nous sommes enfin hors du palais. Au lieu de continuer notre route vers le nord, engageons-nous dans ce joli bois d'acacias, qui se présente à notre droite, et allons examiner ce que peuvent être ces deux énormes rochers qui paraissent s'élancer du milieu de la plaine, et qu'on aperçoit de quatre lieues de distance. A chaque pas que nous faisons, leur masse semble s'agrandir. Nous en sommes encore assez loin, et déjà nous croyons y toucher. Bientôt sur ces blocs informes, se dessinent quelques traits réguliers dont notre œil cherche à deviner les contours; et tout-à-coup, presque à notre insu, nous

nous trouvons au pied de deux statues gigantesques.

Les deux colosses sont assis, les mains appuyées sur les genoux, dans la pause calme et sévère qui convient à des dieux. Leur tête s'élève à une hauteur prodigieuse et domine toute la vallée *. Leurs bras, mesurés seulement depuis le coude jusqu'à l'extrémité de la main, ont une étendue de plus de quatorze pieds et demi ; un seul de leurs doigts, celui du milieu, est de la longueur d'un homme ; le reste du corps répond à ces proportions extraordinaires. Supposés debout sur leur piédestal, ces colosses auraient plus de soixante pieds d'élévation. Le temps qui, dans sa marche désastreuse, anéantit partout nos travaux, ébranle et renverse nos cités, s'assied triomphant sur tous nos débris ; le temps les a vainement heurtés dans sa course : il les a mutilés, sans les abattre. Leurs traits

* Leur hauteur totale, le piédestal compris, est celle d'une maison de Paris à cinq étages. (*Descr. de l'Egypte*, t. II, p. 160.)

sillonnés par quarante siècles, sont à peine reconnaissables; le souffle dévorant les a touchés partout, et partout les a dégradés : il ne leur reste presque plus rien de la forme humaine. Mais ces empreintes de la vétusté donnent à leur image indécise un caractère mystérieux : assis, au milieu d'une plaine couverte de ruines, dans l'attitude de la force et du repos, montrant au milieu des airs leurs têtes solitaires, ils apparaissent de loin comme les génies protecteurs de cette immense vallée, comme les derniers gardiens de la ville aux cent portes, comme deux géants échappés à l'écroulement d'un empire, tous deux restés impérissables, silencieux comme le temps, immobiles comme l'éternité!

Qui nous dira à quels dieux de l'Égypte les habitans de Thèbes avaient érigé de semblables statues? Disposées sur une ligne parallèle au cours du Nil, elles ont toutes deux la face tournée vers l'orient. Faut-il voir dans cette position un effet du hasard ou un emblème? En regardant de plus près le colosse du nord, nous nous apercevons, à no-

tre grande surprise, que ses pieds sont chargés d'une multitude d'inscriptions grecques et latines; on en peut compter plus de quarante. Essayons d'en déchiffrer quelques-unes : une découverte inattendue sera peut-être le fruit de notre curiosité. Commençons par celle-ci que nous lisons sur la jambe droite et dont quelques mots sont déjà effacés; elle est en latin :

PETRONIVS PRAEF. AEG.
HORAM CVM PRIMAM CVMQVE
HORAM SOLE SECVNDAM. . . . E
PROLATO OCEANO LVMINAT
ALMA DIES
VOX AVDITA MIHI EST TER
BENE MEMNONIA.

Ce qu'il faut traduire ainsi :

« Pétrone, préfet d'Egypte.

« Lorsqu'à la première et à la seconde heure du jour, le soleil, sorti de l'Océan, répand sa lumière bienfaisante, j'ai distinctement entendu trois fois la voix de Memnon.

Voici, parmi une foule d'autres, une ins-

cription grecque gravée sur la jambe gauche du colosse :

Nous, qui autrefois n'avions entendu qu'un seul son, maintenant Memnon, fils de l'Aurore et de Tithon, nous a salués affectueusement comme ses alliés et ses amis. Plus heureux, j'ai saisi le sens et la force de ses paroles : la Nature elle-même, créatrice de toutes choses, les a proférées.

Il n'en faut plus douter, nous sommes devant cette célèbre statue de Memnon, qui, chaque jour, au lever de l'aurore, rendait des sons harmonieux, et qui eut dans toute l'antiquité une renommée presque égale à celle des pyramides. Cependant, si notre mémoire est fidèle, cette statue avait jadis été renversée, selon les uns, par un tremblement de terre *, selon les autres, par Cambyse, et ce vers si connu de Juvénal atteste que, de son temps, il ne restait que la moitié du colosse :

Dimidio magicæ resonant ubi Memnone chordæ.
(Sat. xv.)

* Strab. *Geograph.*, lib. xvii.

Pausanias l'assure d'une manière plus positive : « Cambyse, dit-il, a fait couper cette statue par le milieu ; et maintenant, la partie supérieure, depuis la tête jusqu'à la moitié du corps, est renversée par terre et abandonnée. Le tronc est encore debout, et tous les jours, au lever du soleil, il rend un son, tel que celui des cordes d'une cithare ou d'une lyre, qui, étant fortement tendues, viendraient à se rompre.* »

Voyons même si parmi les nombreuses inscriptions dont les jambes sont couvertes, il n'en est aucune qui rappelle cet événement: le dialogue suivant qui est censé avoir lieu entre la statue et un voyageur, confirme entièrement le récit de Pausanias :

« Cambyse m'a blessée, moi pierre taillée à l'image du soleil roi. J'avais autrefois la douce voix de Memnon; mais Cambyse m'a enlevé les accens qui exprimaient la joie et la douleur. — Tu racontes des choses affreuses. Tu ne rends maintenant que des sons obscurs et inintelligibles. Infortunée ! je déplore le malheur qui t'a accablée. »

* Pausan. *Attica*, sive lib. I, p. 101, edit. Lips, 1696.

Notre mémoire ne nous avait donc pas trompés, il est constant que la statue de Memnon a été brisée autrefois : en élevant nos regards jusqu'au milieu du colosse, nous reconnaissons en effet que la partie supérieure du corps, à partir des hanches, a été reconstruite * par assises, tandis que primitivement le colosse tout entier a dû être formé d'un seul bloc de pierre, comme le colosse du sud.

Ainsi, ces deux énormes statues avaient en vain résisté aux efforts du temps ; toutes deux n'ont pas également échappé à la fureur des hommes : la brutale colère de Cambyse a été plus funeste aux monumens de l'Égypte que n'avait pu l'être une durée de vingt siècles.

Homère, dans son *Odyssée*, Hésiode, dans sa *Théogonie*, Pindare, dans la seconde de ses odes, et après eux Virgile, Ovide et tous les poètes de l'antiquité nous ont représenté

*Selon toutes les probabilités, c'est sous la domination des Romains, et postérieurement à Strabon, que la statue de Memnon a été ainsi restaurée.

Memnon comme un fils de l'Aurore, venu de l'Éthiopie au secours de Troie, et tué sous les murs de cette ville à jamais celèbre par ses malheurs. Mais ce Memnon sorti du cerveau d'Homère ne saurait être le même que le Memnon des Égyptiens qui lui serait de beaucoup antérieur, si, comme les Thébains l'ont assuré à Pausanias, et comme l'atteste encore une des inscriptions du colosse, il ne fallait voir dans ce personnage que l'un des rois de Thèbes qui ont porté le nom de Phamenoph ou Aménophis*. En s'appropriant les traditions historiques ou religieuses d'Egypte, les Grecs, toujours amis du merveilleux, ont dédaigné de leur conserver le caractère simple de la vérité; ils les ont embellies, mais ils les ont dénaturées. Qui ne sait, par exemple, que la fable ingénieuse du Styx, du nocher Caron et des champs Élisées, n'est autre chose

* On en compte quatre dans les fragmens de Manéthon. Le mot *Phamenoph* se compose du nom propre d'*Amenoph* et de l'article *noph*, qui, dans la langue égyptienne, servait à désigner le masculin.

qu'un récit épique des cérémonies funéraires des Egyptiens? Cet esprit poétique qu'ils ont porté partout leur fait ici travestir un roi de Thèbes en un fils de l'Aurore, par la seule raison, peut-être, qu'il était venu de l'orient. Lorsqu'ensuite les prêtres d'Isis, par une fraude pieuse, et probablement à l'aide d'un conduit souterrain, ont fait rendre des sons à une statue de grès brèche, les Grecs, pour continuer la fiction, se hâtent de dire que Memnon, en fils reconnaissant, veut saluer par des accords harmonieux le lever de sa mère. Voilà certes qui est fort touchant; mais, comme il n'est pas avéré que la déesse aux doigts de roses ait jamais été admise dans le panthéon égyptien ou éthiopien, il faut bien se résoudre à voir, dans ce Memnon des Grecs, un tout autre personnage que son homonyme des bords du Nil. Du temps des anciens, on faisait déjà cette distinction, et Philostrate * recommande expressément de ne pas confondre l'ancien Memnon avec celui qui,

* Philostr. *Heroic.*, p. 699, éd. 1709.

sous les remparts de Pergame, donna la mort à Antiloque. Jablonski, parmi les modernes, a laissé une longue et savante dissertation sur cette matière *; mais, comment traiter sérieusement une question qui est historiquement insoluble? Que peuvent toutes les subtilités de l'érudition, quand les données sont incomplètes ou contradictoires, et que la vérité n'a pour interprètes que des fictions poétiques, des dates confuses et des étymologies? L'étymologie surtout devient entre les mains du docte Jablonski un instrument d'une souplesse et d'une docilité admirables; c'est une cire molle qui reçoit sans résistance toutes les empreintes. Qui croirait que ce savant, à l'aide des laborieuses métamorphoses qu'il fait subir à un nom propre, est conduit à établir que Memnon, Aménophis, Ismandès, Osymandias et Sésostris ne sont qu'un seul et même personnage?

* Jabl. *de Memnone Græcorum et Egyptiorum hujusque celeberrimâ in Thebaïde statuâ.* Francof., 1753.

Quant à nous qui n'avons pas le loisir de nous livrer à des exercices étymologiques, laissons l'intrépide dissertateur s'enfoncer tout seul dans ces ténèbres, et allons à la recherche du tombeau d'Osymandias, tombeau presque aussi célèbre que celui de Mausole, et qui, sans contredit, le surpassait en magnificence. C'est là qu'étaient renfermés le fameux cercle d'or astronomique et la bibliothèque à jamais perdue où se lisait cette éloquente inscription : REMÈDES DE L'AME.

A peine avons-nous tourné les yeux vers le nord, que nous apercevons, à environ cinq cents pas devant nous, les ruines d'un grand édifice dans lequel d'Anville, Norden et la plupart des voyageurs modernes ont cru reconnaître le *Memnonium**, mais que MM. Jollois et Dervilliers nous assurent être le monument funèbre d'Osymandias. C'est un fait que nous pouvons vérifier par nous-mêmes. La distance qui nous sépare de l'édifice est bientôt franchie, et ces ruines, vers

* Édifice dont parle STRABON.

lesquelles nous n'étions entraînés que par un mouvement de curiosité historique, commandent déjà notre admiration. Elles présentent à nos regards, dans le développement le plus pittoresque, une longue suite de colonnes et de piliers cariatides, encore debout sur leur base, et diversement groupés entre des pylônes à moitié détruits, et d'immenses débris de colosses; mais, avant de commencer notre examen, ouvrons Diodore de Sicile, et relisons la description si pompeuse qu'ils nous a laissée du tombeau d'Osymandias, d'après les récits d'Hécatée: « A l'entrée de ce monument, dit-il, est un pylône* bâti de pierres de diverses couleurs; sa longueur est de deux plèthres**, et sa

* C'est précisément à ce passage de Diodore que les savans de l'expédition ont emprunté le nom de *pylône*, donné aux deux grands massifs de forme presque pyramidale qui précèdent les édifices égyptiens. Voyez ce que j'ai déjà dit des pylônes, *Rev. Enc.*, t. XXI, p. 126.

** Le *plèthre*, qui contenait 100 pieds égyptiens, est évalué par M. Jomard à 30 mètres 8 décim. (*Descr. de l'Eg.*, T. VII, p. 79.)

hauteur, de quarante-cinq coudées. En s'avançant, on trouve un péristyle carré; construit tout en pierres, et dont chaque côté a quatre plèthres*. Au devant des colonnes, il y a des figures monolithes de seize coudées de haut, sculptées suivant l'ancienne manière. Le plafond est formé de pierres, chacune de deux orgyes**, qui en embrassent toute la largeur; il est parsemé d'étoiles sur un fond bleu. A la suite de ce péristyle, est un nouveau passage, ainsi qu'un autre pylône entièrement semblable à celui dont on vient de parler, mais orné de toutes sortes de sculptures plus parfaites. »

Suspendons un moment notre lecture, et voyons si l'état des ruines répond à cette première partie de la description. Voilà bien le péristyle carré entre le premier et le second

* Le pylône, qui n'a que deux plèthres, étant un des côtés du péristyle, il est impossible que ce péristyle ait quatre plèthres : c'est probablement une erreur des copistes.

** Autre mesure égyptienne qui équivaut à 1 mètre 85 cent.

pylône ; mais il est presque entièrement détruit. Les figures monolithes ont disparu : c'étaient des cariatides semblables à celles de Medynet-Abou. Il ne reste des galeries latérales que les fondations de deux colonnes du sud. Le sol est jonché d'une multitude de fragmens de granit; on dirait une carrière. Quel est surtout cet immense bloc qui, au milieu de tant de débris, se fait remarquer par sa masse extraordinaire? Reprenons Diodore, il nous l'apprendra peut-être :

« Près de l'entrée, on voit trois statues taillées dans un seul morceau de pierre de Syène. L'une d'elles, qui représente le roi, est assise, elle est la plus grande de toutes celles que renferme l'Égypte; la mesure de son pied surpasse sept coudées. Les deux autres sont auprès de ses genoux; l'une à droite, l'autre à gauche; elles représentent la mère et la fille du roi, et sont de dimension beaucoup moindre que la statue principale. Cet ouvrage n'est pas seulement recommandable par sa grandeur; mais il est encore digne d'admiration sous le rapport de l'art qui s'y fait re-

marquer, et il est précieux par la nature de la pierre, qui, dans une si grande masse, ne laisse apercevoir aucune fente ni aucune tache. On y a gravé cette inscription :

« Je suis Osymandias, roi des rois.
Si quelqu'un veut savoir qui je suis et où je repose,
Qu'il détruise quelques-uns de mes ouvrages. * »

Avançons maintenant vers l'énorme rocher qui a d'abord frappé nos regards, et nous y reconnaîtrons le corps mutilé du colosse d'Osymandias, qui a été violemment arraché de sa base et renversé dans le sable. Sa masse est si prodigieuse, qu'il faut se tenir à quelque distance pour le voir tout entier. C'est un bloc de granit rose, d'une

* Cette inscription m'en rappelle une autre à peu près semblable qu'un auteur arabe, je ne me souviens plus lequel, assure avoir été trouvée dans les pyramides; elle était conçue en ces termes : *Nous avons été assez puissans pour construire les pyramides. Que celui qui veut prouver sa force, entreprenne de les démolir; et cependant, combien n'est-il pas plus facile de détruire que d'élever!* »

beauté et d'un poli admirables*. On y distingue facilement la tête, la poitrine et la partie supérieure des bras. Un autre bloc, qui gît à quelques pas, contient le reste du corps et les cuisses. Le pied et la main gauches ont été retrouvés parmi d'autres débris. Le socle, sur lequel le colosse était porté, est seul demeuré en place. Le monument tout entier, car on peut ici se servir de ce mot, avait près de quatre-vingts pieds de proportion**. La statue était de douze fois la grandeur humaine ***. Son corps, mesuré d'une épaule à l'autre, était large d'environ vingt-deux pieds. Sa hauteur surpassait d'un huitième la statue déjà si gigantesque de Memnon, et l'historien grec n'a rapporté qu'une mesure exacte, en disant que son pied seul avait plus de sept coudées. Si la sta-

* En parcourant les environs de Syène, M. Jomard a reconnu le rocher granitique d'où ce colosse a été tiré, et qui porte encore les traces du ciseau égyptien.

**Descr. de l'Eg.*, t. III, p. 451.

***68 pieds.

tue d'Osymandias était placée devant le Louvre, elle atteindrait à l'architrave de la colonnade; supposez-la debout sur son piédestal, et sa tête dépasserait le sommet du fronton!.... Quel colosse! et ce colosse tout entier, avec le siége où il était assis, et les deux statues qui l'accompagnaient, a été taillé dans un seul bloc de granit! et ce bloc, qui pesait plus de deux millions de livres, est venu des carrières de Syène; c'est-à-dire, de quarante-cinq lieues de distance!

« Près de cette statue, continue Diodore, il en existe une autre qui représente la mère d'Osymandias; elle est monolithe, et a vingt coudées de hauteur : elle porte sur sa tête trois couronnes, pour montrer qu'elle a été fille, femme et mère du roi. »

Il ne reste aucun vestige apparent de cette statue; ses débris sont probablement confondus dans cet amas de fragmens granitiques qui entoure le colosse.

« Après le pylône, on trouve un péristyle plus admirable que le premier, dans lequel on voit toutes sortes de sculptures en bas-re-

lief, représentant la guerre faite par le roi aux révoltés de Bactriane, contre lesquels il marcha avec quatre cent mille hommes d'infanterie et vingt mille chevaux. Toute cette armée était divisée en quatre corps, commandés chacun par un des fils du roi. Sur le premier mur, on voit le roi faisant le siége d'une forteresse entourée des eaux d'un fleuve : il combat quelques troupes ennemies qui se sont avancées, ayant à côté de lui un lion terrible qui le défend avec ardeur. Parmi ceux qui expliquent ces sculptures, il y en a qui prétendent qu'effectivement un lion privé, nourri par le roi, partageait ses dangers dans les combats, et contribuait par sa force à mettre les ennemis en déroute ; d'autres racontent que le roi, étant extraordinairement fort et courageux, avait voulu marquer ces qualités, dont il était fort vain, par le symbole du lion. Sur le second mur sont représentés les captifs que le roi avait ramenés de son expédition. Ils n'ont ni parties génitales, ni mains ; ce qui paraît indiquer qu'ils ont manqué de courage, et qu'ils se

sont conduits dans le danger comme s'ils n'avaient point eu de mains. Le troisième mur est orné de toutes sortes de sculptures, et de très-beaux hiéroglyphes qui constatent les sacrifices offerts par le roi, et son triomphe au retour de cette guerre.

Ce second péristyle, dont une moitié, celle qui est à droite en entrant, est encore debout, était parfaitement semblable, par son architecture et la disposition de ses galeries, au beau péristyle de Medynet-Abou. Ici seulement les statues cariatides qui sont adossées aux piliers, et qui subsistent encore au nombre de huit, ont été exécutées sur une plus grande échelle : elles ont plus de vingt-neuf pieds de haut, sans comprendre dans cette mesure le double socle sur lequel elles sont élevées. Le temps a respecté une grande partie des bas-reliefs indiqués par Diodore; la conformité est parfaite : voilà l'armée des Égyptiens, celle des ennemis, la forteresse assiégée; le fleuve qui l'entoure de ses eaux. Déjà les habitans de la citadelle ont passé le fleuve pour aller à la rencontre des

troupes d'Osymandias, et l'action paraît vivement engagée. Nos compagnons de voyage nous expliquent tour à tour les diverses scènes de combat. Ils nous montrent les assiégés défilant sur des chars montés chacun par trois guerriers ; l'un d'eux dirige les rênes, l'autre porte la lance, le troisième soutient le bouclier qui doit tous trois les garantir. Les Égyptiens, les uns à pied, les autres dans des chars, sont conduits par le roi et divisés en corps d'armée. A leur tête marchent des héros d'une stature colossale, qui renversent tout sur leur passage et foulent aux pieds les morts et les blessés, trois ou quatre carquois renferment les traits redoutables qu'ils lancent ; les ennemis qui en sont atteints tombent privés de vie sur leurs chars et sont emportés par leurs coursiers blessés eux-mêmes et furieux. Plusieurs veulent repasser le fleuve et y périssent. Sur l'une et l'autre rives, partout où s'étend la mêlée, on voit ces guerriers désespérés se précipiter dans les flots : les uns ; en nageant, luttent encore contre le péril ; les autres, déjà morts, sont entraî-

nés par le courant. Les Égyptiens vainqueurs se jettent eux-mêmes à la nage, et poursuivent les assiégés jusque dans le sein du fleuve. Ceux-ci, armés de piques et rassemblés en file au pied de la citadelle, semblent préparés à soutenir le dernier choc. Tout ce tableau est plein de mouvement et de vie. L'œil distingue facilement les deux armées à la forme différente de leurs boucliers et de leurs chars; on reconnait surtout à leur longue barbe les ennemis des Égyptiens. Il y a une conformité si frappante entre ces scènes guerrières et le récit de Diodore, qu'elle suffirait à elle seule pour établir l'identité du tombeau d'Osymandias et des ruines que nous parcourons, si les restes retrouvés du colosse n'en étaient déjà la preuve irrécusable.

Poursuivons ces rapprochemens, qui ont pour nous tout l'attrait d'une découverte :

« Au milieu du péristyle, à l'endroit où il est découvert, s'élève un autel d'une très belle pierre, admirablement travaillé et étonnant pour sa grandeur. Contre la dernière muraille, sont deux statues monolithes assi-

ses, de vingt-sept coudées. A côté d'elles, sont trois portes par lesquelles on sort du péristyle pour entrer dans un édifice soutenu par des colonnes, à la manière d'un *odéon*: chacun de ses côtés a deux plèthres. On y voit un grand nombre de statues de bois représentant des plaideurs : ils ont les yeux tournés vers les juges, qui sont sculptés, au nombre de trente, sur un des murs. Au milieu de ces derniers est le président, au cou duquel est suspendue une image de la Vérité qui a les yeux fermés : près de lui sont beaucoup de livres. Ces figures indiquent, par la manière dont elles sont représentées, qu'il est du devoir des juges de ne rien recevoir, et que leur président ne doit considérer que la vérité. »

L'autel et les deux statues ont disparu; mais les trois portes *par lesquelles on sort du péristyle* sont devant nous : elles nous conduisent en effet dans une salle dont les plafonds sont portés par de nombreuses colonnes, et qu'à l'imitation de Diodore, nous dé-

signerons sous le nom d'*hypostyle* *. Ici, la destruction est partout: un sentiment pénible s'élève dans l'âme du voyageur, à la vue de tant de ruines où fut jadis tant de magnificence. Il reste à peine quelques traces des murs latéraux. Des soixante colonnes de forme et de dimensions différentes, qui, disposées sur dix rangées symétriques, soutenaient le plafond de l'édifice, vingt-trois seulement sont debout. Au milieu de cette dégradation qui n'a pas épargné les plus solides constructions, nos yeux chercheraient en vain quelques vestiges des statues de bois dont parle Diodore. Les sculptures mêmes qui représentaient les juges de Thèbes ne se retrouvent pas parmi les bas-reliefs qui subsistent encore. Quelques parties du mur de fond se sont écroulées et ont probablement entraîné avec elles l'aréopage égyptien. « Combien il eût été curieux, s'écrient MM. Jollois et Devilliers, de

* C'est la transcription du mot grec *upostulos* que présente le texte, et qui, réuni à celui de *oïkos*, indique une salle qui est sous des colonnes. (*Descr. de l'Eg.*, t. II, p. 297.)

retrouver ici la représentation de ce tribunal suprême qui était chargé de rendre la justice, et qui, au rapport de Diodore lui-même, ne le cédait point à l'aréopage d'Athènes, ni au sénat de Lacédémone ! Il était formé de trente juges, en même nombre que ceux qui étaient sculptés sur les murs de la salle hypostyle ; c'étaient les hommes les plus recommandables du pays : ils étaient rassemblés des trois principales villes de l'Égypte, Héliopolis, Memphis et Thèbes, au nombre de dix pour chacune d'elles. Le plus vertueux d'entre eux était choisi pour les présider : il portait un collier d'or et de pierres précieuses, d'où pendait une figure qu'on appelait *la Vérité*. »

Il est un mot de Diodore qui provoque ici une explication ; en disant que cette salle est soutenue par des colonnes, il ajoute que c'est *à la manière d'un odéon* : or, l'odéon construit à Athènes par les ordres de Périclès, et qui fut couvert avec les mâts et les antennes des vaisseaux pris sur les Perses, renfermait effectivement des colonnes dans l'intérieur ; mais, c'est, à vrai dire, la seule ressemblance

qu'il ait pu avoir avec la salle égyptienne. L'historien grec aura jugé cette analogie suffisante pour autoriser une comparaison. Quant à la forme des deux enceintes, elle différait essentiellement : la salle hypostyle du tombeau d'Osymandias est un carré long; l'odéon était elliptique.

Au-delà de cette salle, nous ne trouvons plus que quelques colonnes et des décombres : l'édifice nous manque subitement, et la suite de notre examen devient impossible; mais, au défaut des ruines, nous achèverons de lire la description de Diodore, et nous n'aurons pas le regret d'avoir emporté une idée incomplète de l'un des plus célèbres monumens de l'antiquité :

« De là, poursuit l'historien, on passe dans un promenoir environné de salles de toute espèce, dans lesquelles on a représenté, sur des tables, toutes sortes d'alimens les plus propres à flatter le goût. Dans l'une, le roi, artistement sculpté et brillant de couleurs, offre aux dieux l'or et l'argent qu'il retire chaque année des mines de l'Égypte. Au-dessous,

on a inscrit la quantité, qui, évaluée en notre monnaie, s'élève à trente-deux millions de mines. Ensuite, vient la bibliothèque sacrée, sur laquelle est cette inscription : Remèdes de l'âme. On y voit les images de tous les dieux de l'Égypte. Le roi leur présente de la même manière les offrandes qui conviennent à chacun d'eux. Il est debout devant Osiris et les juges qui l'accompagnent aux enfers, attestant qu'il a exercé la piété envers les dieux et la justice envers les hommes. Immédiatement après la bibliothèque, s'élève une salle plus grande, qui renferme vingt tables entourées de lits sur lesquels sont les images de Jupiter, de Junon et d'Osymandias lui-même. Il paraît que c'est là qu'est déposé le corps du roi. Autour de cette salle, sont distribuées beaucoup de petites chambres obscures, dans lesquelles on a peint avec art tous les animaux sacrés de l'Égypte. Ensuite, on monte dans le lieu qui est véritablement construit en tombeau. Arrivé là, on voit au-dessus du cénotaphe un cercle d'or de trois cent soixante-cinq coudées de tour, et d'une coudée

d'épaisseur ; on a inscrit et réparti dans chaque coudée les jours de l'année, avec le lever et le coucher naturel des astres, et les interprétations qu'en tiraient les astrologues égyptiens. On dit que ce cercle fut enlevé par Cambyse et les Perses, à l'époque où ils s'emparèrent de l'Égypte. Tel était, d'après les autorités citées, le tombeau d'Osymandias, qui paraît l'emporter de beaucoup sur les autres, non-seulement par la somptuosité de sa construction, mais encore par l'habileté des ouvriers qui l'ont bâti *.

Les monumens qui nous restent encore à visiter, avant de passer sur la rive orientale du Nil, ne peuvent être comparés à ceux que nous venons de voir, ni pour l'importance historique, ni pour la grandeur des dimensions : aussi, dans notre impatience, nous voudrions déjà avoir traversé le fleuve, pour

* Toute cette description du tombeau d'Osymandias est extraite du premier livre de Diodore ; et la traduction qu'on en donne ici, a été faite par MM. Jollois et Devilliers, d'après une nouvelle révision du texte grec. (*Descr. de l'Eg.*, t. II, p. 273.)

nous élancer au travers des immenses ruines de Karnak ; mais nos compagnons de voyage veulent faire encore une courte station devant le petit temple d'Isis, qu'ils nous montrent au pied de la chaîne libyque et au fond d'une gorge que la nature semble avoir creusée à dessein pour recevoir l'élégant édifice.

Caché, pour ainsi dire, dans la montagne et défendu par une enceinte extérieure construite en briques séchées au soleil, ce temple s'est trouvé plus à l'abri des outrages du temps et des hommes ; il s'est maintenu dans un tel état de conservation, qu'on le dirait récemment sorti des mains du décorateur. Quelle fraîcheur éclate encore, après tant de siècles, dans ces peintures brillantes qui viennent ajouter aux ornemens du ciseau le charme inespéré des couleurs ! Le temple d'Isis est, dans ses petites proportions, l'un des produits les plus corrects de l'art égyptien : l'œil se repose avec complaisance sur les moindres détails de son architecture, et rencontre partout la variété et l'harmonie. Ces corniches si bien découpées, la richesse

de ces frises, le galbe moelleux de ces chapiteaux, ces bas-reliefs dont l'exécution est si délicate et si finie, tout proclame ici le goût de l'architecte et l'habileté du sculpteur. Les colonnes même du portique, par leurs formes sveltes et élancées, se rapprochent de l'élégante légèreté des ordres grecs; et, si l'on pouvait faire comprendre à l'Europe que la grâce n'est pas toujours incompatible avec les travaux des Égyptiens, la vue de cet édifice en donnerait sûrement la conviction.

Nous avons déjà dit que la fable du Styx, du nocher Caron et de sa barque fatale avait son origine dans les cérémonies funéraires de l'Égypte; parmi les sculptures du temple, nous apercevons un tableau où l'on a représenté le jugement des morts, et cette scène nous rappelle aussitôt Minos et son redoutable tribunal. Prenons à la hâte un dessin de ce bas-relief dont nous trouverons plus tard l'explication dans les catacombes, et continuons à côtoyer la chaîne libyque. Nous nous sommes à peine éloignés de quelques pas, que nous découvrons à notre gauche,

fait entendre : « Nous venons de jeter un coup d'œil rapide, nous disent-ils, sur les belles ruines qui sont du côté de la Libye ; traversons maintenant le Nil, et parcourons la rive droite de ce fleuve, où des merveilles non moins étonnantes nous attendent encore. Dirigeons d'abord notre course vers Louqsor. Quoi de plus riche et de plus varié que la scène qui se présente à nos regards ! des îles toutes brillantes de végétation et de verdure ; un beau fleuve roulant avec rapidité ses eaux fécondantes, animé par le mouvement des barques à voiles triangulaires, qui transportent dans toute l'Égypte les produits de cette fertile contrée ; des *fellah* plongés dans le Nil, et traînant à la nage des filets remplis de pastèques ; le ton jaune et tranquille des premiers plans, sur lesquels s'élève une noble architecture ; de larges ombres portées par des masses colossales ; des constructions arabes qui se lient d'une manière si pittoresque avec les plus magnifiques ruines ; plus loin, une plaine couverte de palmiers et de verdure, et à l'horizon, la

chaîne arabique, telle est la faible esquisse de l'un des plus beaux spectacles dont l'homme puisse jouir. »

POÉSIES.

L'ÉGYPTE.

DITHYRAMBE.

Salut aux plus anciens monumens qui soient sortis de la main des hommes!

SAVARY : Lettres sur l'Égypte.

En quoi! j'ai vu les enfans de Lutèce
Exhumer du sol de la Grèce
Ses dieux et ses arts éclipsés!
Je les ai vus, avides d'harmonie,
De la lyre de Polymnie
Rassembler sous leurs doigts les débris dispersés;
Et rappeler aux vierges d'Aonie
Les plus beaux jours de leurs règnes passés!..
Et moi! moi, qui naquis sur des rives brûlantes,
Enfant du Nil, quand je sens dans mon sein
Circuler tous les feux du soleil africain!...
Quand mon sang boût dans mes veines ardentes,
Je me tairais!.... Esclave des loisirs,
Je n'aurais, hôte ingrat, porté sur ces rivages
Qu'une vie indolente et de lâches désirs?...
Non, non! d'un sort plus noble affrontons les orages:

O toi, qui, défiant les destins et les âges,
De tant d'empires écroulés,
Seule debout, as compté les naufrages!
Mère des dieux, des héros et des sages,
Égypte!... à ton nom seul, tous mes sens sont troublés;
Tu remplis mon esprit de sublimes images :
Le passé se réveille; et des temps écoulés
Se dressent devant moi les ombres mémorables...
Je vois sur le sommet de tes tours vénérables,
Quarante siècles assemblés !

Mon âme, à cet aspect, soudain s'est agrandie...
Eh bien! puisqu'il est vrai que tu fus ma patrie,
Egypte, inspire-moi! Dans l'un de tes enfans,
Viens attester ton antique génie!
Viens de tes souvenirs me prêter l'énergie...
Reprends ton sceptre, Égypte, et règne dans mes chants!
Jadis, par ses beaux-arts, son exemple et sa gloire,
La Grèce instruisit Rome, et Rome l'univers;
Mais qu'eût été, sans toi, la Grèce et sa mémoire?
Elle dormait encore au fond de ses déserts;
L'obscurité, l'ignorance profonde
L'enveloppaient. Tu parles... à ta voix
Paraît Cécrops, sortant du sein de l'onde;
Il lui porte tes dieux, ta sagesse et tes lois :
La Grèce alors naquit; et tu fus à la fois
La mère de l'Attique et l'école du monde.
Sous ton char triomphal, que de sceptres brisés !
Tu foulais, en marchant, les trônes écrasés;

Et quand de l'orgueilleuse Athènes
Humble et fragile encor s'élevait le berceau,
L'univers admirait tes pompes souveraines ;
Sur ton front colossal rayonnait le faisceau
De toutes les grandeurs humaines !
Ta gloire éclate encore à travers le tombeau :
Sur la plage déserte, où tes sables s'agitent,
Que de peuples évanouis !
Ils passent, ton nom reste ; ils meurent, tu survis !
Les siècles conjurés en vain se précipitent
Et s'acharnent sur tes débris....
D'un ravage incomplet leur fureur te mutile :
La faulx, la faulx même du temps,
Qui s'étonne d'être fragile,
Frappe et se brise : assis sur ses vieux ossemens,
Ton cadavre reste immobile !
Que d'empires divers qui, vaincus par les ans,
Ont péri comme toi ; mais d'éternelles ombres
Ont dévoré leur souvenir ;
Et leur vaste tombeau n'a pu t'ensevelir !
Ta tête soulevant le fardeau des décombres,
Se dresse et parle encore aux siècles à venir.

Hélas ! si de ta gloire absente
Ainsi brille à nos yeux la dernière lueur ;
De cette gloire, aux jours de ta grandeur,
Quand tu régnais, heureuse et triomphante,
Quelle dut être la splendeur !
Jadis, sous tes temples antiques,

fait entendre : « Nous venons de jeter un coup d'œil rapide, nous disent-ils, sur les belles ruines qui sont du côté de la Libye ; traversons maintenant le Nil, et parcourons la rive droite de ce fleuve, où des merveilles non moins étonnantes nous attendent encore. Dirigeons d'abord notre course vers Louqsor. Quoi de plus riche et de plus varié que la scène qui se présente à nos regards ! des îles toutes brillantes de végétation et de verdure ; un beau fleuve roulant avec rapidité ses eaux fécondantes, animé par le mouvement des barques à voiles triangulaires, qui transportent dans toute l'Égypte les produits de cette fertile contrée ; des *fellah* plongés dans le Nil, et traînant à la nage des filets remplis de pastèques ; le ton jaune et tranquille des premiers plans, sur lesquels s'élève une noble architecture ; de larges ombres portées par des masses colossales ; des constructions arabes qui se lient d'une manière si pittoresque avec les plus magnifiques ruines ; plus loin, une plaine couverte de palmiers et de verdure, et à l'horizon, la

chaîne arabique, telle est la faible esquisse de l'un des plus beaux spectacles dont l'homme puisse jouir. »

POÉSIES.

L'ÉGYPTE.

DITHYRAMBE.

Salut aux plus anciens monumens qui soient sortis de la main des hommes!

SAVARY : Lettres sur l'Égypte.

En quoi! j'ai vu les enfans de Lutèce
Exhumer du sol de la Grèce
Ses dieux et ses arts éclipsés!
Je les ai vus, avides d'harmonie,
De la lyre de Polymnie
Rassembler sous leurs doigts les débris dispersés;
Et rappeler aux vierges d'Aonie
Les plus beaux jours de leurs règnes passés!..
Et moi! moi, qui naquis sur des rives brûlantes,
Enfant du Nil, quand je sens dans mon sein
Circuler tous les feux du soleil africain!...
Quand mon sang boût dans mes veines ardentes,
Je me tairais!.... Esclave des loisirs,
Je n'aurais, hôte ingrat, porté sur ces rivages
Qu'une vie indolente et de lâches désirs?...
Non, non! d'un sort plus noble affrontons les orages:

O toi, qui, défiant les destins et les âges,
De tant d'empires écroulés,
Seule debout, as compté les naufrages!
Mère des dieux, des héros et des sages,
Égypte!... à ton nom seul, tous mes sens sont troublés;
Tu remplis mon esprit de sublimes images :
Le passé se réveille; et des temps écoulés
Se dressent devant moi les ombres mémorables...
Je vois sur le sommet de tes tours vénérables,
Quarante siècles assemblés !

Mon âme, à cet aspect, soudain s'est agrandie...
Eh bien! puisqu'il est vrai que tu fus ma patrie,
Egypte, inspire-moi! Dans l'un de tes enfans,
Viens attester ton antique génie!
Viens de tes souvenirs me prêter l'énergie...
Reprends ton sceptre, Égypte, et règne dans mes chants!
Jadis, par ses beaux-arts, son exemple et sa gloire,
La Grèce instruisit Rome, et Rome l'univers;
Mais qu'eût été, sans toi, la Grèce et sa mémoire?
Elle dormait encore au fond de ses déserts;
L'obscurité, l'ignorance profonde
L'enveloppaient. Tu parles... à ta voix
Parait Cécrops, sortant du sein de l'onde;
Il lui porte tes dieux, ta sagesse et tes lois :
La Grèce alors naquit; et tu fus à la fois
La mère de l'Attique et l'école du monde.
Sous ton char triomphal, que de sceptres brisés !
Tu foulais, en marchant, les trônes écrasés;

Et quand de l'orgueilleuse Athènes
Humble et fragile encor s'élevait le berceau,
L'univers admirait tes pompes souveraines ;
Sur ton front colossal rayonnait le faisceau
De toutes les grandeurs humaines !
Ta gloire éclate encore à travers le tombeau :
Sur la plage déserte, où tes sables s'agitent,
Que de peuples évanouis !
Ils passent, ton nom reste ; ils meurent, tu survis !
Les siècles conjurés en vain se précipitent
Et s'acharnent sur tes débris....
D'un ravage incomplet leur fureur te mutile :
La faulx, la faulx même du temps,
Qui s'étonne d'être fragile,
Frappe et se brise : assis sur ses vieux ossemens,
Ton cadavre reste immobile !
Que d'empires divers qui, vaincus par les ans,
Ont péri comme toi ; mais d'éternelles ombres
Ont dévoré leur souvenir ;
Et leur vaste tombeau n'a pu t'ensevelir !
Ta tête soulevant le fardeau des décombres,
Se dresse et parle encore aux siècles à venir.

Hélas ! si de ta gloire absente
Ainsi brille à nos yeux la dernière lueur ;
De cette gloire, aux jours de ta grandeur,
Quand tu régnais, heureuse et triomphante,
Quelle dut être la splendeur !
Jadis, sous tes temples antiques,

Je te livre des jours dont tu charmas l'aurore,
Dont tu charmeras le déclin !
Viens sur ce cœur rentré sous ton empire,
Mes bras te sont ouverts, Thaïre !
Que mes baisers consolateurs
De tes beaux yeux exilent les douleurs ;
Je te rends ton amant, j'abjure un vain délire...
Vois à tes pieds les débris de ma lyre !
Lyre fatale et que j'ai dû punir !
Elle expie à jamais nos communes alarmes :
Elle n'est plus, et j'ai vengé tes larmes !
De l'erreur d'un moment bannis le souvenir :
La gloire m'égara, je l'immole à tes charmes ;
Je t'immole mon avenir !
Mon âme, en son bonheur doucement abusée,
S'est fait de cet asile un précoce élysée :
Ici, jusqu'au tombeau, je veux t'appartenir !
Que m'importent d'un nom les trompeuses promesses?
Sois désormais ma seule déité ;
Viens, viens.... entoure-moi de ta divinité !
Que chacune de tes caresses
M'abreuve d'immortalité !
Un jour si, dans tes bras, d'une vie éphémère
Le souffle fugitif venait à s'épuiser,
Ta main, ta douce main, fermera ma paupière :
Qu'alors s'ouvre pour moi la tombe hospitalière !
J'y descendrai me reposer
Brûlant encor de ton dernier baiser !

LES DERNIERS MOMENS.

ÉLÉGIE.

« Nous nous quittons, Jenny : c'est le décret du sort.
» Rentré d'un long exil, je revois la patrie,
» Hélas ! et j'y trouve la mort !
» Toi, qu'à la fleur des ans les douleurs ont flétrie,
» Toi, Jenny, qui m'accompagnas
» Dans le voyage de la vie,
» Viens, maintenant que ma course est finie,
» Viens, d'un dernier regard, m'adoucir le trépas !

» Loin de vous, mes enfans, j'ai rempli ma carrière ;
» Une rive inhospitalière
» A mes destins captifs prodigua les tourmens...
» Mais, plus heureux, je meurs dans vos embrassemens !
» Demeurez sur mon cœur ; et tant que ma paupière
» Du céleste flambeau recevra la lumière,
» Charmez de votre amour ces rapides momens.
» Heure fatale, heure dernière,
» Ne sonne point encor..... j'embrasse mes enfans !

» Toi, tandis que mon âme, ivre de leurs caresses,
» Recueille avidement leurs naïves tendresses,

» Toi, Jenny, prends ta harpe, et que tes doux accords
» Redisent à mon cœur la première romance
» Qui vint me révéler tes pudiques transports....
» Qui commença notre existence !

» Ah ! rappelle à mon souvenir
» Ces jours si beaux de notre adolescence,
» Où rayonnans d'amour, de plaisir, d'espérance,
» Nous avions devant nous un si long avenir....
» Chante, Jenny, ta première romance !
» Prépare ton époux au départ éternel :
» Mon esprit détaché de l'humaine misère,
» Déjà d'un autre monde entrevoit le mystère ;
» A ce pressentiment des voluptés du ciel
» Joins les délices de la terre !

» Quoi ! tu pleures, Jenny ! du moins cache tes pleurs.
» Vois du jour qui s'éteint le flambeau disparaître,
» Il emporte avec lui ma vie et mes malheurs ;
» Chacun de tes sanglots, aggravant mes douleurs
» A ma frêle existence ôte une heure peut-être....
» Crains d'abréger des instans précieux.
» La mort n'a de rigueurs, Jenny, que les adieux !
» C'est en vain qu'au néant elle promet mon être ;
» Mon âme est immortelle et t'attend dans les cieux !
» Nous nous retrouverons dans cette autre patrie....
» Pourquoi pleurer ? pourquoi cet inutile deuil ?
» Laisse-moi savourer sur les bords du cercueil
» Ce qui me reste de la vie ! »

Il dit, et meurt ; et dans tout le vallon
De la pauvre Jenny les clameurs retentirent.
Mais quand l'astre du soir parut sur l'horizon,
Plus faibles par degrés, ses sanglots s'éteignirent...
Les enfans seuls pleuraient. Du sommet des coteaux
Enfin du jour naissant les clartés descendirent,
Le jour les trouva seuls priant sur deux tombeaux.

L'ÉTRANGÈRE.

Dans le jardin des rois avec faste accueillie,
Une fleur du désert, loin du soleil natal,
Exhala, vers le soir, ses parfums et sa vie;
Et son calice virginal
De précoces débris joncha le sol fatal.
Fleur du désert, que je te porte envie!
J'ai vu, comme le tien, mon éclat se flétrir;
Mais en un jour du moins s'acheva ta misère,
Et moi, j'ai tant souffert et je ne puis mourir!
Et pourtant je suis étrangère!

Nul ami n'est venu m'alléger le fardeau
D'une douloureuse existence;
Et je n'ai plus, dans ce trajet immense
Où semble devant moi reculer le tombeau,
Ni les charmes de l'espérance
Ni les souvenirs du berceau!
Aux cœurs désabusés que la vie est amère!
Déjà morte au bonheur, au monde, à l'avenir,
Pour qui vivrais-je encor, moi qui n'ai plus de mère.
Vivrais-je pour souffrir?

Méditez de mes jours l'infortune profonde,
Jeunes imprévoyans, qui ne comprenez pas
Comment le sort confond, sur la scène du monde,
Les pompes de la vie et le deuil du trépas!
J'ai connu des grandeurs la chimère éclatante;
D'un palais, pour me voir, on franchissait le seuil *,
Un seul mot recueilli de ma bouche puissante,
D'un peuple entier faisait l'orgueil....
Tout a fini! l'exil à ma vie innocente
N'a laissé qu'un asile, un dernier.... le cercueil!
Qu'il est lent à s'ouvrir au cri de ma misère!....
Mon trépas nulle part n'espère un jour de deuil:
Qu'importe au monde une pauvre étrangère?

* On se souvient des malheurs d'Agnès de Méranie.

L'AVÉNEMENT

DE LOUIS-PHILIPPE Ier.

Frappé de cet esprit de démence soudaine,
Qui dans l'abîme a poussé tant de rois,
Charles avait dit : « La France est mon domaine ;
» Dieu fit mon trône et n'a pas fait vos lois !
» Vos lois !... en avez-vous ? Cette Charte éphémère
» Que Louis, pour tromper l'exigence des temps,
» Jeta, comme un hochet, à l'orgueil populaire...
» Il la donna ; je la reprends ! »
Roi malheureux ! ainsi s'abusait ta puissance,
Et ta cour, en espoir, déjà rivait nos fers.
Tu consultas des ministres pervers :
Avais-tu consulté la France ?
Honte ! honte éternelle à qui te conseilla !
Tu n'étais qu'égaré, l'on t'a voulu coupable ;
Alors, sous tes lambris, une voix formidable,
Voix par qui le destin souvent se révéla,
La voix du peuple, en sursaut t'éveilla !
Contre la liberté tes gardes accoururent ;
Le peuple fit un pas et tes gardes moururent,
Et ton trône croula !
Qu'il fut digne de sa victoire,
Ce peuple généreux que tu ne compris pas !
Debout, le fer en main, sous les yeux de l'Histoire,

Il accomplit en trois jours de combats
Assez de faits pour trois siècles de gloire!
La grande nation a reconquis ses droits:
Notre sang, qui coula sur les marches du trône,
N'a que trop effacé nos sermens d'autrefois.
Libres, que notre amour dicte seul notre choix....
O vertueux Philippe, accepte la couronne!
Elle est long-temps sur la tête des Rois,
Quand c'est un peuple qui la donne...

FRAGMENS.

LANGUE ARABE.

ABRÉGÉ DES CONJUGAISONS ARABES, *corrigé et augmenté par M.* ELLIOUS BOCTHOR, *professeur de langue arabe vulgaire à l'école royale et spéciale des langues orientales vivantes, à la bibliothèque du Roi.*

S'il est une langue au monde qui soit digne de fixer l'attention des savans et des philologues, c'est sans contredit la langue arabe. Jamais peut-être l'art de la parole n'a fourni à la pensée un plus grand nombre d'auxiliaires; jamais, dans aucun idiome connu, il ne s'est trouvé un assemblage aussi imposant de tous les élémens qui constituent la richesse des langues; une alliance plus heureuse de l'élégance à la précision, de la hardiesse à la simplicité, des hautes conceptions de la poésie à toutes les subtilités d'une rhétorique savante. Mais, sans nous arrêter ici à considérer dans la langue arabe les divers

genres de beautés qui peuvent lui être plus ou moins communes avec les autres langues de l'antiquité ou des temps modernes; sans lui tenir compte même ni de la variété de ses métaphores, ni de l'artifice de ses inversions, ni de la force de ses ellipses, ni de cette double synonymie de plusieurs mots pour un sens et de plusieurs sens pour un mot, ni enfin de cette prodigieuse fécondité qui semble avoir épuisé toutes les combinaisons possibles des sons humains et des signes qui les représentent; bornons-nous à admirer le tableau plus majestueux et plus grand qu'elle offre dans son mécanisme: étudions cette vaste et étonnante symétrie, qui règle et anime tout son ensemble; cette corrélation méthodique qui, par des liens presque imperceptibles, enchaîne entre elles toutes les parties du discours, et les fait dériver, comme autant de rejetons, d'une seule et même racine. Voilà ce qui frappe d'abord les yeux de l'observateur et appelle les méditations du philosophe. Lorsqu'en effet, on examine avec attention l'esprit analytique qui semble avoir

présidé à la formation de cette langue, on a peine à se persuader qu'elle soit parvenue à ce degré de perfection à travers les tâtonnemens de l'usage, l'action lente du temps et les caprices du hasard; on est plutôt tenté de croire que l'ordre admirable, je dirai presque *mathématique*, qui y règne, a été le résultat des observations réunies d'un nombre de savans et d'hommes d'un jugement supérieur, qui, ayant mis en commun leurs lumières et leur expérience, se sont dit: « Donnons une langue à nos semblables. »

Et comment ne se laisserait-on pas séduire par cette brillante hypothèse, lorsque surtout on étudie la théorie du verbe qui, à l'aide de quelques légères modifications, produit tout à coup et comme par enchantement treize autres verbes, plus ou moins éloignés de la signification primitive, et qui, modifié encore, mais dans un autre sens, devient tour à tour *substantif, adjectif, adverbe, participe, nom de lieu, nom d'instrument?* C'est ainsi que, par des métamorphoses successives, il parcourt à lui seul tout le cercle des

divisions grammaticales, et semble rapporter à soi toutes les attributions de la parole. Mais ce qui augmente encore l'étonnement, c'est que cette même *flexibilité* du mot, qui paraît, au premier coup-d'œil, devoir jeter une sorte de confusion ou d'instabilité sur l'économie générale de la langue, est au contraire ce qui en fait la régularité et la précision : la méthode arabe assigne des fonctions invariables à chaque forme, ou, pour me faire entendre de ceux qui ne sont point versés dans cette étude, à un certain assemblage de lettres et de points-voyelles, disposés dans un certain ordre et sur un type convenu. Telle *forme* de verbe indique simplement une action; telle autre lui donne de l'intensité; telle autre la rend réciproque; telle autre encore introduit un agent intermédiaire entre l'agent principal et le régime; telle autre enfin exprime le désir que l'on a de faire une chose ou le jugement qu'on en porte. Cette grande variété d'acceptions n'est pas seulement restreinte au verbe; elle s'étend à toutes les autres parties du discours

qui en dérivent. Un adjectif, par exemple, désigne une qualité simple ; on le reproduit sous une autre *forme*, et il exprime cette qualité portée à un plus haut degré ; on lui fait encore subir un changement, et cette même qualité, qui n'était qu'accidentelle, devient *continue* ou *fréquente*. Cet ordre de choses une fois établi, une fois connu, on n'a plus besoin que d'une faible habitude de l'analyse pour pénétrer, à l'aide de ce fil, dans tous les secrets de la langue. On voit, par ce léger aperçu, combien ce système organique doit favoriser les analogies grammaticales ; et certes, la plus parfaite des langues est celle où ces analogies sont en plus grand nombre. C'est là une de ces vérités fondamentales qu'on peut hardiment ranger parmi les axiomes.

Aucune des langues anciennes n'a survécu au temps ; on ne parle plus ni le chaldéen, ni le pehlvite, ni le sanscrit, ni le syriaque, ni l'hébreu, ni le grec d'Homère, ni le latin, ni tant d'autres idiomes dont le nom même n'est pas venu jusqu'à nous. La langue arabe

seule subsiste encore; elle seule a triomphé de toutes les révolutions qui ont si souvent changé la face du globe, confondu ou dispersé les peuples, anéanti les monumens, dénaturé toutes les traditions; elle seule, au milieu de tant de naufrages, a traversé les siècles, sans jamais rien perdre de son éclat et acquérant toujours de nouvelles richesses. Outre l'Arabie, son berceau, la langue arabe est encore en usage en Syrie, en Egypte, dans tous les états barbaresques, en Perse, à Constantinople; et, si l'on établissait une comparaison, il en résulterait peut-être que c'est de toutes les langues vivantes celle qui est la plus universellement répandue. Il y a environ mille deux cent trente-sept ans que le Coran a été écrit, et c'est encore aujourd'hui un modèle de style *. Que l'on calcule

* Les Musulmans ont même coutume de l'appeler *le Dictionnaire du pauvre, Camous el faquir;* et cette dénomination, tout en faisant allusion au prix d'un camous, prouve que les mots ont si peu dévié de leur acception première, qu'un livre écrit, il y a plus de douze siècles, peut encore servir à établir leur signification.

maintenant par la pensée combien de siècles avaient dû s'écouler avant que la langue ait pu atteindre ce point de maturité, et l'on aura une idée de l'ancienneté de son origine. C'est dans les temps voisins de la création, c'est sous les tentes des patriarches, c'est au sein des mœurs primitives que la langue arabe a pris naissance. La vie pastorale et guerrière des enfans d'Ismaël a laissé de nombreux vestiges dans leur littérature : de là cette foule de termes consacrés aux objets qu'ils avaient continuellement sous les yeux et qui occupaient toute leur existence. Entourés sans cesse des grands spectacles de la nature, ils les faisaient servir à leurs comparaisons et à leurs métaphores : de là encore ce luxe d'images qu'on leur a reproché.

Mais ces mêmes images, qui, dans les traductions européennes, paraissent si gigantesques et si déplacées, ont dans leur langue naturelle une beauté locale, qui est en harmonie avec les mœurs et les habitudes des peuples qui la parlent. Les écrivains de l'Europe, nourris, dès le berceau, des principes

de l'école grecque et de l'école latine d'où leurs langues dérivent, et d'où ils ont même déduit leurs règles de goût et de juridiction littéraire, n'ont point assez réfléchi sur la part qu'ils devaient faire à ces mœurs et à ces habitudes; car de ce que plusieurs langues, ayant toutes une même source et étant comparées entre elles, peuvent donner de certaines notions de goût, il ne s'ensuit pas que ces notions, qui ne sont que relatives, soient également applicables à toutes les langues de l'univers. Ce serait supposer que tous les peuples habitent le même pays, sont entourés des mêmes tableaux, ont les mêmes productions végétales, le même costume, le même genre de vie, le même degré de civilisation. Un Arabe, assis au bord d'un torrent, au milieu d'un désert, ayant devant lui un immense océan de sables, qui n'a pour bornes que l'horizon et recevant sur sa tête les traits d'un soleil ardent, trouverait peut-être bien froid, bien timide et bien décoloré le poëme européen le plus élégant et le mieux conçu.

La littérature arabe est, au reste, trop peu connue pour être appréciée, et le nombre des orientalistes qui se livrent exclusivement à cette étude est encore trop limité, pour espérer que tant de richesses soient un jour révélées à l'Europe savante. Mais si jamais, par une de ces combinaisons du sort qu'on ne peut prévoir, les nombreux ouvrages que cette langue a produits venaient tout-à-coup à être traduits et publiés à la fois, il s'opérerait peut-être une grande révolution dans la littérature moderne : ce serait un faisceau d'idées neuves, jetées comme inopinément sur les routes si souvent rebattues et déjà si délabrées de l'école des Grecs et des Latins.

De trop grandes difficultés s'opposeraient toutefois à cette importante entreprise, et de semblables projets ne sont point accessibles aux fortunes privées : un gouvernement seul peut les exécuter ; il faudrait, pour condition première, qu'un nombre suffisant d'orientalistes, assemblés en corps et réunissant la masse de leurs connaissances acquises, consacrassent à ce travail leur vie entière.

Ne pouvant aspirer à de tels résultats, recevons du moins avec reconnaissance le fruit des méditations particulières, et encourageons de tous nos efforts les travaux qui tendent à aplanir aux Européens l'accès des langues orientales: M. Ellious Bocthor, à qui le gouvernement a confié l'enseignement de l'arabe vulgaire, vient de mettre entre les mains de ses élèves un *Abrégé des conjugaisons*, écrit dans la langue même et estimé chez les orientaux. L'habile professeur a cru devoir ainsi les initier à la connaissance des termes techniques de la grammaire, et les préparer de bonne heure à la lecture des scoliastes. Le manuscrit, qui a servi à cette publication, a été écrit et corrigé de sa main ; divers endroits même de l'ouvrage laissaient quelque chose à désirer, et M. Bocthor les a complétés par des additions judicieuses et puisées dans de bons écrivains.

Quoique le titre n'annonce qu'un traité de conjugaison, l'auteur arabe n'en a pas moins parlé des autres élémens de la parole. Seulement le verbe, étant la partie du dis-

cours qu'il importe le plus de connaître, est aussi celle sur laquelle il s'est le plus étendu.

Procédant avec méthode et suivant le système grammatical des Arabes, il a d'abord envisagé le discours dans ses trois divisions principales : le nom, le verbe et la *particule*. Après avoir donné les définitions de chacune d'elles, indiqué les traits caractéristiques qui les distinguent et jeté un coup-d'œil sur les pronoms en général, il s'arrête sur le verbe, objet principal de son ouvrage. Peu de lignes lui suffisent pour en développer le mécanisme et les fonctions : il le divise ensuite en sept classes connues sous sept dénominations différentes ; savoir, le verbe *sain* ou *régulier*, le *redoublé* ou *sourd*, le *hamzé*, *l'assimilé*, le *concave*, le *naquès* ou *défectueux*, le *lafif* ou *compliqué*.

L'auteur, dans le paradygme de ces diverses conjugaisons, signale leurs irrégularités, les suit dans toutes leurs inflexions ; et termine son ouvrage par des remarques sur les permutations des lettres *infirmes*.

Le style de ce petit traité est en général

plus facile que celui de Kétab el Tasriph d'Ebn-Mas'oud ; il est à la portée de quiconque a déjà quelques notions des termes techniques ; ces termes, d'ailleurs, sont expliqués par l'auteur, à mesure qu'ils se présentent.

Avant de terminer cette analyse, disons un mot du procédé lithographique appliqué aux langues de l'Orient. La beauté de l'écriture arabe ne consistant pas seulement dans la forme respective de chaque lettre, mais encore dans ses points de contact avec les lettres qui l'avoisinent, c'est en grande partie de cet enchaînement réciproque, plus ou moins bien exécuté, que résulte l'élégance et la grâce de tout un mot, de toute une ligne, de toute une page. Or, cette *physionomie* de l'écriture ne peut point passer dans un livre, imprimé avec des caractères mobiles, coulés séparément, et dont la forme immuable ne saurait se plier à tous les accidens qui, dans l'écriture arabe, varient à l'infini la manière de grouper les lettres. C'est donc avoir rendu un service éminent à la calligraphie orientale que de lui avoir appliqué

le procédé lithographique. La lithographie, calquant servilement les traits, peut reproduire toutes les beautés d'un manuscrit : l'ouvrage que nous annonçons en est une preuve.

Mais, sous ce rapport, nous recommandons plus particulièrement aux orientalistes un alphabet arabe, que M. Bocthor vient aussi de faire lithographier. C'est là surtout qu'il a déployé toute la grâce et toute la pureté de formes dont l'écriture arabe est susceptible.

Nous croirions manquer à la justice, si nous ne faisions pas à M. Engelmann et à M. Demanne jeune la part d'éloges qu'ils méritent. Ces deux essais leur font honneur et promettent pour l'avenir les résultats les plus importans. Nous ne devons pas désespérer de voir un jour les plus beaux manuscrits orientaux sortir rajeunis de leurs presses lithographiques ; un jour peut-être les *Effendis* étonnés viendront demander à l'Europe des modèles dans leur propre calligraphie. Les ouvrages arabes dont l'acquisition a tou-

jours été si difficile, se trouvant tout-à-coup multipliés et répandus dans les contrées mêmes du Levant, y ranimeront sans doute le goût des belles-lettres, et les muses de l'Orient devront ce nouveau bienfait à la France, à cette noble et immortelle France, qui a marché à la tête de toutes les civilisations, cumulé toutes les gloires, donné le signal de toutes les découvertes, hâté tous les perfectionnemens, et qui, réunissant en elle les divers genres de grandeur qui fondèrent jadis les célébrités de l'Égypte, de la Grèce et de Rome, sera à jamais l'exemple et l'amour du monde.

Du Discours sur l'utilité de la langue arabe, prononcé par M. Humbert aux promotions du collége de Genève, 16 juin 1823.

M. Humbert, de Genève, avait déjà pris place parmi les orientalistes, par la publication de son *Anthologie Arabe*, où sont rassemblés et traduits plusieurs morceaux de poésie, la plupart empruntés au texte des mille et une nuits. Quoique ce premier ouvrage ne soit pas à l'abri de tout reproche, il a donné une idée avantageuse du talent et des études de l'auteur. Il faut lui tenir compte surtout des efforts qu'il a dû faire pour revêtir de formes françaises ce luxe d'images, et cette magnificence d'expressions, qui sont si conformes au génie exalté des Arabes, mais qui sont presque toujours incompatibles avec l'expressive timidité du goût européen. Cette lutte laborieuse, engagée entre les habitudes opposées des deux langues, n'a pas toujours été sans succès pour le profes-

seur génevois, et, à l'exception de quelques passages qui ont été mal entendus, on peut dire qu'en général il a su concilier partout l'élégance et la fidélité. Un pareil résultat, obtenu dès le premier pas dans la carrière, est, selon nous, un encouragement honorable, qui impose à M. Humbert de nouveaux devoirs pour l'avenir. Si la suite de ses travaux doit réaliser un jour la promesse de son début, on peut le regarder dès ce moment comme une des espérances de la langue arabe.

L'utilité de cette langue est trop vivement sentie par M. Humbert, pour qu'il soit ici nécessaire d'aiguillonner son enthousiasme; si jamais son zèle venait à être ralenti, nous n'aurions qu'à le renvoyer au discours même qui fait l'objet de cet article : c'est là qu'il a réuni dans une énumération succincte mais élégante, tous les avantages et tous les bienfaits de la littérature arabe. Il nous la représente comme une mine féconde, où peuvent puiser tour-à-tour l'histoire, la géographie, la morale, la poésie, la critique des

livres sacrés, l'astronomie, la médecine et toutes les sciences. Dans un tableau aussi rapidement esquissé, il serait aisé de signaler quelques taches, et surtout quelques lacunes; mais un discours est peu susceptible d'analyse; pour y suppléer nous nous contenterons de donner ici une citation qui fera juger de la manière de l'auteur. Nous choisissons de préférence ce passage : « Le peu-
« ple arabe, pendant cinquante siècles, a
« conservé sans altération, ses usages, ses
« mœurs, ses coutumes; et pendant ce long
« espace de temps, sa langue est aussi demeu-
« rée invariable. Libre au milieu de nations
« esclaves, le bédouin a vu passer comme une
« ombre les monarchies de l'Égypte, de la
« Syrie, de la Chaldée. Les conquérans re-
« doutables ont fait rouler leur char au bord
« du désert, et leur nom est à peine venu
« jusqu'à lui, à peine a-t-il entendu le fracas
« des courses d'Alexandre et l'écoulement du
« trône de Perse. Plus tard, quand les bril-
« lantes conquêtes de ses compatriotes sem-
« blaient l'appeler à quitter les sables brûlans

« et les puits desséchés, on le vit, toujours « sage et ferme, préférer à des chaînes do- « rées la pauvreté libre et indépendante. Et « quand de nos jours, une expédition célè- « bre amena les Français aux frontières de « l'Arabie, l'observateur put reconnaître l'ha- « bitant de ce pays tel que nous l'ont dé- « peint les anciens auteurs : altéré de pillage, « vindicatif, cruel ; et en même temps hos- « pitalier, généreux, frugal, endurci aux « privations de tout genre, ne trahissant ja- « mais la foi jurée, vivant avec tous les mem- « bres de sa tribu dans une concorde frater- « nelle. Aujourd'hui comme du temps d'A- « braham, chaque père de famille rend la « justice parmi les siens, les cheveux blancs « sont en vénération, les délibérations sont « prises par les vieillards : en sorte que le « mot *cheikh*, en arabe, signifie à la fois « vieillard et seignenr. » Ce morceau est à la fois exact et brillant. Nous ferons toutefois sur la dernière phrase une remarque, qui a peut-être échappé à M. Humbert : c'est que le mot français *seigneur* a lui-même une ori-

gine toute semblable à celle de l'expression arabe, puisqu'il dérive du mot latin *senior* (vieillard), dont les Italiens ont fait *signor*, et les Français, *seigneur*.

Dans un autre passage de son discours, l'auteur parle des divers emprunts que les langues de l'Europe ont faits à la langue du Coran; il cite, en note, une *vingtaine* de mots français dont l'étymologie est arabe; mais cette liste n'est évidemment qu'un essai, car j'en ai dressé moi-même une qui contient plus de *quatre-vingts* mots, et j'espère l'augmenter considérablement dans mes recherches ultérieures.

Je terminerai cet article par une réflexion qui est toute en faveur de M. Humbert: c'est qu'en général les notions qu'il a acquises dans l'étude de la langue arabe, m'ont paru saines et justes. Il doit cet inappréciable avantage aux conseils et aux leçons de mon savant compatriote Michel Sabbach, dont les muses orientales ont eu à déplorer la perte, il y a quelques années. Une chose qui m'a prévenu surtout en faveur de M. Humbert, et qui fait à

la fois l'éloge de son cœur et de sa modestie, c'est que dans une des notes de son *Anthologie arabe*, il a payé un tribut de reconnaissance et d'admiration à la mémoire de cet érudit, qui eût été placé sans doute au premier rang, s'il eût eu autant de célébrité que de savoir.

De l'Anthologie Arabe de M. Grangeret de Lagrange, 1827.

M. Grangeret de Lagrange est un des élèves des plus distingués de M. Sylvestre de Sacy, et *l'Anthologie Arabe* qu'il publie est, à plusieurs égards, un ouvrage important. La première partie de ce recueil est surtout digne de fixer l'attention des orientalistes, puisqu'elle se compose principalement de divers morceaux, extraits des *divans* de Moténabbi et d'Ebn Faredh, deux poètes également célèbres, et que les Arabes ont coutume de placer au premier rang.

Né à Koufah, au commencement du quatrième siècle de l'hégire, Moténabbi revêtit ses compositions poétiques de tout l'éclat dont la langue arabe est susceptible : il fut à la fois profond et brillant. Son génie créa pour ainsi dire de nouvelles richesses à une langue déjà si prodigieuse en ressources, si féconde surtout par la souplesse même de

son mécanisme. Venu près de trois siècles après lui, Ebn Faredh fut presque placé sur la même ligne, et l'Egypte peut revendiquer avec un juste orgueil la gloire de lui avoir donné le jour. Né au Caire, en 577 de l'hégire, il y est mort, à l'âge de 55 ans, dans la célèbre mosquée d'El-Azhar, et sa mémoire est restée en honneur parmi les Égyptiens modernes, qui ne prononcent jamais son nom sans enthousiasme.

Deux citations de la traduction de M. Grangeret de Lagrange vont me servir à faire connaître le génie différent de ces deux poètes, autant du moins qu'une traduction, même bien faite, peut faire apprécier des beautés quelquefois si étrangères au goût de l'Europe classique. Je commencerai par Moténabbi, et je choisis de préférence quelques passages du poème élégiaque où il décrit son départ de Misr, et déplore la mort d'Abou Chedjda Chodjâa Fâtek, personnage renommé de la cour d'El-Jkhchid, souverain d'Egypte :

« Jusques à quand marcherons-nous du-

rant la nuit obscure, de concert avec les étoiles? Elles n'ont pas de pieds qui éprouvent la fatigue qu'endurent dans leur course l'homme et le chameau. »

« Elles n'ont point de paupières en proie à l'insomnie qui afflige l'homme éloigné de la patrie, et privé du repos pendant la nuit. »

« Le soleil noircit notre visage, mais hélas! il ne rend pas à nos cheveux blanchis leur noirceur primitive. »

« Tel est l'arrêt que le ciel a prononcé contre nous au même instant. Si nous avions pu porter notre cause devant un juge de la terre, sa décision sans doute eût été différente. »

« Nous avons soin que l'eau ne nous manque pas dans notre voyage : elle descend des nuages qui la contiennent, et nous la recueillons dans nos outres. »

« Je n'ai point pris les chameaux en haine; mais en les faisant servir à mon usage, j'ai voulu préserver mon cœur de la tristesse, et mon corps de la maladie. »

«.....Il n'est point en Misr un autre

Fâtek vers qui nous puissions nous rendre, et personne ne le remplace parmi les hommes. »

« Nul d'entre les vivans ne lui ressemblait en vertus, et voilà qu'aujourd'hui les morts réduits en poudre sont semblables à lui! »

« Je l'ai perdu! je le cherchais dans mes courses lointaines; mais je n'ai rencontré partout que le néant. »

« Mes chameaux paraissaient rire de pitié, quand ils considéraient les hommes pour qui leurs pieds s'étaient ensanglantés. »

« Je les conduisais parmi des peuples stupides comme les idoles qu'ils servaient, mais en qui je ne voyais pas l'innocence de leurs idoles. »

..... Méfie-toi des hommes, et cache avec adresse les précautions que tu prends contre eux; crains de te laisser séduire par un sourire qui brille sur leurs lèvres. »

« La bonne foi a disparu : tu ne la rencontres plus dans les traités; et la sincérité ne se trouve plus ni dans les discours ni dans les sermens. »

« Gloire soit rendue au créateur de mon âme! comment se fait-il que les dangers et les fatigues des voyages se changent pour moi en délices, tandis que d'autres n'y voient que l'épée des tourmens?»

« La fortune s'étonne que je supporte ainsi ses vicissitudes, et que mon corps s'endurcisse contre ses coups accablans. »

« Mes instans se perdent dans la société des hommes; et ma vie..... Ah! plût à Dieu qu'elle se fût écoulée dans l'une des générations passées!

« Nos ancêtres, enfans du temps, sont venus dans sa jeunesse, et il les a réjouis; et nous, nous sommes venus dans sa décrépitude. »

On voit par les fragmens que je viens de citer, à quelle hauteur de pensée s'élève quelquefois la muse énergique de Monténabbi. Plus séduisant, plus fleuri, mais moins profond peut-être, Ebn Faredh, toutes les fois qu'il ne se livre point à ses rêveries religieuses, se montre également habile dans l'emploi des couleurs poétiques. « à la fois

gracieux et brillant, il sait comme Moténabbi, faire servir à l'éclat de ses pensées les ressources les plus délicates de la langue arabe. Pressé par l'espace et embarrassé dans le choix, je ne ferai qu'une courte citation; c'est un passage emprunté à l'un de ses poèmes érotiques :

« Souvent, lorsque la bien-aimée est loin de moi, mes sens abusés la retrouvent dans tout ce qui a de la grâce et du charme;

« Dans les sons harmonieux de la lyre et de la flûte, lorsque ces deux instrumens marient leurs accords;

« Dans ces riantes vallées où viennent, à la fraîcheur délicieuse du soir et au lever de l'aurore, paraître de timides gazelles;

« Dans les prairies où tombe la tendre rosée sur des tapis de verdure émaillés de fleurs;

« Dans les lieux où le zéphir traîne les plis de sa robe embaumée, quand, au léger crépuscule du matin, il m'apporte les plus suaves odeurs.

« Je la vois encore, lorsque ma bouche

presse avidement les lèvres parfumées de la coupe, pour savourer une liqueur vermeille dans des lieux consacrés au plaisir.

« Elle seule me suffit ; auprès d'elle je retrouve ma patrie ; et mon esprit, partout où nous sommes réunis, ne connaît ni peine ni agitation. »

Il est à regretter qu'Ebn Taredh n'ait pas toujours consacré ses compositions poétiques à l'expression des sentimens naturels et à la peinture des passions positives : entraîné par son exaltation religieuse, il embrassa avec enthousiasme les doctrines mystiques de la secte des Soufis, y conforma toutes les habitudes de sa vie, et souvent, dans ses écrits en apparence les plus profanes et sous l'image la plus séduisante des voluptés terrestres, il n'eut en vue que ces jouissances contemplatives où, faute d'alimens réels, les esprits ardens s'égarent jusqu'à rêver un commerce immédiat avec la divinité. Le dernier poème que M. Grangeret de Lagrange a extrait du diwan d'Ebn Faredh est précisément une de ces compo-

sitions ascétiques qui ne sauraient avoir pour nous aucun intérêt, ni par la forme ni par le fond; puisque la forme est trompeuse et que le fond est entièrement étranger à nos idées, et hors du cercle de nos besoins intellectuels. La curiosité est peut-être le seul genre d'intérêt que nous puissions apporter à une telle lecture. Ce poème a été intitulé par le traducteur *la Khamriade*, du mot arabe *Khamr* qui signifie *vin*, mais qui, dans la langue symbolique des Soufis, désigne l'*amour divin*. Je vais traduire ici mot à mot le premier vers; ce sera faire connaître tout le poème :

« Nous avons bu, au souvenir du *bien-aimé*, *un vin*, avec lequel nous nous sommes énivrés avant que la *vigne* fût créée. »

Le poème entier de la *Khamriade* ne contient que l'éloge de cette mystérieuse liqueur et l'énumération de ses effets miraculeux; or, pour empêcher que le lecteur ne prenne le change sur le sens caché de ces paroles, le commentateur arabe d'Ebn Faredh a soin de nous avertir que, dans leurs expressions em-

blématiques, les Soufis ont coutume de citer le vin, sous ses noms divers et avec tous ses attributs, pour désigner l'amour de Dieu, les désirs ardens qui nous entraînent vers lui, et cette intelligence intime qu'il donne à nos esprits et par laquelle il se communique à nous. Le *bien-aimé*, c'est l'emblême du prophète*, et quelquefois du créateur lui-même : car, ajoute le commentateur, qui s'embrouille un peu dans son explication parce qu'elle ne repose que sur un jeu de mots, Dieu a aimé à *être connu, et dès lors il a créé, les créatures sont donc un résultat de son amour, puisqu'aussitôt qu'il a créé, il a aimé ; il est donc à la fois l'ami qui aime et le bien-aimé, celui qui désire et celui qui est désiré.* Quant à la *vigne*, c'est, selon le commentateur arabe, l'assemblage des êtres créés, c'est ce monde périssable et fortuit, qui n'est qu'un *accident* de la toute-puissance éternelle.

*M. Grangeret de Lagrange aurait dû, ce me semble, avoir égard à cet avertissement du commentateur et ne pas traduire le mot arabe *Elhabib* par la *bien-aimée* : faire de ce mot un féminin, c'est le rendre inapplicable au prophète.

Malgré tous ces éclaircissemens de l'officieux commentaire, le vers d'Ebn Faredh n'en demeure pas moins absurde, et il ne faut pas être doué d'une profonde logique pour constater le fait. La *Khamriade* est heureusement le seul morceau de ce genre que M. Grangeret de Lagrange ait admis dans son *anthologie arabe*.

Le poème qui suit immédiatement celui d'Ebn Faredh est extrait de *Galah-Eddin Khalil bey ibek Assafady;* c'est une élégie touchante où l'auteur pleure le départ de ses amis et l'absence de celle qu'il aime. Les cinq derniers vers arabes sont surtout remarquables par la délicatesse des images, par l'harmonie des maux et par cette fraîcheur de coloris que le traducteur a reproduite avec assez de bonheur dans sa prose élégante.

M. Grangeret de Lagrange termine ce que j'appelle la première partie de son recueil, par divers fragmens, puisés dans le livre d'Alwakédy, intitulé *conquête de la Syrie*. La deuxième partie de l'anthologie arabe n'est pas, à beaucoup près, aussi importante; mais si

un goût sévère n'a pas toujours présidé au choix des pièces qui la composent, c'est néanmoins un agréable assemblage de pensées morales, de poésies érotiques, d'allégories, d'énigmes, de lettres amoureuses, de prières en vers; et la plupart de ces morceaux sont empruntés à des écrivains généralement estimés, tels qu'*Ebn Khallican*, *Soyouthy*, *Almokry*, et plusieurs autres. Ebn Faredh lui-même en a fourni un grand nombre au traducteur. Mais je dois me hâter de dire un mot sur les notes, qui ne sont pas la partie la moins intéressante du recueil : ces notes à la fois *explicatives*, *critiques et littéraires*, outre les divers genres de mérite qui les recommandent à l'estime des orientalistes, contiennent le texte et la traduction de plusieurs morceaux inédits de poésies persannes et arabes. Là, M. Grangeret de Lagrange s'est montré riche jusqu'à la profusion, et parmi les diverses pièces qu'il cite, il en est quelques-unes qui auraient pu figurer avec honneur dans les corps même de son anthologie.

Je terminerai cet article par les mots qui

l'ont commencé; c'est qu'à plusieurs égards le recueil de M. Grangeret de Lagrange est un ouvrage important. Je n'ai ici à lui donner que des éloges : dans un examen plus sérieux et dans une critique de détail, j'aurais eu peut-être à relever quelques passages mal entendus, d'autres où le traducteur a plutôt traduit le commentaire que l'original, d'autres enfin où la traduction présente un sens obscur à quiconque ne peut pas recourir au texte arabe. Mais ces défauts, très rares, d'ailleurs, se laissent à peine apercevoir au milieu des richesses littéraires qui s'offrent de toutes parts au lecteur.

Il y a déjà quelques années que j'ai eu occasion de faire apprécier le mérite d'une autre *Anthologie Arabe*, publiée par un autre élève de M. de Sacy; on peut voir dans M. Grangeret de Lagrange le digne condisciple de M. Humbert de Genève, et de tels élèves sont faits pour ajouter à l'illustration du savant professeur qui a guidé leurs pas dans la carrière.

FIN.